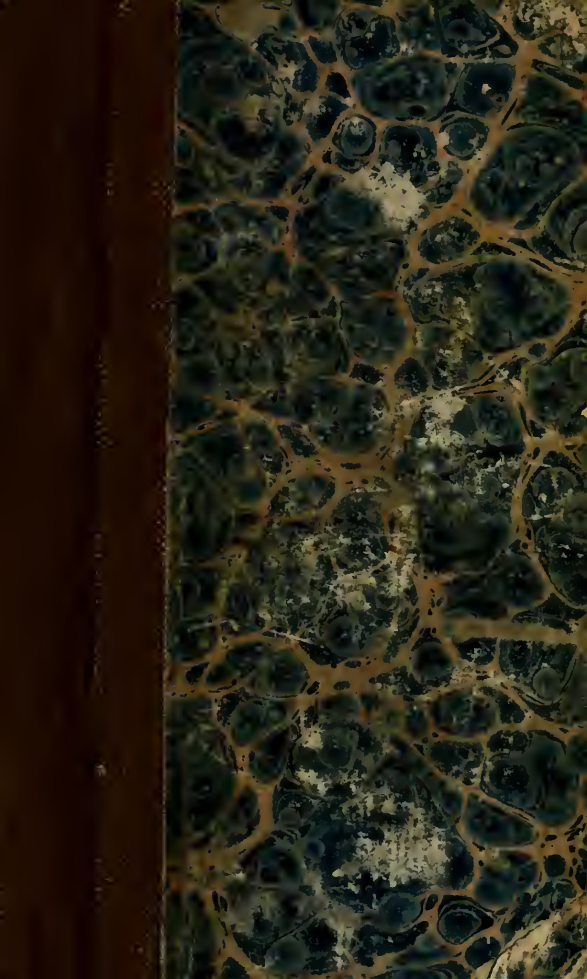
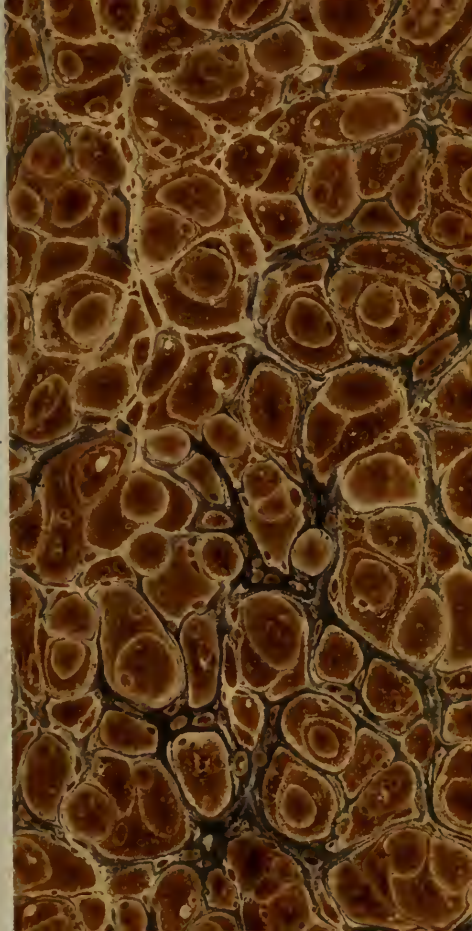


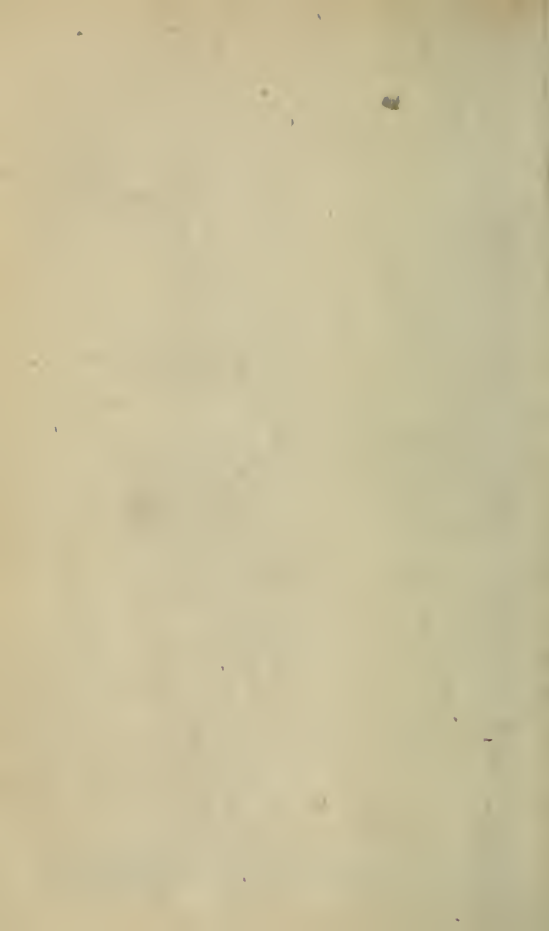




Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington Smith





RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME XII.

A PARIS,

CHEZ { LADRANCE, libraire, quai des Augustins, n° 19 ;
GUIDERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10 ;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37 ;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

4254

CHEFS-D'OEUVRE
DRAMATIQUES
DE
LONGEPIERRE,
ET
LE SAGE.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AÎNÉ,
IMPRIMEUR DU ROI.

1824.

144511.
27/11/17.

PQ

1817

L7

1824



MÉDÉE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LONGEPIERRE,

Représentée, pour la première fois, le 13 février
1694.

NOTICE

SUR

LONGEPIERRE.

HILAIRE BERNARD DE REQUELEINE, baron de LONGEPIERRE, naquit à Dijon le 18 octobre 1659. Après y avoir étudié, avec de grands succès, les langues anciennes sous les jésuites, il vint à Paris, et y obtint, par son mérite, la place de précepteur du comte de Toulouse.

En 1694 il donna *Médée*, tragédie. Cet ouvrage fut d'abord reçu assez froidement; mais s'étant relevé ensuite il fut fort applaudi, et remplaça sur la scène la *Médée* de Corneille.

Sésostris, tragédie représentée le 21 décembre 1669, ne fut jouée que deux fois et n'a point été imprimée.

La dernière pièce que composa Longepierre fut *Électre*. Il n'avoit pas l'intention de la donner aux comédiens, et ne céda, ni aux sollicitations de ses amis, ni à celles des personnes de distinction qui en avoient entendu la lecture. De ce nombre étoit la princesse de Conti. Elle lui témoigna un vif desir de voir l'effet que cette tragédie produiroit au théâtre. Longepierre consentit alors d'en distribuer les rôles aux acteurs, mais il y mit la condition qu'elle ne seroit jouée qu'en société. Ce fut en 1702 qu'elle parut pour la première fois à Versailles, sur le théâtre de l'hôtel de Conti. Le succès qu'elle y obtint pendant trois représentations ne déterminâ point l'auteur à la faire représenter à Paris. Ce ne fut que dix-sept ans après qu'il ne put se refuser à l'invitation que lui en fit le régent. Baron et Roseli, retirés alors, y remplirent les rôles d'Oreste et d'Égisthe, et contribuèrent à lui obtenir de nombreux applaudissements. Elle n'eut cependant alors que six représentations, et n'a point été reprise.

Les talents de Longepierre lui procurèrent

des places fort avantageuses, indépendamment de celle dont nous avons déjà parlé. Il fut secrétaire des commandements de madame la duchesse de Berri, et en 1718 M. le régent, duc d'Orléans, se l'attacha sous le même titre.

Cet auteur mourut à Paris le 31 mars 1721, dans sa soixante et unième année.

PERSONNAGES.

MÉDÉE, fille d'Æete, roi de la Colchide, et femme de Jason.

JASON, prince de Thessalie.

CRÉON, roi de Corinthe.

CRÉUSE, fille de Créon.

LES ENFANTS de Médée.

RHODOPE, confidente de Médée.

IPHITE, confident de Jason.

CYDIPPE, confidente de Créon.

SUITE de Créon.

La scène est à Corinthe, dans le palais de Créon.

MÉDÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JASON, IPHITE.

JASON.

Je sais ce que je dois à l'amour de Médée ;
Cesse, Iphite, à mes yeux d'en retracer l'idée :
Ce qu'elle a fait pour moi, dans la Grèce, à Colchos,
Ne traverse que trop ma joie et mon repos.
Mais du sort, de l'Amour, la fatale puissance
Fait taire mes remords et ma reconnoissance ;
Et de ces deux tyrans les violentes lois
Ne laissent ni l'amour ni la haine à mon choix.
Oui, de leur joug pressant l'invincible contrainte
Fixe enfin mes destins et mes vœux à Corinthe.
En vain Médée en proie à ses transports jaloux ,
Se livre à la douleur, s'abandonne au courroux.
Je la plains ; mais, ami, j'adore la princesse :
Du destin de Jason souveraine maîtresse ,

Elle asservit mon ame à son pouvoir vainqueur;
L'éclat de ses beaux yeux triomphe de mon cœur;
Et ce cœur, embrasé d'une ardeur violente,
Ne sauroit s'affranchir du charme qui l'enchanté.

IPHITE.

De ce nouvel amour la trompeuse douceur
Séduit votre raison par son appât flatteur;
Votre ame tout entière avidement s'y livre:
Mais si, fuyant, seigneur, le plaisir qui l'enivre,
Vous vouliez repousser un dangereux poison;
Si vous daigniez encor consulter la raison;
Vous banniriez bientôt Créuse de votre ame,
Et vous étonfferiez une funeste flamme.

JASON.

Non: la raison ici d'accord avec mon cœur
Autorise ma flamme et soutient mon ardeur.
Exilés, fugitifs, le trépas de Pélie
Soulève contre nous toute la Thessalie.
Ce tyran, de mon trône injuste usurpateur,
De ses crînes enfin a lavé la noirceur.
Tu sais comme Médée ardente à la vengeance,
Sur le flatteur appât d'une vaine espérance,
De ses propres enfants en a fait ses bourreaux.
Ses filles à l'envi le mirent par moreceaux;
Et leur crédule amour armant leur bras timide,
Commit par pitié cet affreux parricide.
Son fils Acaste armant pour venger son trépas,
J'obéis au destin, je quittai ses états;
Et Créon seul osant plaindre notre disgrâce,
Lorsque d'un fier tyran la haine nous menace,

M'a reçu dans son sein , moi , Médée , et mes fils ,
D'une triste maison infortunés débris.
Seul il pouvoit me tendre une main salutaire ,
Et le ciel de mon sort le rend dépositaire.
En vain je chercherois en de nouveaux climats
L'asile et le repos qu'il m'offre en ses états.
Pour moi son amour brille et son estime éclate.
Il me regarde en père ; il m'applaudit , me flatte.
Cependant trop instruit par mes malheurs divers ,
Toujours du sort jaloux je crains quelque revers.
Mon ennemi demande , et Médée , et ma tête :
Irrité d'un refus , à la guerre il s'apprête.
Créon m'aime , il est vrai ; Créon est généreux :
Mais on porte à regret le poids des malheureux ;
Quelque noble penchant qui pousse à les défendre ,
Iphite , on craint de voir ses états mis en cendre ,
Ses peuples asservis , et son trône ébranlé.
Souvent même Créon flotte et paroît troublé.
D'ailleurs trop prévenu d'une haine secrète ,
A Médée à regret il donne une retraite ;
Et contre elle avec peine il retient un courroux ,
Qui pourroit retomber jusque sur son époux.
Je dois donc , profitant d'un rayon favorable ,
M'assurer en Créon un appui ferme et stable ,
Et , l'attachant à moi par le nœud le plus fort ,
Prévenir et fixer l'inconstance du sort.
Pour sa fille avec joie il voit briller ma flamme :
Elle règle ses vœux , et peut tout sur son ame ;
Créuse seule enfin peut m'assurer Créon.
Hé bien ! l'amour , Iphite , aveugle-t-il Jason ?

IPHITE.

C'est ainsi que l'amour , trop fertile en excuses ,
Aveugle par son charme et séduit par ses ruses.
Même en nous égarant , il feint de nous guider.
De ses pièges flatteurs songez à vous garder.
Eh quoi ! d'un autre amour votre ame possédée
Trahira les bienfaits et l'espoir de Médée ?
Ni les droits de l'hymen , ni sa fidèle ardeur...

JASON.

Qu'un tel secours est foible et defend mal un cœur ,
Iphite ! Ah ! quand l'amour règne avec violence ,
Que peut la foible voix de la reconnoissance ?
Il est vrai que Médée a tout osé pour moi ;
Je m'accuse et rougis de ce que je lui doi.
Mais, transporté d'amour en voyant ce que j'aime ,
J'oublie , et mon devoir , et Médée , et moi-même.
Je m'enivre à longs traits d'un aimable poison ;
L'amour devient alors ma suprême raison ,
Et d'un feu violent l'impérieuse flamme
Étouffe tout le reste et triomphe en mon ame.
Je sens , je sens alors , que mon trépas certain ,
Les bontés de Créon , le courroux du Destin ,
M'arrêtent moins ici que ne fait la princesse ;
Qu'animé du beau feu qui m'échauffe et me presse ,
Je mourrois , s'il falloit m'éloigner de ses yeux ;
Et qu'enfin leur éclat m'enchaute dans ces lieux.
Ces beaux yeux , plus puissants que Médée et ses charmes ,
Sitôt que je les vis , m'arrachèrent les armes.
Et quel cœur soutiendrait leurs feux éblouissants ,
Leur éclat dangereux , leurs regards languissants ;

Cette jeune pudeur sur son visage peinte ,
 Et sur son front serein cette noblesse empreinte ;
 Cette douce fierté, cette aimable langueur ;
 Un je ne sais quel charme innocent et flatteur ;
 Ce souris dont l'appât réveille la tendresse,
 Et ce maintien auguste, et cet air de déesse ?
 Enfin en la voyant, ébloui, transporté ,
 Je crus voir et je vis une divinité.

IPHITE.

Mais quels sont vos projets ? que pouvez-vous prétendre ?

JASON.

D'éconter ma tendresse, et de tout entreprendre.
 L'amour se flatte, Iphite, et se croit tout permis.
 Que n'ose point un cœur à son pouvoir soumis ?
 Le roi me veut pour gendre, et ma belle princesse
 Semble favoriser mes soins et ma tendresse.
 Il offre sa couronne et Créuse à mes vœux ;
 M'opposerois-je au sort qui veut me rendre heureux ?
 Je ne puis résister à ces douces amorces ,
 Et n'ai point oublié comme on fait les divorces.
 N'abandonnai-je pas Hypsipile à Lenmos ,
 Pour chercher la toison, et voler à Colchos ?
 Et cependant, ançi, cette grande conquête
 Valoit-elle le prix qu'ici l'amour m'apprête ?

IPHITE.

Dieux ! que fera Médée, et quel affreux courroux
 Ne l'enflammera point contre un parjure époux ?
 Si vous l'abandonnez, redoutez sa vengeance.
 Vous savez de son art jusqu'où va la puissance.
 La nature est soumise à ses commandements .

Elle trouble le ciel , l'enfer, les éléments ;
Elle arrête à son gré les astres dans leur course ;
Les torrents les plus fiers remontent vers leur source ;
La lune sort du ciel, les mânes des tombeaux ;
Elle lance la foudre , et change en sang les eaux.
Vous savez...

JASON.

Je le sais. Cesse de me le dire.
Mais de l'amour aussi je sais quel est l'empire.
Plus puissant que son art , plus fort que son courroux ,
De Médée en fureur il suspendra les coups.
Elle m'aime , il suffit ; et sa tendresse extrême
Parlera puissamment pour un ingrat qu'elle aime.
Je saurai la fléchir ; je saurai l'apaiser.
Mais à tout son courroux dussé-je m'exposer,
Je n'écoute et ne suis que l'ardeur qui me presse.

IPHITE.

De grace examinez...

JASON.

Ah ! je vois ma princesse.
Considère à loisir, contemple tant d'appas.
Peut-on la voir, Iphite, et ne l'adorer pas ?
Rien n'est à redouter, à fuir, que sa colère.

SCÈNE II.

JASON, CRÉUSE, IPHITE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Je croyois en ces lieux trouver le roi mon père :
On vient de m'assurer qu'il vous cherche seigneur,

JASON.

Je n'ai point vu le roi, madame; mais mon cœur,
Par de profonds respects, par l'amour le plus tendre,
Ne pourra-t-il jamais mériter et prétendre
Que vous daigniez aussi me chercher quelque jour?
Cet espoir n'est-il pas permis à mon amour?
Jamais, vous le savez, ardeur si violente
Ne régna dans un cœur et n'en fut triomphante;
Tout le jure à vos vœux; soins, vœux, empressements,
Mes remords immolés, mes transports, mes serments,
Et mes tendres respects, et mes ardents hommages,
Vous sont de cet amour d'inviolables gages.
Je sens un feu si vif s'accroître à chaque pas.
Madame, à tant d'amour vous ne répondez pas?

GRÉUSE.

Hé! le puis-je, seigneur? Une jeune princesse
Ne doit qu'à son époux déclarer sa tendresse.
Il est vrai que le roi, qui doit régler mes vœux,
Estime vos vertus, applaudit à vos feux;
Il m'a même ordonné d'écouter votre flamme:
Si j'ose après cela vous découvrir mon ame,
J'estime ainsi que lui cet illustre Jason,
Qui surmonta Neptune et conquit la toison,
De la gloire amoureux, prodigue de sa vie,
L'ornement de la Grèce, et l'effroi de l'Asie,
Le chef de nos guerriers, la fleur de nos héros,
Dont le nom est vanté de Corinthe à Colchos.
Peut-être un doux penchant n'entraîneroit sans peine;
Mais un fatal obstacle et m'arrête et me gêne:
Médée est votre épouse, et des nœuds si puissants

Mettent un frein trop juste à mes vœux innocents.
Pourrois-je à ce penchant abandonner mon ame,
Tandis qu'un autre hymen vous attache?...

JASON.

Ah! madame,

Cessez, cessez de craindre un hymen odieux,
Condanné par les Grecs, réprouvé par les dieux.
Dès demain, dès ce jour, faut-il briser ses chaînes?

CRÉUSE.

Mais qui m'assurera qu'insensible à ses peines,
Vous puissiez soutenir sa vue et sa douleur,
Sans lui rendre bientôt vos vœux et votre cœur?
Je crains un long penchant, sa tendresse, ses larmes;
Je redoute ses yeux, je redoute ses charmes :
Son art est au-dessus de tout l'effort humain,
Seigneur, et de votre ame elle sait le chemin.
Tant que vous la verrez, que vous pourrez l'entendre,
Je crains tout d'un amour et si long et si tendre.
Je crains...

JASON.

Ah! dissipez une indigne frayeur.

Quel outrage! Ainsi donc jugez-vous de mon cœur?
Connoissez mieux ce cœur, madame, et ma tendresse :
Rien ne peut m'enlever à ma belle priucesse.
Je défie à-la-fois les mortels et les dieux,
Et tout l'art de Médée, et l'enfer et les cieux.
Si sa présence ici vous alarme et vous blesse,
Il faut vous délivrer du soupçon qui vous presse.
Un véritable amour éclate avec plaisir.
Commandez seulement, je suis prêt d'obéir.

Je donnerois mon sang, j'imolerois ma vie ;
Trop heureux que pour vous le sort me l'eût ravie !

CRÉUSE.

J'entends le roi, seigneur. Il paroît à vos yeux.

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, CRÉON, suite.

CRÉON.

Je vous cherchois, seigneur. Savez-vous qu'en ces lieux
Un nouvel envoyé du roi de Thessalie,
Vient demander raison du meurtre de Pélée ?
De mes refus Acaste offensé justement
Veut bien suspendre encor son fier ressentiment,
Et jurer avec nous une étroite alliance,
Si je livre en ce jour Médée à sa vengeance,
Ou qu'au moins, la chassant du sein de mes états,
Je refuse un asile à ses assassinats.
Il me presse...

JASON.

Ah ! seigneur, votre cœur magnanime
Pourroit-il lui livrer une triste victime ?
Pourroit-il...

CRÉON.

En faveur de vos fils et de vou
Je ne veux point livrer Médée à son courroux.
Mais est-il juste aussi, Jason, que de ses crimes
Mes sujets innocents deviennent les victimes,
Et que, d'une étrangère appuyant les forfaits,

De mes heureux états je trouble ainsi la paix ?
Non ; il faut qu'elle parte , et qu'une prompte fuite
Nous délivre des maux qu'elle traîne à sa suite.
Je le veux. Cet exil est nécessaire à tous ;
Pour Acaste , pour moi , pour ma fille , pour vous ,
Pour Médée elle-même. Il faut purger Corinthe
De ce funeste objet qui la glace de crainte.
Il faut nous épargner ses cris et sa fureur.
Je hais jusqu'à sa vue ; elle me fait horreur.
Des songes effrayants , des présages sinistres ,
Des redoutables dieux les augustes ministres ,
M'annoncent de leur part le plus affreux malheur ,
Si je ne l'abandonne à leur courroux vengeur.
Rompez avec éclat le charme qui vous lie ;
Expiez un hymen qui tache votre vie :
Assez et trop long-temps ses liens mal tissus
Ternissent votre gloire , et souillent vos vertus ;
Assez et trop long-temps avec douleur la Grèce
Voit gémir sous le joug de cette enchanteresse
Le plus grand des héros qu'elle conçut jamais.
Séparez vos vertus d'elle et de ses forfaits ;
Justifiez ainsi l'appui que je vous donne ;
Possédez à ce prix ma fille et ma couronne.
Je veux que dès demain l'astre brillant du jour
Ait vu partir Médée en commençant son tour ;
Et que Corinthe ainsi n'étant plus profanée ,
Il se prête avec joie à ce doux hyménée.

JASON.

Je cède à vos raisons , j'obéis. Mais , seigneur ,
Daignez par vos bontés adoucir son malheur ;

Par tout ce qui pourra rendre son sort moins rude,
Consolez ses ennuis, flattez sa solitude.

CRÉON.

Quoiqu'elle ait mérité des maux plus rigoureux,
Je consens à remplir vos desirs généreux;
Et, pour mieux adoucir son déplaisir extrême,
Je veux à cet exil la préparer moi-même.
Mais allons publier cet hymen, ce départ;
Qu'au bonheur de leurs rois nos sujets prennent part.
Allons avec éclat annoncer à Corinthe
La source de sa joie et la fin de sa crainte.
Que des chants d'hyménée et d'aimables concerts
Commencent cette fête et remplissent les airs.
Que du dieu de l'hymen les feux sacrés s'allument;
Qu'on pare les autels et que les temples fument.
Jason trouve une épouse enfin digne de lui.
Daignent les justes dieux, m'exauçant aujourd'hui,
Marquer de leurs faveurs cette grande journée,
Et la rendre à jamais célèbre et fortunée !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉDÉE.

Où suis-je, malheureuse? où porté-je mes pas?
Qu'ai-je vu, qu'ai-je ouï? Je ne me connois pas.
Furieuse je cours, et doute si je veille.
Quel bruit, quels chants d'hymen ont frappé mon oreille?
Corinthe retentit de cris et de concerts.
Ses autels sont parés; ses temples sont ouverts.
Tout à l'envi prépare une odieuse pompe.
Tout vante ma rivale, et l'ingrat qui me trompe.
Jason, il est donc vrai, jusque-là me trahit!
Jason honteusement me chasse de son lit!
Il m'ôte tout espoir! Épouse infortunée!
Que dis-je, épouse! Hélas! pour nous plus d'hyménée!
L'ingrat en rompt les nœuds. Dieux justes, dieux vengeurs,
De la foi conjugale augustes protecteurs,
Garants de ses serments, témoins de ses parjures,
Puissez son forfait et vengez nos injures.
Toi sur-tout, ô Soleil, j'implore ton secours!
Toi qui donnas naissance à l'auteur de mes jours,
Tu vois du haut des cieux l'affront qu'on me destine,
Et Corinthe jouit de ta clarté divine!

Retourne sur tes pas , et dans l'obscurité
Plonge tout l'univers , privé de ta clarté ;
Ou plutôt , donne-moi tes chevaux à conduire :
En poudre dans ces lieux je saurai tout réduire ;
Je tomberai sur l'isthme avec ton char brûlant ;
J'abymerai Corinthe et son peuple insolent ;
J'écraserai ses rois ; et ma fureur barbare
Unira les deux mers que Corinthe sépare.
Mais où vout mes transports ! Est-ce donc dans les cieux
Que j'espère trouver du secours et des dieux ?
Déités de Médée , affreuses Euméides ,
Venez laver ma honte et me servir de guides.
Armons-nous. De notre art déployons la noirceur ;
Que toute pitié meure et s'éteigne en mon cœur ;
Que de sang altéré , que de meurtres avide ,
A l'isthme il fasse voir ce qu'a vu la Colchide.
Que dis-je ! De bien loin surpassons ces forfaits.
De ma tendre jeunesse ils furent les essais ;
J'étois et foible et simple , et de plus innocente ;
L'amour seul animoit ma main encor tremblante.
La haine avec l'amour , le courroux , la douleur ,
M'embrasent à présent d'une juste fureur.
Que n'enfantera point cette fureur barbare ?
Le crime nous unit ; il faut qu'il nous sépare.

SCÈNE II.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Eh bien ! tu vois le prix que me gardoit Jason.
L'ingrat couronne enfin sa noire trahison.
Il épouse Créuse, et la pompe s'apprête :
Tout m'annonce ma mort. Mais quand est cette fête ?

RHODOPE.

Madame, cet hymen se célèbre demain.

MÉDÉE.

Demain ! Le temps est court et le terme prochain.
Il faut en profiter.

RHODOPE.

Quel funeste hyménée !

Hélas, à quels malheurs êtes-vous condamnée !

MÉDÉE.

Ah ! rien n'est comparable aux horreurs de mon sort.
Rhodope, qui l'eût cru ? Jason jure ma mort ;
Au plus honteux destin son mépris me ravale ;
Il m'attache en esclave au char de ma rivale.
J'ai tout osé pour lui ; pour lui j'ai tout quitté,
Pays, trône, parents, gloire, félicité.
Il me coûte, l'ingrat, jusqu'à mon innocence !
Je n'ai voulu que lui. Cruelle récompense !
Pour prix de cet amour qui n'a voulu que lui,
Il me laisse sans rang, sans honneur, sans appui,
Sous un ciel étranger, criminelle, accablée,

Proscrite , fugitive , odieuse , exilée ,
Et senle à la merci d'un monde d'ennemis
Que m'ont faits les forfaits que pour lui j'ai commis.

RHODOPE.

Trop indigne de vous après sa lâche injure ,
Oubliez un ingrat , dédaignez un parjure.
D'un généreux orgueil vous armant en ce jour...

MÉDÉE.

Eh ! puis-je triompher de mou fatal amour ?
Malheureuse ! Tout cède à mon art redoutable ,
La nature se trouble à ma voix formidable ,
Tout tremble , tout fléchit sous mon pouvoir vainqueur ;
Et je ne puis bannir un ingrat de mon cœur !
L'amour brave ma force , et méprise mes charmes ;
Il rit de ma fureur et m'arrache des larmes ;
Pour un perfide encore il trouble ma raison.
J'aime ; que dis-je , aimer ? j'adore encor Jason.
Pour lui je trahirois encor père et patrie ;
Pour lui j'immolerois mon repos et ma vie.
D'un tyrannique amour trop barbare rigueur ,
Cesse pour un ingrat de déchirer mon cœur.

RHODOPE.

En ce funeste état que vous êtes à plaindre !

MÉDÉE.

Il est vrai , je le suis ; mais plus encore à craindre.
On n'offensa jamais Médée impunément.
Mais , que dit ma rivale , et que fait son amant ?

RHODOPE.

Ah ! madame , il soupire aux pieds de la princesse ,
Et n'est plus occupé que du feu qui le presse.

Ton sang va me venger , lâche et perfide époux !
Tu mourras... Quelle horreur vient glacer mon courroux ?
Et depuis quand Médée est-elle si timide ?
Son cœur n'est-il hardi que pour un parricide ?
Après tant d'innocents immolés sans remords ,
Je respecte un ingrat digne de mille morts !
Ah ! qu'il meure. Où m'emporte une jalouse rage ?
Qu'il meure , ce héros , ton amour , ton ouvrage ,
Le fruit de tant de soins , de périls , d'attentats ,
L'objet de tant de vœux !... Non il ne mourra pas.
Quelque juste fureur dont je sois possédée ,
Qu'il vive , et , s'il se peut , qu'il vive pour Médée ;
Ou , si de mon bonheur le destin est jaloux ,
Qu'il vive , s'il le faut , pour d'autres que pour nous.
C'est Créon qui le force à l'hymen qui m'accable ;
Créon mérite seul mon courroux implacable ,
Lui qui de son pouvoir enivré follement ,
Me ravit mon époux , m'arrache mon amant ,
Fait régner en tyran le crime et le divorce ,
Et ne connoît de droits que l'injure et la force.
Qu'il périsse et sa race. Accablons son orgueil ;
Mettons son insolence et sa gloire au cercueil.

Ah ! modérez , de grace , une douleur si forte ;
Étouffez ou cachez l'ardeur qui vous emporte.
J'entends du bruit. On vient. Domptez ce fier courroux ,
Madame ; c'est Créon qui s'avance vers vous.

SCÈNE III.

MÉDÉE, CRÉON, RHODOPE, SUITE.

CRÉON.

Jason avec ma fille unit sa destinée ;
Vous entendez déjà chanter leur hyménée ,
Madame : à ce divorce il faut vous préparer.
De Jason et de nous il faut vous séparer :
Leur bonheur ne feroit qu'aigrir votre infortune.
Fuyez ces lieux, fuyez une pompe importune ;
Obéissez au sort, et, quittant mes états ,
Cherchez un sûr asile en de nouveaux climats.
Acaste le demande, et Corinthe m'en presse :
A ce prix entre nous la guerre affreuse cesse ;
Votre exil est le sceau d'une éternelle paix.
En vain m'opposerois-je aux vœux de mes sujets :
Leur haine contre vous chaque jour s'envenime ;
Malgré tout mon pouvoir vous seriez leur victime.
Quel joug ne brise point un peuple audacieux ?
Quel frein arrêteroit ce monstre furieux ?
A ses cruels transports dérobez votre tête ,
Et par un prompt exil prévenez la tempête.
Le sort , la paix, vos jours, tout semble y conspirer.
J'ai voulu vous l'apprendre et vous y préparer.

MÉDÉE.

Qu'à ces rares bontés j'ai de graces à rendre !
Vous m'ôtez mon époux, vous le prenez pour gendre ;
Vous me chassez enfin. Dites-moi seulement

Quel attentat m'attire un si doux traitement.

CRÉON.

Quoi, Médée est surprise, et demande ses crimes!

MÉDÉE.

A-t-on pour m'opprimer, quelques droits légitimes?

Un tyran par la force agit dans ses états;

Un roi juste au coupable apprend ses attentats.

Parlez donc; ou du moins forcez-vous à m'entendre,

Si jusqu'à m'accuser vous ne daignez descendre.

J'ignore quel forfait vers vous peut me noircir:

Voici les miens, Créon; vous n'avez qu'à choisir.

J'ai sauvé ces héros que vous vantez sans cesse,

Le plus pur sang des dieux, et la fleur de la Grèce.

Sans moi, pour conquérir la superbe toison,

Qu'auroient pu ces héros, et ce fameux Jason?

Leur bouche a-t-elle osé m'en dérober la gloire?

S'ils vous l'ont déguisée, apprenez-en l'histoire.

Dans une forêt sombre un dragon furieux

Conservoit du dieu Mars le dépôt précieux.

Ses yeux étinceloient d'une affreuse lumière;

Jamais le doux sommeil ne charma leur paupière;

En veillant nuit et jour, ses terribles regards

Portoient l'effroi, l'horreur, la mort de toutes parts.

Farouches défenseurs de la forêt sacrée,

Deux taureaux menaçants en occupoient l'entrée.

Il falloit mettre au joug ces taureaux indomptés.

Des fureurs de Vulcain ministres redoutés,

Ils vomissoient au loin une brûlante haleine,

Et de torrents de flamme ils inondoient la plaine.

Il falloit à leur aide ouvrir d'affreux sillons,

Voir des dents d'un serpent naître des bataillons,
 Et vaincre ces soldats enfantés par la terre,
 Qui tous ne respiroient que le sang et la guerre.
 Parmi tant de périls, quel dieu, sans mon secours,
 De vos tristes héros eût conservé les jours?
 Sur le destin jaloux j'emportai la victoire :
 J'empêchai leur trépas ; je les couvris de gloire ;
 Et leur sacrifiai remords, crainte, pudeur,
 Mon père, mon pays, ma gloire, mon bonheur.
 Je n'ai voulu qu'un d'eux pour toute récompense.
 Vous jouissez du reste, et par mon assistance.
 Pour les avoir sauvés, je ne demande rien ;
 Je vous les laisse tous : mais laissez-moi mon bien.

CRÉON.

Ainsi donc, à l'ouïr, Médée est innocente ;
 On devrait consacrer sa vertu bienfaisante ;
 La Grèce...

MÉDÉE.

Me doit tout, et ne sauroit jamais
 D'un assez digne prix couronner mes bienfaits.
 Toutefois que sert-il d'affecter un faux zèle ?
 J'ai tout fait pour Jason, et n'ai rien fait pour elle :
 Il me coûte assez cher, l'ingrat, pour être à moi !
 Si l'on veut m'exiler et me manquer de foi,
 De quel droit osez-vous séparer nos fortunes ?
 Même sort nous est dû ; nos causes sont communes.

CRÉON.

Ah ! de grace avec vous ne le confondez pas.
 Jason est innocent de tous vos attentats.

MÉDÉE.

Non. Il est criminel, ce héros magnanime :
En tirer tout le fruit, c'est commettre le crime.
Tyrannique pouvoir qui cherche à m'offenser...

CRÉON.

Ma patience enfin commence à se lasser,
Et pourroit...

MÉDÉE.

Ah ! tyran, la mienne est déjà lasse.
Va, je ne veux de toi ni clémence ni grace.
Ordonne mon exil, ravis-moi mon époux :
Tu le peux ; mais tyran, redoute mon courroux.
Crains...

CRÉON.

Ah ! c'est trop long-temps contraindre ma colère.
Va, sors de mes états, sors, barbare étrangère.
Abandonne Corinthe, et cours en d'autres lieux
Porter tes attentats et le courroux des dieux.
D'un monstre tel que toi délivre mon empire,
Cesse d'infecter l'air qu'en ces lieux on respire ;
De ton horrible aspect ne souille plus mes yeux ;
Et n'empoisonne plus la lumière des cieux.
Va semer à Colchos l'horreur et l'épouvante ;
Vas y hâter des dieux la justice trop lente.
Demain dès que l'aurore allumera le jour,
Précipite tes pas, fuis loin, fuis sans retour ;
Ou, contentant les dieux las de tes injustices,
Tu périras, barbare, au milieu des supplices.
Tu peux choisir. Adieu.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Tyran, n'en doute pas;

Mon choix est fait. Demain je sors de tes états.

Mais, malgré ton orgueil, je veux fuir avec gloire;

Et, forçant l'avenir d'en garder la mémoire,

Je veux lancer la foudre avant que de partir,

Et voir Corinthe en cendre avant que d'en sortir.

Mais, Rhodope, l'ingrat que j'aime et qui m'offense

A-t-il pu consentir...

RHODOPE.

Je le vois qui s'avance.

MÉDÉE.

O toi, qui vois mon trouble et causes ma douleur,

Amour, daigne amollir l'ingrat en ma faveur;

Remets-le dans mes fers; efface son injure;

Rends-moi, dieu tout-puissant, le cœur de ce parjure.

Tout mon art n'y peut rien : seul tu peux le fléchir;

Prête un charme à mes pleurs qui puisse l'attendrir.

SCÈNE V.

MÉDÉE, JASON, RHODOPE.

MÉDÉE.

Enfin c'en est donc fait; mon époux m'abandonne.

Il consent qu'on m'exile, ou plutôt il l'ordonne.

L'exil, vous le savez, n'est pas nouveau pour moi;
J'ai su pour vous, Jason, m'en imposer la loi.
Sa cause est ce qui fait ma peine et ma disgrâce;
Je fuyois pour Jason, et c'est lui qui me chasse.
N'importe : obéissons aux lois de mon époux.
Partons, puisqu'il le veut. Mais où m'envoyez-vous?
Reverrai-je Colchos? irai-je en Thessalie,
Implorer les bontés des filles de Pélie?
Irai-je sur le Phase, où mon père irrité
Réserve un juste prix à mon impiété?
Hélas ! du monde entier pour Jason seul bannie,
Ai-je encor quelque asile en Europe, en Asie?
Et, pour vous les ouvrir me fermant tous chemins,
Contre moi n'ai-je pas armé tous les humains?
Fille d'un roi fameux qui règne sur le Phase,
Dont l'empire s'étend du Bosphore au Caucase ,
Dans ces riches climats où ses heureux sujets
De l'or le plus brillant parent jusqu'aux forêts;
Trésors, sceptre, parents, j'ai tout quitté sans peine,
Pour suivre d'un banni la fortune incertaine.
Vous le savez, Jason, pour vous j'ai tout quitté.
Est-ce donc là le prix que j'avois mérité?

JASON.

Ne me reprochez point un malheur nécessaire,
Où des dieux contre nous me réduit la colère.
Je partage vos maux, je ressens vos douleurs,
Sans pouvoir qu'à ce prix détourner nos malheurs.
Votre perte autrement devient inévitable.
Vos périls, vos enfants, le destin qui m'accable,
Les bontés de Créuse, et les bienfaits du roi,

Me font...

MÉDÉE.

Oses-tu bien en parler devant moi,
Ingrat ? Quel vain détour ! quelle odieuse excuse !
Les bienfaits de Créon , les bontés de Créuse !
Que sont-ils près des miens , et quel prix doit jamais
Balancer dans ton cœur le prix de mes bienfaits ?
J'ai conservé cent fois et ta vie et ta gloire.
Ressouviens-t'en , ingrat , rappelle en ta mémoire
Ces temps où , vil rebut du destin et des flots ,
Tu vins chercher ta perte et la mort à Colchos.
En vain de la toison tu tentois la conquête.
Songe à tous les périls qui menaçoient ta tête.
Remets devant tes yeux ce fatal champ de Mars ,
Sous cent formes la mort offerte à tes regards ,
Ces enfants de la terre affamés de carnage ,
Ces tourbillons de feux , ces monstres pleins de rage.
Alors , ingrat , alors , qu'eût fait Créon pour toi ?
En butte à tant de morts qu'aurois-tu fais sans moi ?
Pour toi je déployai tout l'effort de mes charmes.
J'immolai les guerriers , et par leurs propres armes ;
Je domptai les taureaux ; j'assoupis le dragon ;
Enfin , je te livrai la fatale toison.
Je fis plus : je quittai ma patrie et mon père ;
J'étouffai la nature , et déchirai mon frère ;
J'affrontai le naufrage et la mort pour Jason ;
J'immolai ton tyran , je rajeunis Éson.
Ta vie est un tissu des bienfaits de Médée.
Créuse , ingrat , peut-elle en effacer l'idée ?

JASON.

Jusque dans le tombeau rempli de vos bienfaits,
Jason en gardera la mémoire à jamais.
Dans le fond de mon cœur si vos yeux pouvoient lire,
Hélas, vous plaindriez l'horreur qui le déchire !
Mais, quand le sort conspire à vous faire périr,
Que pouvois-je pour vous en ce péril ?

MÉDÉE.

Mourir.

Pour toi n'étoit-ce pas une gloire assez ample ?
Je t'en aurois donné le courage et l'exemple ;
Et, me perçant le flanc pour enhardir ta main,
Je t'eusse encore ouvert ce glorieux chemin.
Je ne te parle plus du prix que tu me coûtes ;
Pour attendrir ton cœur n'est-il point d'autres routes ?
Oublie, oublie, ingrat, mes bienfaits en ce jour ;
Mais souviens-toi du moins de mon fidèle amour.
Vois Médée à tes pieds gémir, verser des larmes.
Au nom de notre amour jadis si plein de charmes,
Au nom de notre hymen et de ses sacrés nœuds,
Au nom des tendres fruits d'un hymen malheureux ;
Si tes fils te sont chers, ne trahis point leur mère.
Dans ces portraits vivants on reconnoît leur père.
Prends pitié, non de moi, mais de ces innocents ;
Et te laisse toucher à des traits si puissants.
Hélas ! dans les malheurs dont le sort les menace,
Plus que jamais sensible à leur âge, à leur grace,
Croyant te voir, de pleurs je sens baigner mes yeux ;
Et ton amour encor m'en est plus précieux.
Sauve-moi, sauve-les, et plains leur destinée.

Suivant dans son exil leur mère infortunée ,
Quels maux...

J A S O N.

Cessez pour eux de craindre un tel malheur.

Moi, bannir mes enfants ! j'en mourrois de douleur.
Ah ! d'un trésor si cher mon cœur est trop avare ,
Pour craindre que jamais le destin m'en sépare.
Rien ne peut les ravir à mes embrassements

M É D É E.

Quoi ! tu prétends aussi m'arracher mes enfants ?
Tu prétends me ravir le seul bien qui me reste ?
Je ne jouirai pas de la douceur funeste
De voir leur innocence apaiser mes fureurs ?
Et de si chères mains n'essuieront point mes pleurs ?
Tu m'ôtes les objets que mon cœur idolâtre ?
Veux-tu les immoler, cruel, à leur marâtre ?

J A S O N.

Je veux leur faire un sort, leur assurer un rang
Qui les comble de gloire et réponde à leur sang.
Près du trône élevés à l'ombre de leur père ,
Ils trouveront ici plus d'un dieu tutélaire :
Créon fera pour eux plus qu'il ne m'a promis ,
Et les confondra même avec ses petits-fils.

M É D É E.

Périr plutôt cent fois qu'essuyer cet outrage !
Lâche, souiller mon sang par un vil assemblage !
Voir les fils du Soleil , sous le joug abattus ,
Avec ceux de Sisyphe unis et confondus !

J A S O N.

Enfin telle est pour eux ma tendresse infinie ,

Que vouloir m'en priver, c'est m'arracher la vie.
Je ne puis les quitter, et l'amour paternel...

MÉDÉE.

Hé bien ! n'en parlons plus ; ôte-les-moi , cruel.
Mais crains mon désespoir , crains mon courroux funeste.
Tu perds , me les ôtant , tout l'appui qui te reste :
Leur vue et leurs soupirs suspendoient ma fureur ;
Rien ne me parle plus , perfide , en ta faveur.

JASON.

Je croyois modérer la douleur qui vous presse.
Cependant je l'aigris ; ma présence vous blesse.
Le temps et la raison ouvrant enfin vos yeux ,
Vous me rendrez justice , en me connoissant mieux.

SCÈNE VI.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Oui , je te la rendrai , cruel ; je m'y prépare.
Tu m'ôtes mes enfants ; tu me ravis , barbare ,
Le seul bien qui pouvoit adoucir mon malheur.
Ah ! je t'en punirai ; j'en jure ma douleur.
Tremble , ingrat : c'en est fait ; ma haine inexorable
Te va rendre jaloux de mon sort déplorable.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JASON, CRÉUSE, IPHITE.

JASON.

Madame, c'en est fait. Médée, après ce jour,
Abandonne Corinthe et quitte cette cour.
En menaces en vain elle ose se répandre ;
Dans un terme si court que pent-elle entreprendre ?
Et d'ailleurs pour ses fils tremblante dans son cœur,
Des otages si chers retiennent sa fureur.
Je fais même observer ses pas et sa colère.
Ainsi rien ne s'oppose à l'hymen que j'espère ;
Tout m'annonce un bonheur infaillible et prochain,
Et les dieux de mon sort seront jaloux demain.
Que ce cruel délai me fait de violence,
Et que ce jour est long à mon impatience !
J'accuse sa lenteur de moment en moment ;
Elle irrite ma flamme et mon empressement.
L'heureux Jason languit. Mais, ma belle princesse,
Partagez-vous du moins ma joie et ma tendresse ?
Aimez-vous des transports dont vous causez l'ardeur ?
Sentez-vous du plaisir à faire mon bonheur ?
Vous ne me dites rien. Quelle raison secrète,

Dans ces heureux moments , peut vous rendre muette ?
Une sombre langueur , que vous cachez en vain ,
De votre front troublé ternit l'éclat serein.
Que vois-je ! à vos yeux même il échappe des larmes.
D'où viennent vos frayeurs ? d'où naissent vos alarmes ?
Ai-je pu , ma princesse , offenser vos beaux yeux ?
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? et vous suis-je odieux ?

CRÉUSE.

Moi , vous haïr , seigneur ! quelle injustice extrême !
Et ma bouche et mes yeux ont avoué que j'aime.
Mon cœur suit mon devoir. Tous mes soins , tous mes vœux ,
N'aspirent qu'à vous plaire et qu'à vous rendre heureux.
Mais dans notre bonheur je ne sais quelle crainte
M'alarme malgré moi , tient ma joie en contrainte.
N'a-t-on pas vu cent fois les dieux mêmes jaloux
Traverser un bonheur pour des mortels trop doux ?
Je plains même , je plains le destin de Médée ,
Et ce funeste amour dont elle est possédée.
Daignent les justes dieux , soulageant sa douleur ,
Ne pas faire sur nous retomber son malheur !
Hélas ! si quelque jour leur fatale colère
Empoisonnoit le cours d'un destin si prospère ?

JASON.

Ah ! calmez ces frayeurs. Les dieux justes toujours
De vos prospérités feront durer le cours.

CRÉUSE.

Mais , quand des dieux , seigneur , je n'aurois rien à craindre ,
De vous n'aurai-je pas quelque jour à me plaindre ?
Vous me répondez d'eux ; répondez-moi de vous.
Hélas ! si vous brisiez un jour des nœuds si doux ,

Et si vous m'immoliez à quelque ardeur nouvelle,
Que deviendrois-je, ô ciel, dans ma douleur mortelle!

JASON.

Vous pleurez, ma princesse, et vous pouvez penser
Que jamais votre amant puisse vous offenser !
Quel outrage cruel vous faites à ma flamme ?
Lisez-vous donc si mal dans mes yeux, dans mon ame ?
Ah ! rien ne peut jamais éteindre un feu si beau ;
On verra son ardeur durer jusqu'au tombeau.
Que n'en puis-je exprimer toute la violence !
Vos yeux ne sont-ils pas garants de ma constance ?

CRÉUSE.

Hypsipile et Médée, objets de vos amours,
Se laissèrent surprendre à de pareils discours,
Et de nouveaux objets votre ame possédée
A laissé cependant Hypsipile et Médée.

JASON.

Leur exemple inégal vous trouble sans raison,
Madame ; bannissez un injuste soupçon.
Hypsipile et Médée, en prévenant mon ame,
Avoient su m'engager à répondre à leur flamme.
Touché de leurs bienfaits, sensible à leur amour,
Mon cœur crut leur devoir quelques soins à son tour ;
Et d'y répondre au moins ne pouvant me défendre,
La crainte d'être ingrat me força de me rendre.
Mais, dès que je vous vis, un trouble impérieux
Asservit tout mon cœur au pouvoir de vos yeux.
D'une pressante ardeur l'extrême violence
Surmonta ma raison, força ma résistance,
Et je sentis enfin que jusques à ce jour

Je n'avois pas connu le pouvoir de l'amour.
Un si parfait amour bravera la mort même ;
J'en atteste des dieux la puissance suprême.
Puissent ces dieux vengeurs, si je trahis ma foi ,
Épuiser leur courroux et leurs foudres sur moi !
Si votre cœur m'aimoit , il prendroit ma défense :
Un véritable amour bannit la défiance.

CRÉUSE.

Un véritable amour est-il jamais sans soins ?
Je ne craindrois pas tant , hélas , si j'aimois moins !

JASON.

Si vous sentez mes feux , ah ! sentez donc ma joie ;
Et que dans vos transports votre amour se déploie.
Si près de rendre heureux votre fidèle amant ,
Prenez part , s'il se peut , à son ravissement.

CRÉUSE.

Vous le voulez ; je cède et ma tristesse change ;
Je ressens votre joie et pure et sans mélange.
Oui , Jason , je me rends , et l'Amour est vainqueur.
Il comble tous mes vœux , m'assurant votre cœur.
Adieu. Je vais aux pieds des autels de sa mère ,
Implorer ardemment son secours tutélaire ,
La presser d'augmenter nos fidèles ardeurs ,
Et de verser sur nous ses plus douces faveurs.

SCÈNE II.

JASON, IPHITE.

IPHITE.

Avec quel air charmant cette aimable princesse
Répond à vos transports et sent votre tendresse !
Tout flatte votre espoir, tout conspire à vos vœux,
Et vous semblez toucher au sort le plus heureux.

JASON.

Que je serois heureux, je le confesse, Iphite,
Si je pouvois calmer un trouble qui m'irrite,
Et si goûtant en paix un si parfait bonheur,
J'étouffois à mon gré tout remords en mon cœur !
Mais je ne puis bannir une importune idée ;
A mes yeux malgré moi par-tout s'offre Médée :
Ce souvenir cruel m'afflige et me poursuit ;
Jusqu'aux pieds de Créuse il me trouble et me suit.
Grands dieux ! quel sort fatal , quelle loi trop sévère
Des plaisirs les plus grands rend la douceur amère ?
Quel noir poison se mêle au sort le plus charmant ?
Et ne sauroit-on être heureux impunément ?
Votre bonté jalouse avec caprice enchaîne
Les biens et les tourments, les plaisirs et la peine.
Au faite du bonheur on pousse des soupirs,
Et l'aupertume naît dans le sein des plaisirs.
Ah, c'est trop ! De mon sort soyons enfin le maître.
Déjà je sens le calme en mon ame renaître ;
Déjà .. Je vois Médée ! ô dieux , trop justes dieux !

Ne peut-on un moment se soustraire à vos yeux !
Quand je crois être heureux, soudain votre justice
Confond tous mes projets et m'offre mon supplice.
Que lui dire ? Fuyons.

SCÈNE III.

JASON, MÉDÉE, IPHITE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Seigneur, où fuyez-vous ?

Je ne viens point, brûlant d'un injuste courroux,
Vous accabler sans fruit de cris et de reproches.
Cessez de redouter ma vue et mes approches.
Mes yeux s'ouvrent enfin ; je connois mon erreur.
L'amour et la raison ont vaincu ma fureur.
Oui, je sens que mon cœur, dans ses vives alarmes,
Vous excuse, vous plaint, et vous prête des armes.
Je vois que le destin vous force à me bannir,
Que le ciel rompt les nœuds dont il sut nous unir ;
Et céda sans murmure au revers qui m'accable,
Je n'impute qu'au sort un coup inévitable.
Je viens donc réparer, par un prompt repentir,
Des fureurs où mon cœur ne pouvoit consentir ;
Effacer mes transports, expier mes menaces,
Par votre vue encore adoucir mes disgraces,
Et, condamnant l'éclat d'un mouvement jaloux,
Pour la dernière fois pleurer auprès de vous.
Oubliez mes transports, oubliez ma colère.
Pardonnez à l'amour un crime involontaire,

Et, ne vous souvenant que d'un si tendre amour,
Recevez mes adieux en ce funeste jour.

JASON.

C'en est trop. Ah ! de grace , épargnez-moi , madame.
Aimez-moins un ingrat qui trahit votre flamme ;
N'offrez point à ses yeux cette tendre douleur :
C'est augmenter mon trouble et déchirer mon cœur ;
C'est redoubler l'horreur du destin qui m'accable.
Pour moi votre fureur étoit moins redoutable.
Reprenez votre haine et vos transports jaloux.
Ah ! je crains votre amour plus que votre courroux.

MÉDÉE.

Ah ! laissez-moi l'amour dont je suis possédée.
C'est lui seul qui m'anime ; et la triste Médée
Ne peut, tel est son sort , cesser de vous chérir ;
Elle vous aimera jusqu'au dernier soupir.
Vivez ; réglez heureux. Mais pour grace dernière
Ne me refusez pas une juste prière :
Souffrez que j'ose encor vous presser en ce jour
De m'accorder les fruits de votre tendre amour.
Ils suffiront , seigneur , pour consoler leur mère :
Je croirai , les voyant , revoir encor leur père ,
Et par ces doux objets mon amour affermi ,
Vous possédant en eux , ne vous perd qu'à demi.
Ce n'est pas pour long-temps que je vous les demande ,
Et je jouirai peu d'une faveur si grande :
Vous reverrez bientôt ces gages précieux ;
Bientôt , au lieu de vous , m'ayant fermé les yeux ,
Ils reviendront , seigneur , jouir de votre gloire ,
Et vous conter la fin de ma funeste histoire.

JASON.

Hélas ! qu'exigez-vous ? Pourquoi me demander
Le seul bien qu'à vos vœux je ne puis accorder ?
Demandez-moi plutôt et mon sang et ma vie,
Que la Parque sans eux m'auroit bientôt ravie ;
Mais ne m'enlevez pas ces fruits de nos amours.

MÉDÉE.

Eh bien ! jouissez-en ; possédez-les toujours.
Oui, l'amour maternel, se faisant violence ,
Cède enfin à vos vœux, et s'impose silence.
Conservez chèrement un si précieux bien ;
Témoins de vos grandeurs, qu'ils en soient le soutien ;
Jouissez de leur vue et goûtez leurs caresses ;
Sans jalousie entre eux partagez vos tendresses.
Faites-leur un destin illustre et glorieux ;
Rendez-les, s'il se peut, dignes de leurs aïeux.
Enfin, qu'en les voyant la tendresse de père
Vous fasse quelquefois souvenir de leur mère ;
Et que, pour adoucir les maux que je prévoi,
Le bruit dans mon exil en vienne jusqu'à moi.

JASON.

Qu'avec joie à vos vœux j'accorde cette grace !
Est-il rien que pour eux ma tendresse ne fasse ?
Les grandeurs, les plaisirs, vont les environner ;
Et je ne me fais roi que pour les couronner.

MÉDÉE.

Seigneur, je pars contente après cette assurance.
Mais de Créon tantôt j'ai bravé la clémence ;
Je tremble avec raison que ses ressentiments
Ne punissent mes fils de mes emportements,

Et que , pour m'accabler, sa trop juste colère
Ne se venge sur eux du crime de leur mère.
A Créuse bientôt je vais les envoyer;
Pour eux, au nom des dieux, allez vous employer.
Adoucissez Créon, attendrissez Créuse.
L'amour a fait mon crime, il fera mon excuse :
C'est lui, c'est la douleur, qui m'a fait égarer;
Et par un prompt exil je vais tout réparer.

J A S O N.

Que vous connoissez mal Créon et sa clémence !
Un si prompt repentir désarmant sa vengeance ,
Sensible à vos malheurs , ses soins et ses bienfaits
Adouciront vos maux , combleront mes souhaits.
Je vais remplir vos vœux et calmer sa colère.

M É D É E.

Peignez-lui bien , seigneur, mon repentir sincère.
Je veux dès ce soir même abandonner ces lieux.
Pour la dernière fois recevez mes adieux.

J A S O N.

Puisse le juste ciel , à mes vœux favorable ,
Vous accorder, madame, un repos desirable !
Jason à son destin cédant avec regret ,
Nourrissant loin de vous un déplaisir secret ,
Gardera chèrement dans le fond de son ame
Le tendre souvenir d'une si belle flamme.
L'absence ni le temps n'effaceront jamais
De son cœur affligé le prix de vos bienfaits.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Va, quand tu le voudrois, il y va de ma gloire;
Je t'empêcherai bien d'en perdre la mémoire.
Je sais, quand il me plaît, dans l'ame des ingrats
Graver des souvenirs qui ne s'effacent pas.
Que j'ai souffert, Rhodope, à cacher ma colère!
Quelle horrible contrainte il a fallu me faire!
Ma rage s'est accrue, et ce torrent fougueux
Va plus rapidement se déborder contre eux.
Il ne me reste plus que d'évoquer Hécate,
Et tous ces dieux cruels dont la fureur me flatte.
Mes plus mortels poisons, mes charmes sont tout prêts.
Hâtons-nous de lancer nos redoutables traits.
Rhodope, tu connois cette robe éclatante,
De rubis lumineuse et d'or étincelante,
Parure inestimable, ornement précieux
Où l'art et la richesse éblouissent les yeux.
Le Soleil mon aïeul, favorisant mon père,
Pour présent nuptial en fit don à ma mère,
Et semble avoir mêlé, pour enrichir ses dons,
Le feu de sa lumière à l'or de ses rayons.
C'est de tous les trésors où je pouvois prétendre,
L'unique qu'en fuyant Médée ait daigné prendre.
Tu sais qu'en arrivant en ces funestes lieux,
De Créuse éblouie elle enchantait les yeux.

Admirant son éclat et vantant sa richesse,
Elle a tout employé, prières, dons, promesse,
Pour pouvoir posséder ce superbe ornement :
Il faut qu'à ma vengeance il serve d'instrument.
Je vais l'empoisonner, et par mon art funeste
Mêler un prompt venin à son éclat céleste,
Mille sucs empestés, mille charmes divers,
Et la rage, et la mort, et l'horreur des enfers.
Je veux que mes enfants, pour cacher ma vengeance,
Et feignant d'implorer ses soins et sa clémence,
Ministres non suspects de mon courroux affreux,
Portent à leur marâtre un don si dangereux.
Mais allons engager mes dieux dans ma querelle;
J'entends déjà leur voix qui m'anime et m'appelle.
Terribles dieux du Styx, je marche sur vos pas;
Dans ce pressant besoin ne m'abandonnez pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Il est temps d'achever le charme et ma vengeance.
Hécate, viens pour moi signaler ta puissance.
Hécate, triple Hécate, exauce enfin mes vœux;
Viens, je vais consommer mes mystères affreux.
J'ai mis mon art en œuvre, et ma robe empestée
A bu les sucs mortels dont elle est infectée;
Aux poisons j'ai mêlé mes charmes les plus forts:
Mais que pourroient sans toi mes impuissants efforts?
Grande divinité, tu rends mon art terrible.
Irrite les poisons et la flamme invisible
Que j'ai su confier à ce don précieux.
Sur-tout cache-la bien aux regards curieux,
Et qu'au gré de mes vœux impuissante ou fatale
Elle dévore seuls Créon et ma rivale.
Qu'elle épargne tout autre et ne consume qu'eux.
Hécate, entends ma voix, et viens remplir mes vœux.
Elle vient. Je la sens qui m'échauffe et m'entraîne;
Tout mon cœur en frémit et je respire à peine;

Une soudaine horreur fait dresser mes cheveux ;
Mes yeux percent la nuit du séjour ténébreux :
Je vais me faire ouïr dans l'empire des mânes ;
Je vais les évoquer. Loin d'ici , loin profanes !

SCÈNE II.

MÉDÉE.

Ministres rigoureux de mon courroux fatal ,
Redoutables tyrans de l'empire infernal ,
Dieux , ô terribles dieux du trépas et des ombres ,
Et vous , peuple cruel de ces royaumes sombres ,
Noirs enfants de la nuit , mânes infortunés ,
Criminels sans relâche à souffrir condamnés ,
Barbare Tisiphone , implacable Mégère ,
Nuit , discorde , fureur , parques , monstres , Cerbère ,
Reconnoissez ma voix et servez mon courroux.
Dieux cruels , dieux vengeurs , je vous évoque tous.
Venez semer ici l'horreur et les alarmes ;
Venez remplir ces lieux et de sang et de larmes.
Rassemblez , déchaînez tons vos tourments divers ;
Et , s'il se peut , ici transportez les enfers.
On m'exauce. Le ciel se couvre de ténèbres ;
L'air au loin retentit de hurlements funèbres ;
Tout redouble en ces lieux le silence et l'horreur ;
Tout répand dans mon ame une affreuse terreur.
Ce palais va tomber. La terre mugit , s'ouvre ;
Son sein vomit des feux , et l'enfer se découvre.
Quel est ce criminel qui cherche à se cacher ?

Je reconnois Sisyphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à sa race,
Il se cache de honte et pleure sa disgrâce.
Son désespoir commence à soulager le mien.
Le crime de ta race est plus noir que le tien,
Audacieux Sisyphe, et le roi du Tartare
Ne sauroit vous trouver de peine assez barbare.
Mais quels fantômes vains sortent de toutes parts?
Que de spectres affreux s'offrent à mes regards!
Quelle ombre vient à moi? Que vois-je? c'est mon père!
Quel coup a pu sitôt lui ravir la lumière?
Chère ombre, apprends-le moi. Ma fuite et ma fureur,
Hélas, t'ont fait sans doute expirer de douleur!
Tends-moi les bras du moins. Mais quelle ombre sanglante
Se jette entre nous deux, terrible et menaçante?
De blessures, de sang, couvert, défiguré,
Ce spectre furieux paroît tout déchiré.
C'est mon frère. Oni, c'est lui; je le connois à peine.
Ah! pardonne, chère ombre, à ma rage inhumaine,
Pardonne; l'amour seul a causé ma fureur.
Il fut ton assassin, il sera ton vengeur,
Et saura t'immoler de si grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ses crimes.
Le sang... Tout disaroît; tout fuit devant mes yeux.
Tisiphone avec moi reste seule en ces lieux.
Noire fille du Styx, furie impitoyable,
Ah! cesse d'attiser mon courroux effroyable;
Calme de tes serpents les affreux sifflements.
Tu ne peux ajouter à mes ressentiments,
Ne songe qu'à servir une fureur si grande :

Hécate le desire, et je te le commande.
Nuit, Styx, Hécate, enfers, terribles déités,
J'ordonne. Obéissez, sourdes divinités.
Le charme réussit. Poursuivons ma vengeance.

SCÈNE III.

MÉDÉE, RHODOPE.

MÉDÉE.

Viens, Rhodope; mon art ne craint plus ta présence.
Le charme est consommé. C'en est fait, et jamais
Un espoir plus certain ne flatta mes souhaits.
Apporte promptement ma robe précieuse :
Pour mes ennemis seuls elle est contagieuse ;
Ne crains pas de toucher ce don pernicieux.
Puis cherche mes enfants, conduis-les en ces lieux :
Je veux les préparer à servir ma vengeance,
Et feignant d'obéir au tyran qui m'offense
Leur cacher mes desseins, afin qu'ils trompent mieux
De leurs maux et des miens les auteurs odieux.

SCÈNE IV.

MÉDÉE.

Enfin de mes tyrans je vais punir les crimes.
Il ne me reste plus qu'à parer mes victimes.
Le sacrifice est prêt. L'heure approche, et mon cœur

Triomphe et s'applaudit déjà de son bonheur.

(*Rhodope apporte la robe de Médée, et sort pour
amener ses enfants.*)

Cours chercher mes enfants. O superbe parure,
Présent, qui vas servir à venger mon injure,
Cache bien les trésors que mon art t'a commis :
Mes plus chers intérêts à toi seul sont remis.
Que j'aime en ce moment l'éclat qui t'environne !
Ah ! seul tu me tiens lieu d'empire et de couronne.

SCÈNE V.

MÉDÉE, SES ENFANTS, RHODOPE.

MÉDÉE.

Approchez, approchez, jeunes infortunés,
Qu'aux maux presque en naissant le ciel a condamnés.
On va nous séparer par une loi sévère.
C'en est fait, mes enfants; vous n'avez plus de mère.
Je ne jouirai plus de vos transports charmants;
Le sort cruel m'arrache à vos embrassements.
Votre vue est un bien que sa rigueur m'envie :
Vous n'adoucierez point les malheurs de ma vie;
Et mes yeux, loin de vous, aux pleurs accoutumés,
Par vos mains en mourant ne seront point fermés.
Il vous est interdit d'accompagner ma fuite.
Sous un joug étranger le ciel vous précipite;
Et vous asservissant à de cruelles lois,
Il vous donne des fers dont je sens tout le poids.
Soumettons-nous, mes fils; cédon's à la fortune.

Quittez cette fierté près des rois importune ;
 Votre sort a changé, changez aussi de vœux :
 L'abaissement, mes fils, convient aux malheureux.
 Oubliez votre sang, oubliez vos ancêtres.
 Esclaves, apprenez à ménager vos maîtres ;
 Et leur immolant tout, ainsi qu'à vos vrais dieux,
 Essayez à trouver grace devant leurs yeux.
 Portez, pour commencer, ma robe à la princesse.
 Offrez-la de ma part ; peignez-lui ma tristesse ;
 Qu'un juste repentir surmonte ma fureur ;
 Que j'implore pour vous ses bontés, sa faveur.
 Allez ; de vos destins à présent souveraine ,
 Mes fils, c'est votre mère, et de plus votre reine.
 Sans rougir, à ses pieds, d'abord prosternez-vous.
 Baisez avec respect sa robe et ses genoux ;
 Et par vos soins flatteurs, par vos tendres caresses,
 Appuyez vivement la foi de mes promesses.
 Qui vous peut retenir ? Mes fils, vous soupirez ;
 Et vous n'osez lever vos yeux mal assurés.
 Je le vois. Votre sang répugne à ces faiblesses.
 Les neveux du Soleil ont horreur des bassesses.
 Mais c'est l'arrêt du sort. Vous pouvez, sans rougir,
 Imiter mon exemple, à mes lois obéir.

(à Rhodope.)

Tu pourras au besoin leur servir d'interprète,
 Rhodope ; conduis-les : fais ce que je souhaite ,
 Et reviens avec eux m'informer promptement
 Comme on aura reçu ce fatal vêtement.

SCÈNE VI.

MÉDÉE.

Tout succède à mes vœux, et mon destin s'avance.
Ne m'abandonnez pas, remplissez ma vengeance,
Dieux, redoutables dieux, qu'avec ardeur je sers,
Qui venez de m'ouïr du plus creux des enfers.
Dans le piège fatal faites tomber ma proie.
Aveuglez mes tyrans enivrés de leur joie.
Que Médée, asservie à tant d'abaissement,
N'ait pas été réduite à feindre impunément.
Montrez qu'on vous offense au moment qu'on m'outrage.
Déjà je crois vous voir remplir toute ma rage;
Déjà je vois tomber et Créuse et Créon.
Mais comment nous venger du perfide Jason?
Comment punir assez son crime détestable?
De tous mes ennemis il est le plus coupable.
Enfants quelque monstre, inventons quelque horreur,
Qui de tous mes forfaits surpasse la noirceur.
Dieux! que m'inspirez-vous? quelle barbare image,
Quel horrible attentat offrez-vous à ma rage?
Moi-même je frémis à cet objet affreux.
Ce crime m'épouvante et surpasse mes vœux.

SCÈNE VII.

MÉDÉE, SES ENFANTS, RHODOPE.

RHODOPE.

Votre présent, madame, a charmé la princesse,
Ne pouvant se lasser d'en vanter la richesse.
Dès ce soir sans soupçon elle veut s'en parer.
Créon même, Créon s'empresse à l'admirer.
Jasou et vos présents les assurent, madame,
Que la raison éteint la colère en votre ame;
Que pour vous, pour vos fils, vous faisant un effort,
Vous cédez par devoir à la rigueur du sort.
Enfin tous deux comblant vos enfants de caresses,
Ont témoigné pour eux les dernières tendresses.
Que vois-je ! vous pleurez. Si près de vous venger,
Quel trouble vous saisit et vient vous affliger ?

MÉDÉE.

Hélas !

RHODOPE.

Vous gémissiez. D'où naissent ces alarmes ?
Attachant sur vos fils vos yeux baignés de larmes,
Vous frémissez, madame, et changeant de couleur
Vous détournez soudain la vue avec horreur.

MÉDÉE.

Quelque vive douceur qu'ait pour moi la vengeance,
Un trouble violent en secret la balance.
Je pleure avec raison ces enfants malheureux.
Quel crime les condamne, et qu'ont-ils fait aux dieux ?

Dans un âge si tendre ils vont perdre leur mère,
Et les infortunés n'ont déjà plus de père.
Esclaves, étrangers, sans appui, sans secours,
Quelle suite de maux va marquer tous leurs jours !
C'est en vain que je vais leur ravir leur marâtre,
De quelque objet nouveau mon perfide idolâtre
Les remettra bientôt sous un joug odieux,
Et les accablera d'un poids injurieux.
Quel astre, empoisonnant votre triste naissance,
Mes fils, versa sur vous sa cruelle influence ?
Languissant sous le joug, gémissant dans les fers,
Le destin vous condamne à cent malheurs divers.
Vous vous consumerez dans un vil esclavage,
Essuyant chaque jour quelque nouvel outrage.
Quel sort!... Ah ! cette idée irrite ma douleur,
Et l'amour maternel redouble ma fureur !
Pour les fils du Soleil quel indigne partage !
Quel coup!... Mon amour meurt et se transforme en rage ;
C'en est fait. Innocents, vous me tendez les bras.
Ces regards caressants, ce souris plein d'appas,
Réveillant la nature, augmentant ma faiblesse,
Jusqu'au fond de mon cœur vont chercher la tendresse.
Hélas ! en souriant, vous répandez des pleurs.
Infortunés ! déjà sentez-vous vos malheurs ?
Que voulez-vous de moi par ces douces caresses ?
Il nous faut renoncer à toutes ces tendresses.
De votre triste mère il faut vous détacher ;
A de si doux plaisirs il faut nous arracher.
En vain j'avois sur vous fondé mon espérance,
En vain je me flattois d'élever votre enfance ;

Il nous est interdit de nous voir désormais ;
O mes fils ! il nous faut séparer pour jamais.

RHODOPE.

Épuisez vos transports , madame. La princesse
Pour un temps assez court s'en prive et vous les laisse.
Elle leur a prescrit de venir en ces lieux
Recevoir promptement vos pleurs et vos adieux.

MÉDÉE.

L'orgueilleuse déjà leur commande et m'outrage !
O ma lente douleur ! ô mon foible courage !
A quels affronts cruels , à quel sort odieux
Livres-tu lâchement le plus beau sang des dieux !
Ma fureur se réveille , et l'amour la ranime.
Osons les affranchir du joug qui les opprime ;
Couronnons ma vengeance et bornons leur malheur.
Que dis-tu , misérable , et que veut ta fureur ?
Non , pour finir leurs maux , il n'est plus d'autre voie.
Un moment de douleur va me combler de joie :
Frappons... frappous...

UN DES ENFANTS.

Ah dieux ! Ma mère ! qu'avez-vous ?

L'AUTRE ENFANT.

Pourquoi nous menacer , et d'où vient ce courroux ?
Je tremble.

MÉDÉE.

Je frémis. Leurs regards et leurs larmes
Me troublent , et des mains me font tomber les armes.
O mon sang ! ô mes fils , si chers à mes desirs !
Objets de ma tendresse et de mes déplaisirs ,
Infortunés auteurs de ma douleur amère ,

Approchez, mes enfants ; embrassez votre mère :
Empressez-vous encor d'obéir à mes lois,
Et baisez-moi du moins pour la dernière fois.
Rhodope, conduis-les dans la chambre prochaine.
Leur vue accroît mon trouble et redouble ma peine.
Qu'ils me coûtent de pleurs ! qu'ils me sont chers ! Hélas !
Mon lâche amour, mes pleurs ne les soulagent pas.

SCÈNE VIII.

MÉDÉE.

Tu les aimes, cruelle, et tu les laisses vivre ;
Aux malheurs les plus grands ta foiblesse les livre ;
Et ta pitié barbare, en respectant leurs jours,
Du plus affreux destin leur prépare le cours.
Ah, lâche ! suis-tu donc un foible amour pour guide ?
Sauve-les ; tu fais bien. Leur père moins timide,
Pour venger tes tyrans, leur percera le flanc.
Quoi ! leur père à Créuse immoleroit mon sang !
Non, mes enfants jamais ne seront sa victime :
Ils mourront de ma main. Tout me force à ce crime.
Qu'ils meurent ces enfants d'un infidèle époux :
Adoptés par Créuse, ils ne sont plus à nous.
Ah ! s'ils sont innocents, aussi l'étoit mon frère.
J'immolerois mes fils ! ô trop barbare mère !
Ah ! plutôt... L'heure approche ; un exil rigoureux,
Un divorce cruel va me séparer d'eux.
Ils n'adouciront point ma fuite et mes alarmes :
S'attachant à leur mère, et tout baignés de larmes,

De mes bras, de mon sein, on va les détacher;
 A l'amour maternel on va les arracher.
 Non, ne l'endurons pas. Qu'ils meurent pour leur père,
 Qu'ils meurent. Aussi-bien ils sont morts pour leur mère.
 O Jason! ô mes fils! amour, haine, fureur,
 Cessez par vos combats de déchirer mon cœur!
 Pour le percer ce cœur, trop de rigueur s'assemble:
 Le temps fuit, le mal presse; accordez-vous ensemble.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MÉDÉE, RHODOPE.

RHODOPE.

Ah ! madame , fuyez un peuple furieux.
Fuyez , sans différer , de ces funestes lieux ,
Tandis qu'avec le trouble y règne l'épouvante.
Votre présent fatal a passé votre attente ;
Et vos fiers ennemis mourants , désespérés ,
Succombent au poison dont ils sont dévorés.
A peine , à peine encor votre aveugle rivale
Portoit avec plaisir cette robe fatale ,
Qu'un fen sombre et cruel , une invisible ardeur ,
Embrase tout son corps , et consume son cœur.
Un funeste poison , courant de veine en veine ,
Allume dans son sang une flamme inhumaine ,
Qui pénètre avec force et s'attache à ses os.
C'est en vain qu'on s'empresse à soulager ses maux ;
La robe dévorante , à son corps attachée ,
Y nourrit le venin de sa flamme cachée ;
Et du charme cruel l'impitoyable ardeur
Triomphe sans obstacle et règne avec fureur.
Qui veut la secourir , de sa perte complice ,

Loin de la soulager, redouble son supplice.
On ne peut de ce feu calmer l'embrasement ;
On ne peut arracher le fatal vêtement.
Créon , saisi d'horreur , à l'arracher s'empresse ;
Mais du charme aussitôt la flamme vengeresse
Dans son sein embrasé porte les mêmes feux :
Il se sent consumer d'un poison rigoureux.
Chacun s'occupe encor du péril qui les presse :
Servez-vous des moments que ce trouble vous laisse ;
Profitez de l'horreur qui règne dans ces lieux ,
Et fuyez pour jamais leur aspect odieux.

MÉDÉE.

Que je fuie ! Ah ! Rhodope , au comble de la gloire ,
Quand sur mes ennemis j'emporte la victoire !
Que je fuie ! ah ! le sort m'eût-il réduite à fuir ,
D'un spectacle si beau je reviendrois jouir ;
Je viendrois assister à ce grand hyménée.
Laisse-moi contempler sa pompe fortunée ,
Et d'un objet si doux , d'un coup si glorieux ,
Repaître avidement mes regards curieux.
Mes odieux tyrans deviennent mes victimes :
Ah ! je cueille en ce jour le fruit de tous mes crimes.
Mon courroux triomphant ne peut trop s'applaudir ,
Et mon nom désormais ne sauroit plus périr.
Ce n'est pas tout. Rentrons ; et , perdant l'innocence ,
Couronnons ce grand jour et comblons ma vengeance.

SCÈNE II.

JASON.

En vain, pour la trouver, je cours de toutes parts.
Ah! sans doute son art la cache à mes regards.
Elle croit éviter le courroux qui m'enflamme :
Mais qui l'en peut sauver?

SCÈNE III.

JASON, CRÉUSE, CYDIPPE.

CRÉUSE.

Ah! seigneur.

JASON.

Ah! madame.

Quel est mon désespoir! où portez-vous vos pas?

CRÉUSE.

Ah! seigneur, le roi vient de mourir dans mes bras.
Ce dernier coup manquoit au tourment qui m'accable.
Jouet infortuné du sort impitoyable,
Prête enfin d'assouvir son rigoureux courroux,
Je viens du moins, je viens mourir auprès de vous.
Vous fermerez mes yeux.

JASON.

Dieux! qu'entends-je? Ah! madame,
On peut éteindre encore une cruelle flamme.
Les dieux, les justes dieux, pour vous s'intéressants

Prendront soin par pitié de vos jours innocents ,
Et vous verrez Médée , à vos pieds expirante ,
Y servir de victime à ma fureur sanglante.
J'en atteste ces dieux , j'en jure mon amour.

CRÉUSE.

En vain vous prétendez me rappeler au jour ;
Médée à se venger est trop ingénieuse.
Mon sang doit assouvir sa rage furieuse ;
Et vos soins , votre amour , loin de me secourir ,
Irritent le poison dont je me sens mourir.
Envieux du plaisir que m'offre votre vue ,
Son art hâte l'effet du charme qui me tue ;
Et l'amour seul , plus fort que ses enchantements ,
M'anime et me soutient encor quelques moments.
Écoutez-moi , seigneur. Mes maux ni ma foiblesse
Ne sauroient ralentir l'ardeur de ma tendresse.
La mort même ne peut éteindre un feu si beau ;
Je l'emporte avec moi dans l'horreur du tombeau :
Mon amour y vivra. La fortune jalouse
N'a pu souffrir, Jason , de me voir votre épouse ;
Mais la cruelle au moins me laisse la douceur
De mourir près de vous , possédant votre cœur :
Je goûte en mes tourments cette douceur secrète.
La vie et les grandeurs n'ont rien que je regrette.
Unique et tendre objet de mes vœux les plus doux ,
Je ne plains en mourant , ne regrette que vous.
Trop heureuse en effet , si , comblant mon attente ,
Les dieux... Ah ! quel tourment ! quelle ardeur dévorante !
Mon supplice s'accroît ; je me sens déchirer :
Je brûle. Adieu , Jason ; il faut nous séparer.

JASON.

Nous séparer ! ô dieux ! Ah ! rigueur qui me tue.
Nous séparer ! quel coup pour mon ame éperdue !
Ah ! je souffre à-la-fois mille horribles tourments.
Quoi ! tous les dieux sont sourds à mes gémissements !
Je vous perds pour jamais ; en vain je les implore :
Et j'ai seul allumé ce feu qui vous dévore !
Non , je ne verrai point un si cruel malheur,
Et par un prompt trépas j'en préviendrai l'horreur.

CRÉUSE.

A trop de désespoir votre ame s'abandonne.
Vivez , Jason , vivez : c'est moi qui vous l'ordonne.
Ne me refusez pas , dans mon sort rigoureux ,
L'unique et dernier bien qui flatte encor mes vœux.
Gardez le souvenir d'une triste princesse ;
Conservez-lui , Jason , toute votre tendresse.
Elle meurt votre épouse. A la face des dieux
Recevez donc ma main et mes derniers adieux.
Que ne puis-je employer ces vains restes de vie
A vous prouver l'amour dont mon ame est remplie ?
Hélas ! on n'a jamais aimé si tendrement ,
Et jamais je n'aimai plus que dans ce moment.
J'en atteste les dieux. Mes forces s'affoiblissent :
Ma voix , mon sang se glace , et mes yeux s'obscurcissent.
Malgré le sort cruel , qui va nous désunir ,
Mon cœur vous aime encore à son dernier soupir.

CYDIPPE.

Elle expire , seigneur.

JASON.

Destin impitoyable !

Elle est morte, et je vis ! ô tourment effroyable !
 Ah ! mon bras, au défaut de ma lente douleur,
 De ce supplice affreux doit m'épargner l'horreur.
 Meurs, lâche ; meurs enfin. Mais ma douleur m'abuse :
 Je dois un sacrifice aux mânes de Créuse.
 Pour apaiser son ombre et ses ressentiments,
 Je veux livrer Médée aux plus cruels tourments ;
 Et mon ame aussitôt sur le rivage sombre
 De ce sang assouvie ira trouver son ombre.
 La soif de te venger, seule, arrête mon bras,
 Belle ombre ; attends, j'y cours, et vais suivre tes pas.
 Médée en vain me fuit, en vain son art la cache ;
 A ma juste fureur il n'est rien qui l'arrache.
 Je suivrai la barbare au bout de l'univers,
 Et je la trouverai même au fond des enfers :
 Mon amour furieux me servira de guide.

SCÈNE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE.

Tu n'iras pas si loin pour me trouver, perfide ;
 C'est Médée. Oui, c'est elle.

JASON.

Ah ! crains mon désespoir,
 Barbare...

MÉDÉE, *le frappant de sa baguette.*

Arrête, ingrat, et connois mon pouvoir.

J A S O N.

Quel prodige étonnant ! Dieux ! ma fureur est vaine !
Je me sens retenu par une étroite chaîne.
Je demeure immobile , et malgré mes efforts
Le pouvoir de son art s'oppose à mes transports.

M É D É E.

Juge si c'est à moi de craindre ta vengeance.
Un sort comme le mien n'est pas en ta puissance ,
Magnanime héros ; ne songe plus à moi ,
Trop indigne aussi bien d'un époux tel que toi ;
Laisse une infortunée , oublie une étrangère ,
Sans appui , sans couronne , errante et solitaire.
Un hymen plein d'appas , un trône glorieux ,
T'attendent en ce jour dans de superbes lieux.
Est-il temps de rester auprès d'une jalouse ?
Va soupirer aux pieds de ta nouvelle épouse.
Vante-lui ton ardeur , assure-lui ta foi :
Tu lui voles le temps que tu perds avec moi.
Dois-tu pas à son sort unir ta destinée ?
Hâte-toi de conclure un si doux hyménée.
Le sacrifice est prêt , et le temple est orné ;
On n'attend plus que toi. Cours , époux fortuné.

J A S O N.

Quoi ! la barbare encore et m'insulte et m'outrage !
Faut-il que par son art elle brave ma rage ?
Je ne puis l'immoler à ma juste fureur !
Son sang apaiserait Créuse et ma douleur !

M É D É E.

Oui , Jason , à Créuse il faut quelque victime ,
Et mon sang répandu doit effacer mon crime.

Sois content; j'ai versé le plus pur de ce sang.

JASON.

Comment !

MÉDÉE.

A tes deux fils j'ai su percer le flanc :
 Regarde ce poignard et cette main sanglante ;
 C'est de mon sang, du tien, qu'elle est teinte et fumante :
 Mon bras pour dernier coup vient de les égorger.
 Crois-moi, sans t'occuper du soin de te venger,
 Si déjà ton ardeur languit pour la princesse ;
 Si tu fuis, incoustant, ta nouvelle maîtresse ;
 Cours du moins, père heureux, à tes fils expirants ;
 Rends-leur les derniers soins, embrasse-les mourants.

JASON.

Barbare !

MÉDÉE.

En est-ce assez, et connois-tu Médée ?
 De son affreux pouvoir garderas-tu l'idée.
 Oublieras-tu sa haine, ainsi que son amour ?

JASON.

Monstre, à tes propres fils avoir ravi le jour !
 Pourquoi sacrifier d'innocentes victimes ?

MÉDÉE.

Ils étoient nés de toi, demandes-tu leurs crimes ?
 Ma trop juste fureur a dû les en punir ;
 J'ai dû finir leurs maux, j'ai dû les prévenir ;
 Te délivrer d'un joug que ton esprit abhorre ;
 Rompre ces derniers nœuds qui nous serroient encore ;
 Et, pour mieux t'oublier, effacer sans retour
 Jusqu'aux traces, ingrat, de notre affreux amour.

Ce n'est pas sans remords que je m'y suis forcée.
Tu m'en as inspiré l'audace et la pensée ;
Tu m'as seul enhardie à ce cruel dessein ,
Infidèle , et c'est toi qui leur perces le sein.

J A S O N.

Quoi ! les dieux irrités , pour te réduire en poudre ,
Sur ta tête à mes yeux ne lancent point la foudre ?

MÉDÉE.

Vengeurs des trahisons , ennemis des ingrats ,
Les dieux pour t'accabler ont employé mon bras ;
La foudre étoit trop peu pour punir ton offense.
J'ai servi leur justice et rempli leur vengeance.
(*Médéc monte dans un char , traîné par des dragons.*)
C'en est fait. Pour repaître et mes yeux et mon cœur ,
Moi-même j'ai voulu jouir de ta douleur.
Un spectacle si doux met le comble à ma gloire :
Je savoure à longs traits ta peine et ma victoire ,
Et je recouvre enfin ma gloire , mon repos ,
Mon sceptre , mes parents , la toison , et Colchos.
Je pars , puisque ma fuite a pour toi tant de charmes.
Lève encor jusqu'à moi tes yeux chargés de larmes ,
Ingrat. Vois ces dragons , qui , soumis à ma loi ,
Et plus reconnoissants , plus fidèles que toi ,
Par des chemins nouveaux vont guider leur maîtresse.
Tes vœux sont satisfaits , pour jamais je te laisse.
Adieu ; je t'abandonne aux horreurs de ton sort.
Ingrat , je te hais trop pour te donner la mort.
(*Le char s'envole.*)

SCÈNE V.

JASON, IPHITE.

JASON.

Elle fuit; et ce char, l'enlevait dans les nues,
Ouvre à sa cruauté des routes inconnues.
La barbare à mes yeux disaroit pour jamais;
Elle brave ma haine après tant de forfaits,
Et m'enlève en fuyant, malgré ma rage extrême,
Beau-père, enfants, maîtresse, et ma vengeance même.
Je ne puis la punir de tant de cruauté;
Le ciel offre un asile à son impiété.
C'en est trop; terminons ma vie et mon supplice :
Je ne puis me venger, il faut que je périsse.
Trop malheureux objets de l'amour de Jason,
Déplorable Créuse! infortuné Créou!
O mes fils! jouissez de la seule vengeance
Que les dieux inhumains laissent en ma puissance.
(Il se tue.)

IPHITE.

Ah! seigneur... Il n'est plus. Quels horribles malheurs,
O trop funeste amour, produisent tes fureurs!

FIN DE MÉDÉE.

CRISPIN
RIVAL DE SON MAITRE,
COMÉDIE EN UN ACTE,
PAR LE SAGE,

Représentée, pour la première fois, le 15 mars
1707.

THE

NEW YORK

LIBRARY

OF THE

CITY OF NEW YORK

NOTICE

SUR LE SAGE.

ALAIN RENÉ LE SAGE naquit à Vannes en Basse-Bretagne, dans l'année 1668. Il resta orphelin et riche à l'âge de sept ans; mais un oncle, son tuteur, laissa par négligence dissiper sa fortune. Après avoir fait ses études au collège des jésuites à Vannes, il vint à Paris à vingt-cinq ans. Il s'y maria avec la fille d'un menuisier, et vécut heureux avec elle, jusqu'à la fin de sa carrière. L'abbé de Lyonne, son ami, lui ayant appris la langue espagnole, il en tira le sujet de quelques pièces de théâtre, ainsi que de ces charmants romans qui ont immortalisé son nom. *Le Diable boiteux* et *Gil Blas* tiendront probablement toujours en France le premier rang dans ce genre de littérature. *Gusman d'Alfarache*, *le Bachelier de Salamanque*, *Roland l'amoureux* seront toujours lus avec plaisir.

Le Sage avoit déjà composé pour le théâtre

Français *le Traître puni*, comédie en cinq actes, en prose, et *Don Félix de Mendoce*, aussi en cinq actes, en prose, qui ne furent pas représentés. Il fit jouer, le 3 février 1702, une comédie en cinq actes, en prose, intitulée *le Point d'Honneur*. Elle n'eut que deux représentations. *Don César Ursin*, autre comédie en cinq actes, donnée pour la première fois le 15 mars 1707, ne fut jouée que six fois. Ces quatre pièces, imitées du théâtre espagnol, n'auroient point établi la réputation de leur auteur; mais *Crispin rival de son maître* et *Turcaret*, qu'il tira de son propre fonds, lui assurent une place distinguée parmi nos auteurs comiques. *Crispin rival*, en un acte, en prose, parut pour la première fois le 15 mars 1707. Après cent ans, on le donne encore fort souvent et il est toujours vu avec plaisir. *Turcaret*, mis au théâtre le 14 février 1709, n'eut alors que neuf représentations, à cause du grand froid qu'il fit cette année; mais son succès ne s'est jamais démenti, et cette comédie est comptée parmi les meilleures de notre théâtre.

Le Sage avoit composé, dès 1708, une petite comédie en un acte, en prose, sous le titre

de la *Tontine* ; elle ne fut jouée que le 20 février 1732.

On prétend que ce fut le retard qu'il éprouva dans la représentation de cette pièce qui le dégoûta de travailler pour le théâtre Français : à compter de ce moment, il consacra ses veilles au théâtre de la Foire, qu'il éleva bientôt au titre de *l'Opéra comique*, sous lequel il a joué d'une grande célébrité. Vingt-cinq années de la vie de Le Sage furent employées à travailler pour ce théâtre, où il fit représenter quatre-vingt-huit pièces, dont vingt-neuf sont de lui seul : le reste fut fait en société avec Dorneval, Fuselier, Autreau, Lafont, et Piron.

De quatre enfants que Le Sage eut de son mariage, savoir une fille et trois garçons, deux embrassèrent la profession d'acteur. L'aîné, sous le nom de Montmény, se distingua dans l'emploi de valet et de paysan. Le second de ses fils prit l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat à Boulogne-sur-Mer. Ce fut chez lui que Le Sage se retira dans sa vieillesse. Il y mourut le 17 novembre 1747, âgé de quatre-vingts ans ; il y en avoit déjà environ quarante qu'il étoit devenu sourd.

.

PERSONNAGES.

M. ORONTE, bourgeois de Paris.

MADAME ORONTE, sa femme.

ANGÉLIQUE, leur fille, promise à Damis.

VALÈRE, amant d'Angélique.

M. ORGON, père de Damis.

LISETTE, suivante d'Angélique.

CRISPIN, valet de Valère.

LA BRANCHE, valet de Damis.

La scène est à Paris.

CRISPIN

RIVAL DE SON MAITRE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, CRISPIN.

VALÈRE.

Ah ! te voilà , bourreau ?

CRISPIN.

Parlons sans emportement.

VALÈRE.

Coquin !

CRISPIN.

Laissons là , je vous prie , nos qualités... De quoi vous plaignez-vous ?

VALÈRE.

De quoi je me plains , traître ! Tu m'avois demandé congé pour huit jours , et il y a plus d'un mois que je ne t'ai vu. Est-ce ainsi qu'un valet doit servir ?

CRISPIN.

Parbleu ! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n'a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE.

Je voudrois bien savoir d'où tu peux venir.

CRISPIN.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

VALÈRE.

Quelle expédition ?

CRISPIN.

Lever un droit qu'il s'est acquis sur les gens de province par sa manière de jouer.

VALÈRE.

Tu viens donc fort à propos ; car je n'ai point d'argent, et tu dois être en état de m'en prêter ?

CRISPIN.

Non, monsieur. Nous n'avons pas fait une heureuse pêche. Le poisson a vu l'hameçon ; il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE.

Le bon fonds de garçon que voilà ! Écoute, Crispin, je veux bien te pardonner le passé ; j'ai besoin de ton industrie.

CRISPIN.

Quelle clémence !

VALÈRE.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN.

Vos créanciers s'impatientent-ils ? Ce gros marchand, à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie, auroit-il obtenu sentence contre vous ?

VALÈRE.

Non.

● CRISPIN.

Ah ! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avoit fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui.

VALÈRE.

Ce n'est point cela, Crispin : je suis devenu amoureux.

CRISPIN.

Oh ! oh !... Et de qui par aventure ?

VALÈRE.

D'Angélique, fille unique de monsieur Oronte.

CRISPIN.

Je la connois de vue. Peste ! la jolie figure ! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois

qui demeure en ce logis et qui est très riche?

VALÈRE.

Oui ; il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN.

> L'adorable personne qu'Angélique!

VALÈRE.

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN.

Je connois tout l'excès de votre amour!... Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle sait vos sentiments?

VALÈRE.

Depuis huit jours que j'ai un libre accès chez son père, j'ai si bien fait qu'elle me voit d'un œil favorable ; mais Lisette, sa femme de chambre, m'apprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN.

Eh ! que vous a-t-elle dit cette désespérante Lisette?

VALÈRE.

Que j'ai un rival ; que monsieur Oronte a donné sa parole à un jeune homme de province, qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN.

Eh ! qui est ce rival ?

VALÈRE.

C'est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu'elle me disoit cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN.

Nous avons bien la mine de n'être pas sitôt propriétaires des trois belles maisons de monsieur Oronte.

VALÈRE.

Va trouver Lisette de ma part. Parle-lui ; après cela nous prendrons nos mesures.

CRISPIN.

Laissez-moi faire.

VALÈRE.

Je vais t'attendre au logis. (*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

CRISPIN.

Que je suis las d'être valet !... Ah, Crispin ! c'est ta faute ! Tu as toujours donné dans la bagatelle ; tu devrois présentement briller dans la finance... Avec l'esprit que j'ai, morbleu, j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

SCÈNE III.

LA BRANCHE, CRISPIN.

LA BRANCHE, *à part.*

N'est-ce pas là Crispin?

CRISPIN, *à part.*

Est-ce là La Branche que je vois?

LA BRANCHE, *à part.*

C'est Crispin, c'est lui-même.

CRISPIN, *à part.*

C'est La Branche, ou je meure!... (*à La Branche.*) L'heureuse rencontre!... Que je t'embrasse, mon cher!... (*Ils s'embrassent.*) Franchement ne te voyant plus paroître à Paris, je craignois que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LA BRANCHE.

Ma foi! mon ami, je l'ai échappé belle, depuis que je ne t'ai vu. On m'a voulu donner de l'occupation sur mer; j'ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

CRISPIN.

Tudieu!... Qu'avois-tu donc fait?

LA BRANCHE.

Une nuit, je m'avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays.

Comme il n'entendoit pas le français, il crut que je lui demandois la bourse. Il crie au voleur. Le guet vient : on me prend pour un fripon ; on me mène au Châtelet. J'y ai demeuré sept semaines.

CRISPIN.

Sept semaines !

LA BRANCHE.

J'y aurois demeuré bien davantage sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIN.

Est-il vrai ?

LA BRANCHE.

On étoit furieusement prévenu contre moi ! Mais cette bonne amie se donna tant de mouvement, qu'elle fit connoître mon innocence.

CRISPIN.

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LA BRANCHE.

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

CRISPIN.

Je le crois. Tu n'es plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers ?

LA BRANCHE.

Non, ventrebleu ! Je me suis remis dans le service... Et toi, Crispin, travailles-tu toujours ?

CRISPIN.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire.

Je suis rentré dans le service aussi ; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LA BRANCHE.

Je le suis assez de la mienne, moi. Je demeure à Chartres ; j'y sers un jeune homme appelé Damis. C'est un aimable garçon : il aime le jeu, le vin, les femmes ; c'est un homme universel. Nous faisons ensemble toutes sortes de débauches. Cela m'amuse ; cela me détourne de malfaire.

CRISPIN.

L'innocente vie !

LA BRANCHE.

N'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Assurément. Mais, dis-moi, La Branche, qu'es-tu venu faire à Paris ? où vas-tu ?

LA BRANCHE, *lui montrant la maison de*
M. Oronte.

Je vais dans cette maison.

CRISPIN.

Chez monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN.

Angélique est promise à ton maître ?

LA BRANCHE.

Monsieur Orgon, père de Damis, étoit à Paris il y a quinze jours ; j'y étois avec lui. Nous allâmes voir monsieur Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêterent entre eux ce mariage.

CRISPIN.

C'est donc une affaire résolue ?

LA BRANCHE.

Oui, le contrat est déjà signé des deux pères et de madame Oronte. La dot, qui est de vingt mille écus, en argent comptant, est toute prête : on n'attend que l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN.

Ah ! parbleu ! cela étant, Valère, mon maître, n'a douc qu'à chercher fortune ailleurs.

LA BRANCHE.

Quoi ! ton maître... ?

CRISPIN, *l'interrompant.*

Il est amoureux de cette même Angélique ; mais puisque Damis...

LA BRANCHE, *l'interrompant aussi.*

Oh ! Damis n'épousera point Angélique : il y a une petite difficulté. ✓

CRISPIN.

Eh ! quelle ?

LA BRANCHE.

Pendant que son père le marioit ici, il s'est marié à Chartres, lui.

CRISPIN.

Comment donc?

LA BRANCHE.

Il aimoit une jeune personne, avec qui il avoit fait les choses de manière qu'au retour du bon homme Orgon il s'est fait en secret une assemblée de parents. La fille est de condition; Damis a été obligé de l'épouser.

CRISPIN.

Oh! cela change la thèse.

LA BRANCHE.

J'ai trouvé les habits de noce de mon maître tout faits. J'ai ordre de les emporter à Chartres, aussitôt que j'aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN.

Retirer la parole de monsieur Orgon?

LA BRANCHE.

C'est ce qui m'amène à Paris... (*voulant s'éloigner pour entrer chez M. Oronte.*) Sans adieu, Crispin. Nous nous reverrons.

CRISPIN, *le retenant.*

Attends, La Branche; attends, mon enfant. Il

me vient une idée... Dis-moi un peu : ton maître est-il connu de monsieur Oronte?

LA BRANCHE.

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN.

Ventrebleu ! si tu voulois , il y auroit un beau coup à faire... Mais , après ton aventure du Châtelet , je crains que tu ne manques de courage.

LA BRANCHE.

Non , non ; tu n'as qu'à dire. Une tempête essuyée n'empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle ; de quoi s'agit-il ? Est-ce que tu voudrois faire passer ton maître pour Damis , et lui faire épouser...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Mon maître ? Fi donc ! voilà un plaisant gueux pour une fille comme Angélique ! Je lui destine un meilleur parti.

LA BRANCHE.

Qui donc ?

CRISPIN.

Moi.

LA BRANCHE.

Malepeste ! tu as raison ; cela n'est pas mal imaginé , au moins !

CRISPIN.

Je suis aussi amoureux d'elle.

LA BRANCHE.

J'approuve ton amour.

CRISPIN.

Je prendrai le nom de Damis.

LA BRANCHE.

C'est bien dit.

CRISPIN.

J'épouserai Angélique.

LA BRANCHE.

J'y consens.

CRISPIN.

Je toucherai la dot.

LA BRANCHE.

Fort bien.

CRISPIN.

Et je disparaîtrai avant qu'on en vienne aux éclaircissements.

LA BRANCHE.

Expliquons-nous mieux sur cet article.

CRISPIN.

Pourquoi?

LA BRANCHE.

Tu parles de disparaître avec la dot, sans faire mention de moi. Il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

CRISPIN.

Oh ! nous disparaîtrons ensemble.

LA BRANCHE.

A cette condition-là, je te sers de croupier...
Le coup, je l'avoue, est un peu hardi ; mais mon
audace se réveille, et je sens que je suis né pour
les grandes choses... Où irons-nous cacher la dot?

CRISPIN.

Dans le fond de quelque province éloignée.

LA BRANCHE.

Je crois qu'elle sera mieux hors du royaume.
Qu'en dis-tu?

CRISPIN.

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de
quel caractère est monsieur Oronte.

LA BRANCHE.

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie. //

CRISPIN.

Et madame Oronte?

LA BRANCHE.

Une femme de vingt-cinq à soixante ans ; une
femme qui s'aime, et qui est d'un esprit tellement
incertain qu'elle croit, dans le même moment,
le pour et le contre.

CRISPIN.

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des
habits pour...

LA BRANCHE, *l'interrompant.*

Tu peux te servir de ceux de mon maître...

(*examinant la taille de Crispin.*) Oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CRISPIN.

Peste ! il n'est pas mal fait.

LA BRANCHE.

Je vois sortir quelqu'un de chez monsieur Oronte... Allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

CRISPIN.

Il faut auparavant que je coure au logis parler à Valère, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.
(*Il s'en va d'un côté, et La Branche de l'autre.*)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Oui, Lisette, depuis que Valère m'a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore, et je sens que, si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma vie.

LISETTE.

Voilà un dangereux homme que ce Valère !

ANGÉLIQUE.

Que je suis malheureuse !... Entre dans ma

situation, Lisette. Que dois-je faire? Conseillez-moi, je t'en conjure.

LISETTE.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi?

ANGÉLIQUE.

Celui que t'inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE.

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils, l'un d'oublier Valère, et l'autre de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d'amour pour suivre le premier ; j'ai la conscience trop délicate pour vous donner le second. Cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

Ah! Lisette, tu me désespères.

LISETTE.

Attendez... Il me semble pourtant que l'on peut concilier votre amour et ma conscience... Oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUE.

Que lui dire?

LISETTE.

Avouons-lui tout. Elle aime qu'on la flatte, qu'on la caresse ; flattons-la, caressons-la. Dans le fond, elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peut-être monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE.

Tu as raison, Lisette ; mais je crains... (*Elle hésite.*)

LISETTE.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

// Tu connois ma mère : son esprit a si peu de fermeté !

LISETTE.

✓ Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier. N'importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti... (*voyant approcher madame Oronte.*) Mais je la vois... Retirez-vous pour un moment ; vous reviendrez quand je vous en ferai signe.

(*Angélique se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE V.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, *dans le fond* ; LISETTE.

LISETTE, *à part, sans faire semblant de voir madame Oronte.*

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

M^{me} ORONTE.

Vous êtes flatteuse, Lisette !

LISETTE, *avec une feinte surprise.*

Ah! madame, je ne vous voyois pas... Ces paroles que vous venez d'entendre sont la suite d'un entretien que je viens d'avoir avec mademoiselle Angélique, au sujet de son mariage. « Vous avez, lui disois-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable. »

M^{me} ORONTE.

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes; c'est toujours la raison qui me détermine.

LISETTE.

Sans doute.

M^{me} ORONTE.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE.

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que, si votre fille avoit de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

M^{me} ORONTE.

Moi, la contraindre? moi, gêner ma fille? A Dieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments! Dites-moi, Lisette, auroit-elle de l'aversion pour Damis?

LISETTE.

Eh! mais... (*Elle hésite.*)

M^{me} ORONTE.

Ne me cachez rien.

LISETTE.

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu'elle a de la répugnance pour ce mariage.

M^{me} ORONTE.

Elle a peut-être une passion dans le cœur?

LISETTE.

Oh! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, cela suppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit, par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronte la première fois qu'on vous le proposa, parceque vous aimiez un officier, qui mourut au siège de Candie.

M^{me} ORONTE.

Il est vrai; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurois jamais épousé monsieur Oronte.

LISETTE.

Eh bien! madame, mademoiselle votre fille est dans la même disposition où vous étiez avant le siège de Candie.

M^{me} ORONTE.

Eh! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire?

LISETTE.

C'est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelque jours.

M^{me} ORONTE.

Qui? Valère?

LISETTE.

Lui-même.

M^{me} ORONTE.

A propos, vous m'en faites souvenir : il nous regardoit hier, Angélique et moi, avec des yeux si passionnés... Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c'est de ma fille qu'il est amoureux?

LISETTE, *faisant signe à Angélique de s'approcher.*

Oui, madame ; il me l'a dit lui-même, et il m'a chargée de vous prier, de sa part, de trouver bon qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, *s'approchant, à madame Oronte.*

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres ; mais vous savez...

M^{me} ORONTE, *l'interrompant.*

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvements de son cœur sur les vues de ses parents : mais je suis tendre, je suis bonne ; j'entre dans vos peines ; en un mot, j'agréé la recherche de Valère.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le res-
sentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, à madame Oronte.

Ce n'est pas assez, madame. Monsieur Oronte
est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas
avec vigueur...

M^{me} ORONTE, l'interrompant.

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus; je
prends Valère sous ma protection : ma fille n'aura
point d'autre époux que lui; c'est moi qui vous
le dis... (*à percevant monsieur Oronte.*) Mon mari
vient. Vous allez voir de quel ton je vais lui
parler.

SCÈNE VI.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE,
LISETTE.

M^{me} ORONTE, à son mari.

Vous venez fort à propos, monsieur : j'ai à
vous dire que je ne suis plus dans le dessein de
marier ma fille avec Damis.

M. ORONTE.

Ah! ah! Peut-on savoir, madame, pourquoi
vous avez changé de résolution?

M^{me} ORONTE.

C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande. Il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis; mais il est gentil-homme, et, en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien.

LISETTE, *bas*.

Bon!

M. ORONTE, *à sa femme*.

J'estime Valère, et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerois très volontiers ma fille, si je le pouvois avec honneur; mais cela ne se peut pas, madame.

M^{me} ORONTE.

D'où vient, monsieur?

M. ORONTE.

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami? Avez-vous quelque sujet de vous plaindre de lui?

M^{me} ORONTE.

Non.

LISETTE, *bas*.

Courage! ne mollissez point.

M. ORONTE, *à sa femme*.

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tous les prépa-

ratifs sont faits, et que nous n'attendons que Damis. La chose n'est-elle pas trop avancée pour s'en dédire?

M^{me} ORONTE.

Effectivement, je n'avois pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, *à part.*

Adieu! la girouette va tourner.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

M^{me} ORONTE.

Oh! je ne m'y oppose pas.

LISETTE, *à part.*

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point.

M^{me} ORONTE.

Vous le voyez, Lisette, j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, *ironiquement.*

Oui vraiment; voilà un amant bien protégé!

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche.*

J'aperçois le valet de Damis.

SCÈNE VII.

LA BRANCHE, M. ORONTE, MADAME
ORONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

LABRANCHE, à *M. et à madame Oronte.*

Très humble serviteur à monsieur et à madame Oronte... (à *Angélique.*) Serviteur très humble à mademoiselle Angélique... (à *Lisette.*) Bonjour, Lisette.

M. ORONTE.

Eh bien ! La Branche, quelle nouvelle ?

LA BRANCHE.

Monsieur Damis, votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres. Il marche sur mes pas ; j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGÉLIQUE, à *part.*

O ciel !

M. ORONTE, à *La Branche.*

Je l'attendois avec impatience... Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là ?

LA BRANCHE.

Oh ! monsieur, il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous. C'est le garçon

de France qui a les meilleures manières : quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

M^{me} ORONTE.

Est-il poli ? est-il sage ?

LA BRANCHE.

S'il est sage, madame ? Il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris. Tudieu ! c'est une tête bien sensée.

M. ORONTE.

Et monsieur Orgon, n'est-il pas avec lui ?

LA BRANCHE.

Non, monsieur. De vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

M. ORONTE.

Le pauvre bon homme !

LA BRANCHE.

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ.

(*Il tire une lettre de sa poche, et la donne à monsieur Oronte.*)

M. ORONTE, *prenant la lettre, et en lisant le dessus.*

« A monsieur Craquet, médecin, dans la rue
« du Sépulcre. »

LA BRANCHE, *reprenant la lettre.*

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, *riant*.

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LA BRANCHE, *tirant plusieurs lettres de sa poche, et en lisant les adresses*.

J'ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses... Voyons celle-ci... (*Il lit.*) « A monsieur Bredouillet, avocat au parlement, rue des Mauvaises-Paroles... » Ce n'est point encore cela : passons à l'autre... (*Il lit.*) « A monsieur Gourmandin, chanoine de... » Ouais ! je ne trouverai point celle que je cherche... ! (*Il lit.*) « A monsieur Oronte... » Ah ! voici la lettre de monsieur Orgon... (*Il donne cette dernière lettre à M. Oronte.*) Il l'a écrite d'une main si tremblante que vous n'en reconnoîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE.

En effet, elle n'est pas reconnoissable.

LA BRANCHE.

La goutte est un terrible mal... ! Le ciel vous en veuille préserver, aussi-bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette, et toute la compagnie.

M. ORONTE, *ouvrant la lettre et la lisant*.

« Je me disposois à partir avec Damis ; mais la

« goutte m'en a empêché : néanmoins, comme
 « ma présence n'est point absolument nécessaire
 « à Paris, je n'ai pas voulu que mon indisposi-
 « tion retardât un mariage qui fait ma plus chère
 « envie, et toute la consolation de ma vieillesse.
 « Je vous envoie mon fils ; servez-lui de père,
 « comme à votre fille. Je trouverai bon tout ce
 « que vous ferez.

« De Chartres.

« Votre affectionné serviteur,

« ORGON. »

(*après avoir lu.*)

Que je le plains !... (*voyant paroître Crispin, vêtu des habits de Damis.*) Mais, qui est ce jeune homme qui s'avance ? Ne seroit-ce point Damis ?

LA BRANCHE.

C'est lui-même... (*à madame Oronte.*) Qu'en dites-vous, madame ? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur ?

M^{me} ORONTE.

Il n'est pas mal fait, vraiment !

SCÈNE VII.

CRISPIN, M. ORONTE, MADAME ORONTE,
ANGÉLIQUE, LISETTE, LA BRANCHE.

CRISPIN, à *La Branche*.

La Branche?

LA BRANCHE.

Monsieur?

CRISPIN, montrant *M. Oronte*.

Est-ce là monsieur Oronte, mon illustre beau-
père?

LA BRANCHE.

Oui; vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, à *Crispin*, en l'embrassant.

Soyez le bienvenu, mon gendre, embrassez-
moi.

CRISPIN, embrassant *M. Oronte*.

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoi-
gner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser...
(montrant madame Oronte.) Voilà sans doute
l'aimable enfant qui m'est destinée?

M. ORONTE.

Non, mon gendre, c'est ma femme... (lui mon-
trant Angélique.) Voici ma fille Angélique.

CRISPIN.

Malepeste! la jolie famille! Je ferois volontiers

ma femme de l'une et ma maîtresse de l'autre.

M^{me} ORONTE.

Cela est trop galant!... (*bas, à Lisette.*) Il paroît avoir de l'esprit, Lisette.

LISETTE, *bas.*

Et du goût même!

CRISPIN, *à madame Oronte.*

Quel air! quelle grace! quelle noble fierté! Ventrebleu! madame, vous êtes tout adorable! Mon père me le disoit bien : « Tu verras madame « Oronte; c'est la beauté la plus piquante! »

M^{me} ORONTE.

Fi donc!

CRISPIN.

« La plus désag... Je voudrois, disoit-il, qu'elle « fût veuve; je l'aurois bientôt épousée. »

M. ORONTE, *riant.*

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

M^{me} ORONTE, *à Crispin.*

Je l'estime infiniment, monsieur votre père... Que je suis fâchée qu'il n'ait pu venir avec vous!

CRISPIN.

Qu'il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettoit bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Il vous prie d'achever promptement ce ma-

riage, car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTE.

Eh mais! toutes les conditions sont arrêtées entre nous et signées. Il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la dot.

CRISPIN.

Compter la dot? Oui, c'est fort bien dit. (à *La Branche.*) *La Branche?*... (à *M. Oronte.*) Permettez que je donne une commission à mon valet... (à *La Branche.*) Va chez le marquis... (*bas.*) Va t'en arrêter des chevaux pour cette nuit... Tu m'entends?... (*haut.*) Et tu lui diras que je lui baise les mains.

LA BRANCHE, *sortant.*

J'y vole.

SCÈNE IX.

M. ORONTE, MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE,
LISETTE, CRISPIN.

M. ORONTE, à *Crispin.*

Revenons à votre père. Je suis très affligé de son indisposition. Mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité : dites-moi un peu des nouvelles de son procès.

CRISPIN, *embarrassé et appelant.*

La Branche!

M. ORONTE.

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN, *à part.*

Maugrebleu de la question!... (*à M. Oronte.*)
 J'ai oublié de charger La Branche... (*à part.*) Il
 devoit bien me parler de ce procès-là!

M. ORONTE.

Il reviendra... Eh bien! ce procès a-t-il enfin
 été jugé?

CRISPIN.

Oui, Dieu merci, l'affaire en est faite.

M. ORONTE.

Et vous l'avez gagné?

CRISPIN.

Avec dépens.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, je vous assure.

M^{me} ORONTE.

Le ciel en soit loué!

CRISPIN.

Mon père avoit cette affaire à cœur; il auroit
 donné tout son bien aux juges, plutôt que d'en
 avoir le démenti.

M. ORONTE.

Ma foi, cette affaire lui a bien coûté de l'ar-
 gent, n'est-ce pas?

CRISPIN.

Je vous en réponds... Mais la justice est une si belle chose qu'on ne sauroit trop l'acheter!

M. ORONTE.

J'en conviens. Mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN.

Oh! cela n'est pas concevable. Il avoit affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE.

Qu'appellez-vous de tous les hommes? Il m'a dit que sa partie étoit une femme.

CRISPIN.

Oui, sa partie étoit une femme, d'accord; mais cette femme avoit dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnoit des conseils. C'est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours; laissons là les procès: je ne veux m'occuper que de mon mariage, et que du plaisir de voir madame Oronte.

M. ORONTE.

Eh bien! allons, mon gendre, entrons: je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, à madame Oronte, en lui présentant la main pour sortir.

Madame.

M^{me} ORONTE, à *Angélique*.

Vous n'êtes pas à plaindre, ma fille; Damis a du mérite.

(*M. et madame Oronte entrent chez eux avec Crispin.*)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Hélas! que vais-je devenir?

LISETTE.

Vous allez devenir femme de monsieur Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE, *pleurant*.

Ah! Lisette, tu sais mes sentiments; montre-toi sensible à mes peines.

LISETTE, *pleurant aussi*.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE.

Auras-tu la dureté de m'abandonner à mon sort?

LISETTE.

Vous me fendez le cœur!

ANGÉLIQUE.

Lisette, ma chère Lisette!

LISETTE.

Ne m'en dites pas davantage. Je suis si touchée

que je pourrois bien vous donner quelque mauvais conseil, et je vous vois si affligée que vous ne manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI.

VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, sans voir d'abord Angélique.*

Crispin m'a dit de ne point paroître ici de quelques jours, qu'il méditoit un stratagème; mais il ne m'a point expliqué ce que c'est. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

LISETTE, *à Angélique, en apercevant Valère.*

Valère vient.

VALÈRE, *à part, en apercevant aussi Angélique.*

Je ne me trompe point... C'est elle-même... (*à Angélique.*) Belle Angélique! de grace, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit... (*voyant Angélique et Lisette en pleurs.*) Mais quoi! vous pleurez l'une et l'autre?

LISETTE.

Eh! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérons. Votre rival est arrivé.

VALÈRE.

Qu'est-ce que j'entends?

L I S E T T E.

Et dès ce soir il épouse ma maîtresse.

V A L È R E.

Juste ciel !

L I S E T T E.

Si, du moins, après son mariage elle demeurroit à Paris, passe encore ; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer vos déplaisirs : mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

V A L È R E.

J'en mourrai... Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m'enlève ce que j'ai de plus cher au monde ?

L I S E T T E.

On le nomme Damis.

V A L È R E.

Damis ?

L I S E T T E.

C'est un homme de Chartres.

V A L È R E.

Je connois tout ce pays-là, et je ne sache point qu'il y ait un autre Damis que le fils de monsieur Orgon.

L I S E T T E.

Justement ; c'est le fils de monsieur Orgon qui est votre rival.

VALÈRE.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer.

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, Valère?

VALÈRE.

Cessons de nous affliger, charmante Angélique; Damis, depuis huit jours, s'est marié à Chartres. *NB*

LISETTE.

Bon!

ANGÉLIQUE, à *Valère*.

Vous vous moquez, Valère? Damis est ici, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE, à *Valère*.

Il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronte.

VALÈRE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit... J'ai sa lettre chez moi.

ANGÉLIQUE.

Que vous mande-t-il?

VALÈRE.

Qu'il s'est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE.

Marié secrètement?... Oh! oh! approfondis-

sons un peu cette affaire. Il me paroît qu'elle en vaut bien la peine... Allez, monsieur, allez querir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE.

Dans un moment je suis de retour. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XII.

ANGÉLIQUE, LISETTE,

LISETTE.

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle. Je suis fort trompée si nous n'en tirons pas quelque avantage. Elle nous servira, du moins, à faire suspendre, pour quelque temps, votre mariage... (*à Angélique, en voyant paroître Oronte, qui a aperçu Valère s'éloigner.*) Je vois venir monsieur Oronte : pendant que je la lui apprendrai, courez en faire part à madame votre mère.

(*Angélique rentre.*)

SCÈNE XIII.

M. ORONTE, LISETTE.

M. ORONTE.

Valère vient de vous quitter, Lisette?

LISETTE.

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

M. ORONTE.

Eh quoi?

LISETTE.

Par ma foi ! Damis est un plaisant homme de vouloir avoir deux femmes, pendant que tant d'honnêtes gens sont si fâchés d'en avoir une.

M. ORONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE.

Damis est marié : il a épousé secrètement une fille de Chartres, une fille de qualité.

M. ORONTE.

Bon ! Cela se peut-il, Lisette ?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus véritable, monsieur : Damis l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE.

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE.

Non, monsieur, je vous assure ; Valère est allé querir la lettre : il ne tiendra qu'à vous de la voir.

M. ORONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu dis.

LISETTE.

Eh ! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous

pas? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout?

M. ORONTE.

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étoient de mon temps.

LISETTE.

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se font point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE.

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE.

Comment! quelque attention? Si j'étois à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrois du moins être éclairci de la chose.

M. ORONTE.

Tu as raison... (*apercevant La Branche.*) Je vois paroître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement... Retire-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, à part, en s'en allant.

Si cette nouvelle pouvoit se confirmer!

SCÈNE XIV.

M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE.

Approche, La Branche ; viens çà. Je te trouve une physionomie d'honnête homme.

LA BRANCHE.

Oh ! monsieur, sans vanité, je suis encore plus honnête homme que ma physionomie.

M. ORONTE.

J'en suis bien aise... Écoute : ton maître a la mine d'un vert galant.

LA BRANCHE.

Tudieu ! c'est un joli homme. Les femmes en sont folles ! Il a un certain air libre qui les charme. Monsieur Orgon, en le mariant, assure le repos de trente familles, pour le moins.

M. ORONTE.

Cela étant, je ne m'étonne point qu'il ait poussé à bout une fille de qualité.

LA BRANCHE.

Que dites-vous ?

M. ORONTE.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité. Je sais tout : je sais que Damis est marié, qu'il a épousé une fille de Chartres.

LA BRANCHE, *à part.*

Ouf!

M. ORONTE.

Tu te troubles .. Je vois qu'on m'a dit vrai : tu es un fripon.

LA BRANCHE.

Moi, monsieur?

M. ORONTE.

Oui, toi, pendard ! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends te faire punir, comme complice d'un projet si criminel.

LA BRANCHE.

Quel projet, monsieur ? Que je meure si je comprends...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître ! mais, si tu ne me fais tout-à-l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LA BRANCHE.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur ; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne devine point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTE.

Tu ne veux donc pas parler?... (*appelant*)

Holà ! quelqu'un ! Qu'on me fasse venir un commissaire.

LA BRANCHE.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Alons, éclaircissons-nous tous deux de sang froid. Ça, qui vous a dit que mon maître étoit marié ?

M. ORONTE.

Qui ? Il l'a mandé lui-même à un de ses amis, à Valère.

LA BRANCHE.

A Valère, dites-vous ?

M. ORONTE.

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LA BRANCHE, *riant*.

Rien... Parbleu ! le trait est excellent !... (*à part*.) Ah ! ah ! monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi !

M. ORONTE.

Comment ! qu'est-ce que cela signifie ?

LA BRANCHE, *riant*.

On nous l'avoit bien dit qu'il nous régalerait, tôt ou tard, d'un plat de sa façon. Il n'y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTE.

Je ne vois point cela.

LA BRANCHE.

Vous l'allez voir, vous l'allez voir. Premièrement, ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTE.

Je le sais bien.

LA BRANCHE.

Lisette est dans ses intérêts. Elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c'est elle qui vous aura débité ce mensonge-là.

M. ORONTE.

Il est vrai.

LA BRANCHE.

Dans l'embarras où l'arrivée de mon maître les a jetés tous deux, qu'ont-ils fait ? Ils ont fait courir le bruit que Damis étoit marié ; Valère même montre une lettre supposée, qu'il dit avoir reçue de mon maître : et tout cela, vous n'entendez bien, pour suspendre le mariage d'Angélique.

M. ORONTE, *à part*.

Ce qu'il dit est assez vraisemblable.

LA BRANCHE.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l'esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas, après quoi vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTE, *à part.*

Hon, hon ! ce raisonnement est assez raisonnable.

LA BRANCHE.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tête ; ce n'est point à lui qu'il faut se jouer.

M. ORONTE.

Non, parbleu !

LA BRANCHE.

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu'un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTE.

Je t'en réponds... Je vois bien que ton maître n'est point marié... Admirez un peu la fourberie de Valère ! Il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu'ils ne se connoissent seulement pas.

LA BRANCHE.

Sans doute. . . . Malepeste ! monsieur, que vous êtes pénétrant ! Comment ! rien ne vous échappe.

M. ORONTE.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures... ✓
(voyant paroître Crispin.) J'aperçois ton maître ;

je veux rire avec lui de son prétendu mariage...
(*riant.*) Ha! ha! ha! ha!

LA BRANCHE, *riant aussi.*

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

SCÈNE XV.

CRISPIN, M. ORONTE, LA BRANCHE.

M. ORONTE, à *Crispin*, en *riant*.

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que l'on dit de vous? Que cela est plaisant! On m'est venu donner avis, mais avis comme d'une chose assurée, que vous étiez marié. Vous avez, dit-on, épousé secrètement une fille de Chartres. Ha! ha! ha! ha! Est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LA BRANCHE, *riant, et faisant des signes à Crispin.*

Hé! hé! hé! hé! il n'y a rien de si plaisant!

CRISPIN.

Ho! ho! ho! ho! cela est tout-à-fait plaisant!

M. ORONTE.

Un autre, j'en suis sûr, seroit assez sot pour donner là-dedans; mais moi, serviteur!

LA BRANCHE.

Oh! diable, monsieur Oronte est un des plus gros génies!

CRISPIN.

Je voudrois savoir qui peut être l'auteur d'un bruit si ridicule.

LA BRANCHE.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, *faisant l'étonné.*

Valère, qui est cet homme-là?

LA BRANCHE, *à M. Oronte.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne le connoît pas. (*à Crispin.*) Eh! là, c'est ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN.

Eh! oui, oui, je m'en souviens : à telles enseignes qu'on nous a dit qu'il a peu de bien, et qu'il doit beaucoup ; mais qu'il couche en joue la fille de monsieur Oronte, et que ses créanciers font des vœux très ardents pour la prospérité de ce mariage.

M. ORONTE.

Ils n'ont qu'à s'y attendre, vraiment, ils n'ont qu'à s'y attendre !

LA BRANCHE.

Il n'est pas sot ce Valère, il n'est, parbleu, pas sot !

M. ORONTE.

Je ne suis pas bête, non plus ; je ne suis, pal-

sembleu, pas bête! et pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire... (à *Damis*) ou plutôt, *Damis*, j'ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l'avoue, avec monsieur Or-gon, de vous donner vingt mille écus en argent comptant; mais voulez-vous prendre, pour cette somme, ma maison du faubourg Saint-Germain? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerois mieux de l'argent comptant.

LA BRANCHE, à *M. Oronte*.

L'argent, comme vous savez, est plus portatif.

M. ORONTE.

Assurément.

CRISPIN.

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu'il se vend une terre auprès de Chartres; je voudrois bien l'acheter.

LA BRANCHE, à *M. Oronte*.

Ah! monsieur, la belle acquisition! Si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

CRISPIN, à *M. Oronte*.

Je l'aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LA BRANCHE, à *M. Oronte*.

Du moins, monsieur, du moins. Comment ! sans parler du reste, il y a deux étangs où l'on pêche chaque année pour deux mille francs de goujons.

M. ORONTE, à *Crispin*.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. Écoutez : j'ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservoïs pour acheter le château d'un certain financier qui va bientôt disparaître ; je veux vous en donner la moitié.

CRISPIN, embrassant *M. Oronte*.

Ah ! quelle bonté, monsieur Oronte ! Je n'en perdrai jamais la mémoire. Une éternelle reconnaissance... Mon cœur... Enfin j'en suis tout pénétré !

LA BRANCHE.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE.

Je vais vous querir cet argent... Mais je rentre auparavant, pour donner cet avis à ma femme.

CRISPIN.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE.

Qu'ils se pendent. Je veux que dans une heure vous épousiez ma fille.

CRISPIN.

Ha! ha! ha! que cela sera plaisant!

LA BRANCHE.

Oui, oui, c'est cela qui sera tout-à-fait drôle!

(*M. Oronte s'en va.*)

SCÈNE XVI.

CRISPIN, LA BRANCHE.

CRISPIN.

Il faut que mon maître ait eu un éclaircissement avec Angélique, et qu'il connoisse Damis.

LA BRANCHE.

Ils se connoissent si bien qu'ils s'écrivent, comme tu vois. Mais, grace à mes soins, monsieur Oronte est prévenu contre Valère, et j'espère que nous aurons la dot en croupe, avant qu'il soit désabusé.

CRISPIN, *voyant paroître Valère.*

O ciel!

LA BRANCHE.

Qu'as-tu, Crispin?

CRISPIN.

Mon maître vient ici.

LA BRANCHE.

Le fâcheux contre-temps!

SCÈNE XVII.

VALÈRE, CRISPIN, LA BRANCHE.

VALÈRE, *à part, dans le fond, et tenant une lettre à la main.*

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte... (*apercevant Crispin, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais, je vois un jeune homme. Seroit-ce Damis? Abordons-le : il faut que je m'éclaircisse... (*reconnoissant Crispin.*) Juste ciel ! Crispin.

CRISPIN.

C'est moi-même. Que diable venez-vous faire ici ? Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte ? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous.

VALÈRE.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mon cher Crispin.

CRISPIN.

Pourquoi ?

VALÈRE.

Je sais le nom de mon rival : il s'appelle Damis. Je n'ai rien à craindre ; il est marié.

CRISPIN.

Damis marié !... (*montrant La Branche.*) Tenez,

monsieur, voilà son valet, que j'ai mis dans vos intérêts. Il va vous dire de ses nouvelles.

VALÈRE.

Seroit-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit dans ces termes?

(Il lit la lettre qu'il tient à la main, et qui est de Damis.)

« De Chartres.

« Vous saurez, cher ami, que je me suis marié
« en cette ville, ces jours passés. J'ai épousé se-
« crètement une fille de condition. J'irai bientôt
« à Paris, où je prétends vous faire, de vive
« voix, tout le détail de ce mariage.

« DAMIS. »

LA BRANCHE.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit cette lettre, il avoit effectivement ébauché un mariage; mais monsieur Orgon, au lieu d'approuver l'ébauche, a donné une grosse somme au père de la fille, et a, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÈRE.

Damis n'est donc point marié?

LA BRANCHE.

Bon!

CRISPIN, à Valère.

Eh! non.

VALÈRE.

Ah! mes enfants, j'implore votre secours...
(à Crispin.) Quelle entreprise as-tu formée,
Crispin? tu n'as pas voulu tantôt m'en instruire.
Ne me laisse pas plus long-temps dans l'incerti-
tude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu
faire en ma faveur?

CRISPIN.

Votre rival n'est point encore à Paris. Il n'y
sera que dans deux jours. Je veux, avant ce
temps-là, dégouter monsieur et madame Oronte
de son alliance.

VALÈRE.

De quelle manière?

CRISPIN.

En passant pour Damis. J'ai déjà fait beaucoup
d'extravagances : je tiens des discours insensés ;
je fais des actions ridicules, qui révoltent, à
tout moment, contre moi le père et la mère
d'Angélique. Vous connoissez le caractère de
madame Oronte : elle aime les louanges ; je lui
dis des duretés qu'un petit-maître n'oseroit dire
à une femme de robe.

VALÈRE.

Eh bien?

CRISPIN.

Eh bien ! je ferai et dirai tant de sottises qu'avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÈRE.

Et Lisette, entre-t-elle dans ce stratagème ?

CRISPIN.

Oui, monsieur ; elle agit de concert avec nous.

VALÈRE.

Ah ! Crispin, que ne te dois-je pas ?

CRISPIN, *lui montrant La Branche.*

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là si je joue bien mon rôle.

LA BRANCHE, *à Valère.*

Ah ! monsieur, que vous avez là un domestique adroit ! C'est le plus grand fourbe de Paris !... Il m'arrache cet éloge. Je ne le seconde pas mal, à la vérité ; et, si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligation qu'à lui.

VALÈRE.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance ; je vous promets...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Eh ! monsieur, laissez là les promesses. Songez que, si l'on vous voyoit avec nous, tout seroit

perdu. Retirez-vous, et ne paroissez point ici d'aujourd'hui.

VALÈRE.

Je me retire donc... Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LA BRANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur. Éloignez-vous vite; abandonnez-nous votre fortune.

VALÈRE.

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN, *l'interrompant.*

Que de discours!

VALÈRE.

Dépend de vous.

CRISPIN, *le repoussant.*

Allez-vous-en, vous dis-je.

(Valère s'en va.)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

Enfin, il est parti.

CRISPIN.

Je respire.

LA BRANCHE.

Nous avons eu une alarme assez chaude... Je

mourois de peur que monsieur Oronte ne nous surprît avec ton maître.

CRISPIN.

C'est ce que je craignois aussi. Mais, comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la route que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit?

LA BRANCHE, *regardant dans l'éloignement.*

Oui.

CRISPIN.

Bon!... Je suis d'avis que nous prenions le chemin de Flandres.

LA BRANCHE, *regardant toujours au loin et avec distraction.*

Le chemin de Flandres?... Oui, c'est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandres.

CRISPIN.

Que regardes-tu donc avec tant d'attention?

LA BRANCHE, *de même.*

Je regarde... Oui... non... Ventrebleu! seroit-ce lui?

CRISPIN.

Qui, lui?

LA BRANCHE, *de même.*

Hélas! voilà toute sa figure.

CRISPIN.

La figure de qui?

LA BRANCHE, *de même.*Crispin, mon pauvre Crispin! c'est monsieur /
Orgon.

CRISPIN.

Le père de Damis?

LA BRANCHE.

Lui-même.

CRISPIN.

Le maudit vieillard!

LA BRANCHE.

Je crois que tous les diables sont déchaînés
contre la dot.CRISPIN, *regardant du côté d'où vient M. Orgon.*Il vient ici... Il va entrer chez monsieur Oronte,
et tout va se découvrir.

LA BRANCHE.

C'est ce qu'il faut empêcher, s'il est possible...
Va m'attendre à l'auberge... Ce que je crains le
plus, c'est que monsieur Oronte ne sorte pendant
que je lui parlerai.*(Crispin s'éloigne.)*

SCÈNE XIX.

M. ORGON, LA BRANCHE.

M. ORGON, *à part, sans voir d'abord La Branche.*

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et de madame Oronte.

LA BRANCHE, *à part.*

Vous n'êtes pas encore chez eux... (*à M. Orgon.*) Serviteur à monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah! je ne te voyois pas, La Branche.

LA BRANCHE.

Comment, monsieur, c'est donc ainsi que vous surprenez les gens? Qui vous croyoit à Paris?

M. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parceque j'ai fait réflexion qu'il valoit mieux que je parlasse moi-même à monsieur Oronte, et qu'il n'étoit pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LA BRANCHE.

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monsieur et madame Oronte?

M. ORGON.

C'est mon dessein.

LA BRANCHE.

Rendez graces au ciel de me rencontrer ici , à propos , pour vous en empêcher.

M. ORGON.

Comment ! Les as-tu déjà vus , toi , La Branche ?

LA BRANCHE.

Eh ! oui , morbleu ! je les ai vus. Je sors de chez eux. Madame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

M. ORGON.

Contre moi ?

LA BRANCHE.

Contre vous... « Eh quoi ! a-t-elle dit , monsieur « Orgon nous manque de parole ? Qui l'auroit « cru ? Ma fille désormais ne doit plus espérer d'é-
« tablissement. »

M. ORGON.

Quel tort cela peut-il faire à sa fille ?

LA BRANCHE.

C'est ce que je lui ai répondu ; mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison ? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois... On ne croira point dans le monde , a-t-elle dit , que Damis ait été obligé d'épouser une fille de Chartres ; on dira plutôt que monsieur Orgon a approfondi nos biens , et que , ne les

ayant pas trouvés solides, il a retiré sa parole.

M. ORGON.

Fi donc ! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela ?

LA BRANCHE.

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens !... Elle a les yeux dans la tête... elle ne connoît personne... elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses griffes.

M. ORGON.

Et monsieur Oronte ?

LA BRANCHE.

Oh ! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui... Il m'a seulement donné deux soufflets.

M. ORGON.

Tu m'étonnes, La Branche. Peuvent-ils être capables d'un pareil emportement ? et doivent-ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils ? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances ?

LA BRANCHE.

Pardonnez-moi. Je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l'on finit d'ordinaire, la famille de votre bru se préparoit à vous faire un procès que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON.

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LA BRANCHE.

Bon, rendus! Ils sont bien en état de se rendre. Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres, tout-à-l'heure.

M. ORGON, *voulant entrer chez M. Oronte.*

Non, La Branche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que...

LA BRANCHE, *l'interrompant et le retenant.*

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure. Je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous leur voulez parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON.

Cela est de bon sens.

LA BRANCHE.

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

M. ORGON.

Tu as raison; ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LA BRANCHE.

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira; vous êtes le maître.

M. ORGON.

Non, non... Viens, La Branche : je les verrai demain.

LA BRANCHE.

Je marche sur vos pas...

(*M. Orgon s'en va.*)

SCÈNE XX.

LA BRANCHE.

Ou plutôt je vais trouver Crispin... Nous voilà, pour le coup, au-dessus de toutes les difficultés... Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot. Il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient, de droit, tout entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique... Ce sera sa femme, une fois; il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide... Mais, non; rejetons cette pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourroit bien, quelque jour, avoir sa revanche. D'ailleurs, ce seroit aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigue, nous nous gardons les uns aux

autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens... (*voyant paroître M. Oronte avec Lisette.*)
Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire... Quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XXI.

M. ORONTE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous le dis encore, monsieur, Valère est honnête homme, et vous devez approfondir...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Tout n'est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m'obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE.

Quoi! monsieur, vous vous imaginez...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Non, Lisette, je ne m'imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi, je suis le plus pauvre génie du monde... Allez, Lisette, dites à Valère qu'il ne sera jamais mon gendre: c'est de quoi il peut assurer messieurs ses créanciers. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XXII.

LISETTE.

Ouais ! que signifie tout ceci ? Il y a quelque chose là-dedans qui passe ma pénétration.

SCÈNE XXIII.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *à part, sans voir d'abord Lisette.*

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paroître ici ; car, enfin, au lieu de détruire son stratagème, je pourrois l'appuyer.

LISETTE.

Ah ! monsieur...

VALÈRE.

Eh bien, Lisette ?

LISETTE.

Vous avez tardé bien long-temps... Où est la lettre de Damis ?

VALÈRE, *tirant une lettre de sa poche, et la lui montrant.*

La voici... Mais elle nous sera inutile. Dis-

moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème?

LISETTE.

Quel stratagème?

VALÈRE.

Celui que Crispin a imaginé pour mon amour.

LISETTE.

Crispin? Qu'est-ce que c'est que ce Crispin?

VALÈRE.

Eh! parbleu, c'est mon valet.

LISETTE.

Je ne le connois pas.

VALÈRE.

C'est pousser trop loin la dissimulation, Lisette. Crispin m'a dit que vous étiez tous deux d'intelligence.

LISETTE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

VALÈRE.

Ah! c'en est trop; je perds patience: je suis au désespoir!

SCÈNE XXIV.

MADAME ORONTE, ANGÉLIQUE, VALÈRE.

LISETTE.

M^{me} ORONTE, à Valère.

Je suis bien aise de vous trouver, Valère, pour

vous faire des reproches. Un galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE.

Supposer, moi, madame! Qui peut m'avoir rendu ce mauvais office auprès de vous?

LISETTE, *à madame Oronte.*

Eh! madame, monsieur Valère n'a rien supposé. Il y a de la manigance en cette affaire. (*apercevant venir M. Oronte et M. Orgon.*) Mais voici monsieur Oronte qui revient. Monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

SCÈNE XXV.

M. ORONTE, M. ORGON, MADAME ORONTE,
VALÈRE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. ORONTE, *à M. Orgon.*

Il y a de la friponnerie là-dedans, monsieur Orgon.

M. ORGON.

C'est ce qu'il faut éclaircir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, *à sa femme.*

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon, en allant chez mon notaire. Il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole. Damis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends?

M. ORGON, *à madame Oronte.*

Il est vrai, madame; et, quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE, *à sa femme.*

Monsieur Orgon n'a pu se dispenser d'y consentir; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON.

Sans doute.

M^{me} ORONTE.

Cependant, il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M ORGON.

C'est un imposteur.

M. ORONTE.

Et La Branche, ce même valet qui étoit ici avec vous il y a quinze jours, l'appelle son maître.

M. ORGON.

La Branche, dites-vous? Ah! le pendar. Je ne m'étonne plus s'il m'a tout-à-l'heure empêché d'entrer chez vous. Il m'a dit que vous étiez tous deux dans une colère épouvantable contre moi, et que vous l'aviez maltraité, lui.

M^{me} ORONTE.

Le menteur!

LISETTE, *à part.*

Je vois l'enclouure, ou peu s'en faut.

VALÈRE, *à part.*

Mon traître se seroit-il joué de moi?

M. ORONTE, *voyant paroître La Branche et
Crispin.*Nous allons approfondir cela, car les voici
tous deux.

SCÈNE XXVI.

CRISPIN, LA BRANCHE, M. ORONTE,
MADAME ORONTE, M. ORGON, VALÈRE,
ANGÉLIQUE, LISETTE.CRISPIN, *à M. Oronte, sans voir d'abord Valère
et M. Orgon.*Eh bien ! monsieur Oronte, tout est-il prêt?...
Notre mariage...(apercevant Valère et M. Orgon.)
Ouf ! qu'est-ce que je vois?LA BRANCHE, *bas, en apercevant aussi Valère
et M. Orgon.*Aïe ! nous sommes découverts : sauvons-nous.
(*Il veut se sauver avec Crispin, mais Valère
court à eux et les arrête.*)

VALÈRE.

Oh ! vous ne nous échapperez pas, messieurs les maraudeurs, et vous serez traités comme vous le méritez.

(*Valère prend Crispin au collet ; M. Oronte et M. Orgon se saisissent de La Branche.*)

M. ORONTE, à Crispin et à La Branche.

Ah ! ah ! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, à La Branche, en montrant Crispin.

Dis-nous, méchant, qui est cet autre fripon que tu fais passer pour Damis ?

VALÈRE.

C'est mon valet.

M^{ME} ORONTE.

Un valet ? juste ciel ! un valet !

VALÈRE.

Un perfide, qui me fait accroire qu'il est dans mes intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artifices !

CRISPIN.

Doucement, monsieur, doucement ; ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, à La Branche.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LA BRANCHE.

Allons, monsieur, allons, bride en main, s'il

vous plaît ; ne condamnons point les gens sans les entendre.

M. ORGON.

Quoi ! tu voudrois soutenir que tu n'es pas un maître fripon ?

LA BRANCHE, *feignant de pleurer.*

Je suis un fripon ! fort bien : voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection.

VALÈRE, *à Crispin.*

Tu ne demeureras pas d'accord, non plus, toi, que tu es un fourbe, un scélérat ?

CRISPIN, *avec un fort emportement.*

Scélérat ! fourbe ! Que diable, monsieur, vous me prodiguez des épithètes qui ne me conviennent point du tout !

VALÈRE.

Nous aurons encore tort de soupçonner votre fidélité, traîtres ?

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

Que direz-vous pour vous justifier, misérables ?

LA BRANCHE.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

La Branche vous expliquera la chose en deux mots.

LA BRANCHE.

Parle, Crispin ; fais-leur voir notre innocence.

CRISPIN.

Parle toi-même, La Branche : tu les auras bientôt désabusés.

LA BRANCHE.

Non, non ; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN, à *M. Oronte et à Valère*.

Eh bien ! messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, et les mettre par là dans une disposition favorable pour mon maître ; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j'ai eu le malheur de leur plaire. Ce n'est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE.

Cependant, si on t'avoit laissé faire, tu aurois poussé la feinte jusqu'à épouser ma fille ?

CRISPIN.

Non, monsieur : demandez à La Branche, nous venions ici vous découvrir tout.

VALÈRE.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir. Puisque Da-

mis est marié, il étoit inutile que Crispin fit le personnage qu'il a fait.

CRISPIN.

Eh bien ! messieurs, puisque vous ne voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté.

(Il se jette aux genoux de M. Oronte.)

LA BRANCHE, *se jetant aussi à genoux.*

Oui, nous avons recours à votre clémence.

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Franchement, la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies ; pardonnez-nous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE.

Non, non : votre audace ne demeurera point impunie.

LA BRANCHE.

Eh ! monsieur, laissez-vous toucher. Nous vous en conjurons par les beaux yeux de madame Oronte !

CRISPIN, *à M. Oronte.*

Par la tendresse que vous devez avoir pour une femme si charmante !

M^{me} ORONTE, *à son mari.*

Ces pauvres garçons me font pitié ! je demande grâce pour eux.

LISETTE, *à part.*

Les habiles fripons que voilà !

M. ORGON, *à La Branche et à Crispin.*

Vous êtes bien heureux, pendards, que madame Oronte intercède pour vous.

M. ORONTE, *à La Branche et à Crispin.*

J'avois grande envie de vous faire punir ; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passé. Aussi-bien, je donne aujourd'hui ma fille à Valère, il ne faut songer qu'à se réjouir... On vous pardonne donc ; et même, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, *se relevant.*

Oh ! monsieur, nous vous le promettons.

LA BRANCHE, *se relevant aussi.*

Oui, monsieur... Nous sommes si mortifiés de n'avoir pas réussi dans notre entreprise, que nous renonçons à toutes les fourberies.

M. ORONTE.

Vous avez de l'esprit ; mais il en faut faire un meilleur usage, et, pour vous rendre honnêtes gens, je veux vous mettre tous deux dans les affaires... (*à La Branche.*) J'obtiendrai pour toi, La Branche, une bonne commission.

LA BRANCHE.

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne volonté.

M. ORONTE, à *Crispin*.

Et pour le valet de mon gendre, je lui ferai épouser la filleule d'un sous-fermier de mes amis.

CRISPIN.

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma complaisance, toutes les bontés du parrain.

M. ORONTE.

Ne demeurons pas ici plus long-temps... Entrons... (à *M. Orgon*.) J'espère que monsieur Orgon voudra bien honorer de sa présence les noces de ma fille?

M. ORGON.

J'y veux danser avec madame Oronte.

(*Il donne la main à madame Oronte, et Valère à Angélique, pour rentrer chez M. Oronte.*)

FIN DE CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE.

TURCARET,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
PAR LE SAGE,

Représentée, pour la première fois, le 14 février
1709.

PERSONNAGES.

M. TURCARET, traitant, amoureux de la baronne.

MADAME TURCARET, épouse de M. Turcaret.

MADAME JACOB, revendeuse à la toilette, et sœur de M. Turcaret.

LA BARONNE, jeune veuve coquette.

LE CHEVALIER, }
LE MARQUIS, } petits-mâîtres.

M. RAFLE, commis de M. Turcaret.

FLAMAND, valet de M. Turcaret.

MARINE, }
LISETTE, } suivantes de la baronne.

JASMIN, petit laquais de la baronne.

FRONTIN, valet du chevalier.

M. FURET, fourbe.

La scène est à Paris, chez la baronne.

TURCARET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA BARONNE, MARINE.

MARINE.

Encore hier, deux cents pistoles !

LA BARONNE.

Cesse de me reprocher...

MARINE, *l'interrompant.*

Non, madame, je ne puis me taire ; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE.

Marine !

MARINE.

Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE.

Eh ! comment veux-tu donc que je fasse ? Suis-je femme à thésauriser ?

MARINE.

Ce seroit trop exiger de vous, et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE.

Pourquoi?

MARINE.

Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre, l'année passée. Vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avoit laissé en partant, et il ne vous restoit plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre, si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de monsieur Turcaret, le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE.

Je ne dis pas le contraire.

MARINE.

Or, ce monsieur Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis; monsieur Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parcequ'il vous fait tous les jours quelque présent considérable: je n'ai rien à dire à cela. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur,

qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Eh! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE.

Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE.

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que monsieur Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas un de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat et obligés de courir au secours de Malte. C'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.

LA BARONNE.

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE.

J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE.

Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là?

MARINE.

Que le maître et le valet sont deux fourbes, qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connoissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement établi chez vous qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE.

Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurois dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentimens, et je conviendrai, de bonne foi, que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE.

Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car, enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE.

Eh quoi?

MARINE.

Monsieur Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de

vous faire des présents, et il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE.

Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE.

Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide. Profitez des prodigalités de monsieur Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente, et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux, ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE.

Je cède à tes raisons, Marine: je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerois à la fin.

MARINE.

Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à monsieur Turcaret, pour l'épouser, ou pour le ruiner. Vous tirerez,

du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE.

Ma résolution est prise, je veux bannir de mon cœur le chevalier. C'en est fait, je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE, *voyant paroître Frontin.*

Son valet vient; faites-lui un accueil glacé. Commencez par-là ce grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE.

Laisse-moi faire.

SCÈNE II.

FRONTIN, LA BARONNE, MARINE.

FRONTIN, *à la baronne.*

Je viens de la part de mon maître et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.*

Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN, à *Marine*.

Et mademoiselle *Marine* veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer?

MARINE, *d'un air brusque*.

Bonjour et bon an.

FRONTIN, à *la baronne*, en lui présentant un billet.

Ce billet, que monsieur le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, d'une certaine aventure...

MARINE, *bas à la baronne*.

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin*.

Cela n'engage à rien, *Marine*... Voyons, voyons ce qu'il me demande.

MARINE, à *part*.

Sotte curiosité!

LA BARONNE, *lisant*.

« Je viens de recevoir le portrait d'une com-
« tessé. Je vous l'envoie et vous le sacrifie; mais
« vous ne devez point me tenir compte de ce sa-
« crifice, ma chère baronne. Je suis si occupé,
« si possédé de vos charmes, que je n'ai pas la
« liberté de vous être infidèle. Pardonnez, mon
« adorable, si je ne vous en dis pas davantage;
« j'ai l'esprit dans un accablement mortel. J'ai

« perdu cette nuit tout mon argent, et Frontin
« vous dira le reste.

« LE CHEVALIER. »

MARINE, à *Frontin*.

Puisqu'il a perdu tout son argent; je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN.

Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avoit d'ailleurs, il a encore perdu mille écus sur sa parole: voilà le reste. Oh! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE.

Où est le portrait?

FRONTIN, *lui donnant un portrait*.

Le voici.

LA BARONNE, *examinant le portrait*.

Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin.

FRONTIN.

C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE.

Une comtesse de lansquenet!

FRONTIN, à *la baronne*.

Elle agaçà mon maître. Il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement. Elle nous a ce matin envoyé son portrait. Nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE.

Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN.

C'est ce que nous ignorons.

MARINE.

Oh! que non, vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices. Vous en connoissez bien le prix.

FRONTIN, à *la baronne*.

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être une nuit éternelle pour monsieur le chevalier? En arrivant au logis il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Tu as vu cette comtesse, Frontin? N'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN.

Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante... Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étoient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.*

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau que j'é pourrois m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans?

FRONTIN.

Je le croirois bien, car elle en paroît trente... (*à la baronne.*) Mon maître donc, après avoir bien réfléchi, s'abandonne à la rage, il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.*

Ses pistolets! Marine, ses pistolets!

MARINE.

Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN, à la baronne.

Je les lui refuse. Aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE, à Marine.

Ah ! il s'est blessé, Marine, assurément !

MARINE.

Eh ! non, non ; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN, à la baronne.

Oui... Je me jette sur lui à corps perdu... « Mon-
« sieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire ?
« Vous passez les bornes de la douleur du lans-
« quenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour,
« conservez-vous du moins, vivez pour votre ai-
« mable baronne. Elle vous a jusqu'ici tiré géné-
« reusement de tous vos embarras ; et soyez sûr,
« ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur,
« qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, bas, à la baronne.

L'entend-il, le maraud ?

FRONTIN, à la baronne.

« Il ne s'agit que de mille écus, une fois. Mon-
« sieur Turcaret a bon dos : il portera bien encore
« cette charge-là. »

LA BARONNE.

Eh bien, Frontin ?

FRONTIN.

Eh bien ! madame , à ces mots , admirez le pouvoir de l'espérance , il s'est laissé désarmer comme un enfant ; il s'est couché et s'est endormi.

MARINE , *ironiquement.*

Le pauvre chevalier !

FRONTIN , *à la baronne.*

Mais ce matin , à son réveil , il a senti renaître ses chagrins ; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour venir ici , et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je , madame ?

LA BARONNE.

Tu lui diras , Frontin , qu'il peut toujours faire fonds sur moi , et que n'étant point en argent comptant...

(*Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.*)

MARINE , *la retenant.*

Eh ! madame , y songez-vous ?

LA BARONNE , *à Frontin , en remettant son diamant.*

Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE , *à Frontin , ironiquement.*

Et que je suis , de mon côté , très fâchée de son infortune.

FRONTIN, à la baronne.

Ah! qu'il sera fâché lui... (à part.) Maugre-bleu de la soubrette!

LA BARONNE.

Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, à Frontin, ironiquement.

Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, à la baronne.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus monsieur le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout-à-l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, bas, à Marine.

Prendre la poste, Marine!

MARINE.

Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, à la baronne.

Adieu, madame.

LA BARONNE, tirant son diamant de son doigt.

Attends, Frontin.

MARINE, à Frontin.

Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, à Marine.

Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner...!

(à *Frontin*, en lui donnant son diamant.) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que monsieur Turcaret m'a donné; va le mettre en gage et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN.

Je vais le rappeler à la vie... (à *Marine*, avec ironie.) Je lui rendrai compte, *Marine*, de l'excès de ton affliction.

MARINE.

Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

(*Frontin sort.*)

SCÈNE III.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Tu vas te déchaîner contre moi, *Marine*, t'emporter?

MARINE.

Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires, madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE.

Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer: ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre que je ne puis y résister.

MARINE.

Un penchant tendre? Ces foiblesses vous conviennent-elles? Eh! si! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE.

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE.

Le plaisant sacrifice!... Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on, de sa grand'mère, peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.*

Non: j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait et l'examinant à son tour.*

Attendez... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE.

• Tu as raison, Marine... Cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.*

A peu près comme monsieur Turcaret. Mais, si la comtesse étoit femme d'affaires, on ne vous la sacrifieroit pas, sur ma parole.

LA BARONNE, *voyant paroître Flamand.*

Tais-toi, Marine, j'aperçois le laquais de monsieur Turcaret.

MARINE.

Oh! pour celui-ci, passe : il ne nous apporte que de bonnes nouvelles... (*regardant venir Flamand, et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelque chose : c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

SCÈNE IV.

FLAMAND, LA BARONNE, MARINE.

FLAMAND, *à la baronne, en lui présentant un petit coffre.*

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent... (*à Marine.*) Servitcur, Marine.

MARINE.

Tu sois le bien venu, Flamand. J'aime mieux
le voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, à *Marine*, en lui montrant le
coffre.

Considère, *Marine*; admire le travail de ce petit
coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE.

Ouvrez, ouvrez; je réserve mon admiration
pour le dedans. Le cœur me dit que nous en se-
rons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, ouvrant le coffret.

Que vois-je ! un billet au porteur ! L'affaire est
sérieuse.

MARINE.

De combien, madame ?

LA BARONNE, examinant le billet.

De dix mille écus.

MARINE, bas.

Bon ! voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, regardant dans le coffret.

Je vois un autre billet.

MARINE.

Encore au porteur ?

LA BARONNE, examinant le second billet.

Non ; ce sont des vers que monsieur Turcaret
m'adresse.

MARINE.

Des vers de monsieur Turcaret !

LA BARONNE, *lisant*.

A Philis... Quatrain... (*interrompant sa lecture.*) Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE.

Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE.

Les voici ; écoute.

(*Elle lit.*)

« Recevez ce billet , charmante Philis ,
« Et soyez assurée que mon ame
« Conservera toujours une éternelle flamme ,
« Comme il est certain que trois et trois font six. »

MARINE.

Que cela est finement pensé !

LA BARONNE.

Et noblement exprimé ! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez porter ce coffre dans mon cabinet, Marine.

(*Marine sort.*)

SCÈNE V.

LA BARONNE, FLAMAND.

LA BARONNE.

Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE.

Je t'y convie.

FLAMAND.

Quand j'étois chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodois de tout; mais depuis que je sis chez monsieur Turcaret, je sis devenu délicat, oui!

LA BARONNE.

Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *voyant paroître M. Turcaret.*

Le voici, madame, le voici. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, MARINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Je suis ravi de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant*.

Oh! oh!

LA BARONNE.

Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET.

Vous plaisantez, apparemment.

LA BARONNE.

Point du tout.

M. TURCARET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE.

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET.

Ce sont pourtant les premiers vers que j'ai faits de ma vie.

LA BARONNE.

On ne le diroit pas.

M. TURCARET.

Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE.

On le voit bien. Les auteurs de profession ne pensent et ne s'expriment pas ainsi : on ne sauroit les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET.

J'ai voulu voir par curiosité si je serois capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE.

Vous êtes capable de tout, monsieur ; il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE, à M. Turcaret.

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie, au moins.

M. TURCARET.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée et approuvée par quatre fermiers-généraux.

MARINE.

Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Pour moi, je n'approuve point votre prose,

monsieur, et il me prend envie de vous querreller.

M. TURCARET.

D'où vient?

LA BARONNE.

Avez-vous perdu la raison de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelque folie comme cela.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

De combien est-il ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étois en colère contre vous!

M. TURCARET.

Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE.

Comment! de dix mille écus? Ah! si j'avois su cela, je vous l'aurois renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET.

Fi donc!

LA BARONNE.

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET.

Oh! vous l'avez reçu; vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.*

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE, à *M. Turcaret*.

Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET.

Eh! pourquoi?

LA BARONNE.

En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET.

Quelle pensée! Non, madame: ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE, *l'interrompant*.

Mais vous vous trompez, monsieur; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, à *part*.

Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE.

Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins.

M. TURCARET, à *part*.

Quel bon cœur!

LA BARONNE.

Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, à *part*.

Elle me charme... (*à la baronne*.) Adieu, charmante Philis.

Quoi ! vous sortez sitôt ?

M. TURCARET.

Oui, ma reine. Je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper. (*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE.

Fussiez-vous déjà de retour !

MARINE, à M. Turcaret, en lui faisant la révérence.

Adieu, monsieur. Je suis votre très humble servante.

M. TURCARET.

A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné... (*il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens ; je donne sans compter, moi.

MARINE, prenant l'argent.

Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh ! nous sommes tous deux des gens de bonne foi.

(*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE VII.

LA BARONNE, MARINE.

LA BARONNE.

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE.

Et nous demeurons fort contentes de lui, madame... L'excellent sujet ! il a de l'argent, il est prodigue et crédule ; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE.

J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois ?

MARINE, *apercevant le chevalier et Frontin.*

Oui ; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien monsieur Turcaret.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA BARONNE,
MARINE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance. Sans vous j'aurois violé la foi des joueurs : ma parole perdoit tout son crédit, et je tombois dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE.

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.*

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER.

Bonjour, Marine... (*à la baronne, avec ironie.*)
Madame, j'ai aussi quelques graces à lui rendre. Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE.

Eh! oui, merci de ma vie, je m'y suis intéressée; elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE.

Taisez-vous, Marine. Vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER.

Eh! madame, laissez-la parler; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE.

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, *à la baronne, ironiquement.*

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises

humeurs, elle a des réparties brillantes qui m'enlèvent... (à *Marine*, *ironiquement*.) *Marine*, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques... (il fait semblant de fouiller dans ses poches. *A Frontin*, *ironiquement*.) *Frontin*, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, à *Marine*, *ironiquement*.

C'est de l'argent comptant.

MARINE.

J'ai bien affaire de son argent... Eh! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE.

Prenez garde à ce que vous dites, *Marine*.

MARINE.

C'est voler au coin d'un bois.

LA BARONNE.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE, à la baronne.

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE.

Marine!...

MARINE, *l'interrompant.*

Eh! fi, fi! madame, c'est se moquer, de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre : la belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE.

Oh! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE.

Ni moi non plus.

LA BARONNE.

Je vous chasserai.

MARINE.

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame. Je me donne mon congé moi-même; je ne veux pas que l'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE.

Retirez-vous, impudente, et ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE.

Je les rendrai à monsieur Turcaret, madame; et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Voilà, je vous l'avoue, une créature impertinente ! Vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oui, madame, vous avez eu raison. Comment donc ! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE.

C'est un pédant éternel que j'avois aux oreilles.

FRONTIN.

Elle se méloit de vous donner des conseils ; elle vous auroit gâtée, à la fin.

LA BARONNE.

Je n'avois que trop d'envie de m'en défaire ; mais je suis une femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER.

Il seroit pourtant fâcheux que , dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendroient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, *à la baronne.*

Oh ! diable , elle n'y manquera pas. Les soubrettes sont comme les bigotes ; elles font des actions charitables , pour se venger.

LA BARONNE.

De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit , monsieur Turcaret n'en a guère ; je ne l'aime point , et il est amoureux : je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN.

Fort bien , madame ; il faut tout mettre à profit.

LA BARONNE.

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine ; il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER.

Quelle idée , madame ?

LA BARONNE.

Le laquais de monsieur Turcaret est un sot , un benêt , dont on ne peut tirer le moindre service ; et je voudrois mettre à sa place quelque habile homme , quelqu'un de ces génies supérieurs qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres , et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN.

Quelqu'un de ces génies supérieurs?... Je vous vois venir, madame ; cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE.

Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER.

Il nous en rendra bon compte... (*à Frontin*)
N'est-ce pas?

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention. On ne pouvoit rien imaginer de mieux... (*à part.*) Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus ; je veux changer cet effet-là de nature : il en faut faire de l'argent. Je ne connois personne pour cela. Chevalier, chargez-vous de ce soin. Je vais vous remettre le billet ; retirez ma bague : je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN.

Cela est trop juste, madame ; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER, à *la baronne*.

Je ne perdrai point de temps, madame; et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE.

Attendez un moment; je vais vous donner le billet. (*Elle passe dans son cabinet.*)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Un billet de dix mille écus! la bonne aubaine, et la bonne femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes pour en rencontrer de pareilles. Savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette?

LE CHEVALIER.

Tu as raison.

FRONTIN.

Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER.

Il est vrai.

FRONTIN.

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que

son diamant est en gage. Le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

LE CHEVALIER.

Si je le lui rendrai?

FRONTIN.

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER.

Assurément, je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN.

Vous avez des moments d'équité... Je ne m'y attendois pas.

LE CHEVALIER.

Je serois un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché!

FRONTIN.

Ah! je vous demande pardon, j'ai fait un jugement téméraire; je croyois que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER.

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN.

Qu'après sa destruction, la, son anéantissement?

LE CHEVALIER.

Je ne rends des soins à la coquette que pour l'aider à ruiner le traitant.

FRONTIN.

Fort bien ! A ces sentiments généreux je reconnois mon maître.

LE CHEVALIER, *voyant revenir la baronne.*

Paix, Frontin ; voici la baronne.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LA BARONNE, *au chevalier, en lui donnant le billet au porteur.*

Allez, chevalier, allez sans tarder davantage négocier ce billet, et me rendez ma bague, le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER.

Frontin, madame, va vous la rapporter incessamment... Mais, avant que je vous quitte, souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connoître que...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Non ; je vous le défends : ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER.

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien !

LA BARONNE, *en s'en allant.*

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.*

Pourrois-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance ?

SCÈNE XII.

FRONTIN.

J'admire le train de la vie humaine ! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres : cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN.

FRONTIN, *donnant le diamant à la baronne.*

Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant. L'homme qui l'avoit eu gage me l'a remis entre les mains , dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter, moyennant un très honnête profit. Mon maître , que j'ai laissé avec lui , va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE.

Je suis enfin débarrassée de Marine ; elle a sérieusement pris son parti. J'appréhendois que ce ne fût qu'une feinte : elle est sortie. Ainsi, Frontin , j'ai besoin d'une femme de chambre ; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN.

J'ai votre affaire en main. C'est une jeune personne, douce, complaisante, comme il vous la faut. Elle verroit tout aller sens dessus dessous dans votre maison , sans dire une syllabe.

LA BARONNE.

J'aime ces caractères-là. Tu la connois particulièrement?

FRONTIN.

Très particulièrement. Nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE.

C'est-à-dire que l'on peut s'y fier?

FRONTIN.

Comme à moi-même. Elle est sous ma tutelle : j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE.

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN.

Non ; elle est sortie de condition depuis quelques jours.

LA BARONNE.

Eh ! pour quel sujet?

FRONTIN.

Elle servoit des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses ; un mari et une femme qui s'aiment ; des gens extraordinaires. Enfin c'est une maison triste : ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE.

Où est-elle donc à l'heure qu'il est?

FRONTIN.

Elle est logée chez une vieille prude de ma connoissance qui, par charité, retire des femmes de chambre, hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE.

Je la voudrois avoir dès aujourd'hui. Je ne puis me passer de fille.

FRONTIN.

Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même. Vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités ; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE.

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN.

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'opéra : mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde ; car il n'en faut là que de toutes faites.

LA BARONNE.

Je l'attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE.

Cette fille-là me sera d'un grand agrément ; elle me divertira par ses chansons , au lieu que l'autre ne faisoit que me chagriner par sa morale... (*Voyant entrer M. Turcaret, qui paroît en colère.*) Mais je vois monsieur Turcaret... Ah ! qu'il paroît agité ! Marine l'aura été trouver.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET, *tout essoufflé.*

Ouf ! je ne sais par où commencer, perfide !

LA BARONNE, *à part.*

Elle lui a parlé.

M. TURCARET.

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale ! j'ai appris de vos nouvelles ! On vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement !

LA BARONNE.

Le début est agréable, et vous employez de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET.

Laissez-moi parler ; je veux vous dire vos véri-

tés... Marine me les a dites... Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'étoit pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire. Vous avez des vues pour l'épouser, et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE.

Moi, monsieur, j'aimerois le chevalier?

M. TURCARET.

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisoit figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE.

Marine est une fort jolie personne!... Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TURCARET.

Ne me répondez point, félonne! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point... Parlez, qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout-à-l'heure, montrez-le moi.

LA BARONNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET.

Eh! sur quel ton, morbleu! prétendez-vous

donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en serez pas quitte pour des reproches. Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit, pour me retirer sans éclat : je veux laisser ici des marques de mon ressentiment. Je suis honnête homme : j'aime de bonne foi ; je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le scandale, moi. Ah ! vous n'avez pas affaire à un abbé, je vous en avertis. (*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE.

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé !... Oh bien ! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira ; je ne m'y opposerai point, je vous assure... Mais... qu'entends-je ?... Ciel ! quel désordre !... Il est effectivement devenu fou... Monsieur Turcaret, monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportements.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Me voilà à demi soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE.

Achievez, monsieur. Que ne continuez-vous?

M. TURCARET.

Je continuerai quand il me plaira, madame... Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi... Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE.

Que je vous le rende? Et si je l'ai aussi donné au chevalier.

M. TURCARET.

Ah! si je le croyois!

LA BARONNE.

Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET, *à part*.

Comment donc, au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grace, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE.

Sans doute.

M. TURCARET.

Ah! vraiment, je voudrois bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela.

LA BARONNE.

Je le ferois, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET.

Eh ! que me pourriez-vous dire , traîtresse ?

LA BARONNE.

Je ne vous dirai rien... Ah ! quelle fureur !

M. TURCARET, *essayant de se modérer.*

Eh bien ! parlez , madame , parlez : je suis de sang-froid.

LA BARONNE.

Écoutez-moi donc... Toutes les extravagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Un faux rapport ? Ventrebien ! ce n'est point...

LA BARONNE, *l'interrompant à son tour.*

Ne jurez pas , monsieur ; ne m'interrompez pas : songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET.

Je me tais... Il faut que je me contraigne.

LA BARONNE.

Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine ?

M. TURCARET.

Oui ; pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE.

Tout au contraire ; c'est à cause qu'elle me reprochoit sans cesse l'inclination que j'avois pour

vous. « Est-il rien de si ridicule, me disoit-elle à
« tous moments, que de voir la veuve d'un colo-
« nel songer à épouser un monsieur Turcaret, un
« homme sans naissance, sans esprit, de la mine
« la plus basse

M. TURCARET.

Passons, s'il vous plaît, sur les qualités; cette
Marine-là est une impudente.

LA BARONNE.

« Pendant que vous pouvez choisir un époux
« entre vingt personnes de la première qualité,
« lorsque vous refusez votre aveu même aux
« pressantes instances de toute la famille d'un
« marquis dont vous êtes adorée, et que vous
« avez la foiblesse de sacrifier à ce monsieur Tur-
« caret? »

M. TURCARET.

Cela n'est pas possible.

LA BARONNE.

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, mon-
sieur. Ce marquis est un jeune homme, fort
agréable de sa personne, mais dont les mœurs et
la conduite ne me conviennent point. Il vient ici
quelquefois avec mon cousin le chevalier, son
ami. J'ai découvert qu'il avoit gagné Marine, et
c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été
vous débiter mille impostures pour se venger, et

vous êtes assez crédule pour y ajouter foi. Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'étoit une servante passionnée qui vous parloit; et que, si j'avois eu quelque chose à me reprocher, je n'aurois pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avois à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET.

J'en demeure d'accord; mais...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Mais, mais vous avez tort... Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avois plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET.

Oh! oui, elle m'a juré que vous l'aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA BARONNE.

Eh! si je vous montrois tout-à-l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET.

Oh! je dirois en ce cas-là que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, *lui montrant son diamant.*

Le voilà, monsieur. Le reconnoissez-vous?

Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET.

Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnois sa friponnerie et mon injustice. Pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE.

Non, vos fureurs ne sont point excusables : allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET.

Je l'avoue.

LA BARONNE.

Falloit-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET.

Hélas! non... Que je suis malheureux!

LA BARONNE.

Convenez que vous êtes un homme bien foible.

M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Une franche dupe.

M. TURCARET.

J'en conviens... (*à part.*) Ah! Marine, coquine de Marine!... (*à la baronne.*) Vous ne sauriez

vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter... Elle m'a dit que vous et monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait ; et que, si aujourd'hui pour demain je vous avois tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE.

La malheureuse !

M. TURCARET.

Elle me l'a dit ; c'est un fait constant : je n'invente rien, moi.

LA BARONNE.

Et vous avez eu la foiblesse de la croire un seul moment ?

M. TURCARET.

Oui, madame, j'ai donné là-dedans comme un franc sot... Où diable avois-je l'esprit ?

LA BARONNE.

Vous repentez-vous de votre crédulité ?

M. TURCARET, *se jetant à genoux.*

Si je m'en repens?... Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, *le relevant.*

On vous la pardonne. Levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie, si vous aviez moins d'amour, et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET.

Quelle bonté!... Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE.

Mais, sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET.

Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE.

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET.

Éloigner d'ici cet homme-là; consentez-y, madame; j'en sais les moyens.

LA BARONNE.

Eh! quels sont-ils?

M. TURCARET.

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE.

Une direction?

M. TURCARET.

C'est ma manière d'écarter les incommodes... Ah! combien de cousins, d'oncles, et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE.

Mais, vous ne songez pas que mon cousin le

chevalier est homme de condition , et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas... Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET.

Ouf! j'étouffe d'amour et de joie. Vous me dites cela d'une manière si naïve que vous me le persuadez... Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'étoit pas tout-à-fait nette, au moins; et je trouvois vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE.

Il est vrai.

M. TURCARET.

Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE.

Voilà ce que vous coûtent vos folies.

M. TURCARET.

Bagatelle!... Tout ce que j'ai cassé ne valoit pas plus de trois cents pistoles.

(Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.)

LA BARONNE.

Attendez, monsieur; il faut que je vous fasse une prière auparavant.

M. TURCARET.

Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE.

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais. C'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET.

Je l'aurois déjà poussé, si je lui avois trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonace : cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE.

Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET.

Il en aura un dès aujourd'hui; cela vaut fait.

LA BARONNE.

Ce n'est pas tout. Je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très bon enfant.

M. TURCARET.

Je le prends, madame; et vous promets de le faire commis au premier jour.

SCÈNE VI.

FRONTIN, M. TURCARET, LA BARONNE.

FRONTIN, *à la baronne.*

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, à *M. Turcaret*.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET.

Il paroît un peu innocent.

LA BARONNE.

Que vous vous connoissez bien en physionomie !

M. TURCARET.

J'ai le coup d'œil infallible... (à *Frontin*.)
 Approche, mon ami. Dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN.

Qu'appellez-vous des principes ?

M. TURCARET.

Des principes de commis ; c'est-à-dire si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser ?

FRONTIN.

Pas encore, monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET.

Tu sais, du moins, l'arithmétique ? tu sais faire des comptes à parties simples ?

FRONTIN.

Oh ! oui, monsieur ; je sais même faire des par-

bookkeeping

ties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET.

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN.

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET.

Comment de l'oblique?

FRONTIN.

Eh! oui, d'une écriture que vous connoissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, à *la baronne*.

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN.

Justement: c'est ce mot-là que je cherchois.

M. TURCARET, à *la baronne*.

Quelle ingénuité!... Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE.

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET.

Oh! qu'oui, madame, oh! qu'oui. D'ailleurs un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine, que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant

de gens ! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE.

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, à *Frontin*.

Oh ça ! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN.

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître... Mais, en qualité d'ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé ; il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET.

Très volontiers.

FRONTIN.

Je vais ordonner chez Fite¹ toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE.

De la musique, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame ; à telles enseignes que j'ai ordre

¹ Traiteur célèbre du temps.

de commander cent bouteilles de Surène, pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE.

Cent bouteilles?

FRONTIN.

Ce n'est pas trop, madame. Il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses, et deux gros chantres.

M. TURCARET.

Il a, ma foi, raison; ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN.

Oh diable! quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET.

J'en suis persuadé.

FRONTIN.

Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.

LA BARONNE, à *M. Turcaret*.

Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET.

Qu'il est ingénu!... (à *Frontin*.) Eh bien! nous verrons cela tantôt... (à *la baronne*.) Et, pour

surcroît de réjouissance, j'amènerai ici monsieur Gloutonneau, le poète : aussi-bien je ne saurois manger, si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE.

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation?

M. TURCARET.

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange et pense beaucoup. Peste ! c'est un homme bien agréable... Oh ça ! je cours chez Dautel¹ vous acheter...

LA BARONNE, *l'interrompant*.

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour*.

Eh ! fi ! madame, fi ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE.

J'attends votre retour impatiemment.

(*M. Turcaret sort.*)

¹ Fameux bijoutier d'alors.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, FRONTIN.

LA BARONNE.

Enfin te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN.

Oui, madame; et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE.

C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur.

FRONTIN.

On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE.

Quand m'amènera-t-on cette fille?

FRONTIN.

Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE.

Tu m'avertiras quand elle sera venue.

(Elle passe dans sa chambre.)

SCÈNE VIII.

FRONTIN.

Courage! Frontin; courage! mon ami; la fortune t'appelle. Te voilà chez un homme d'affaires, par le canal d'une coquette. Quelle joie! L'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... (*voyant paroître Lisette.*) Mais, j'aperçois ma pupille.

SCÈNE IX.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Tu sois la bienvenue, Lisette.... On t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE.

J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN.

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe et sur tout ce qui s'y doit passer: tu n'as qu'à te régler là-dessus. Souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN.

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier ; c'est là le point.

LISETTE.

Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le chevalier.*

Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le chevalier.*

Je ne l'avois point encore vu... Ah ! qu'il est bien fait, Frontin !

FRONTIN.

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette.*

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... (*apercevant Lisette.*) Mais, que vois-je ? quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN.

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER.

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN.

Oui, monsieur: il y a long-temps que nous nous connoissons. Je suis son répondant.

LE CHEVALIER.

Bonne caution! C'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante... Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN.

D'où vient?

LE CHEVALIER.

Je me plains de vous, vous dis-je. Vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres. Vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

La confiance pourtant doit être réciproque. Pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte?

FRONTIN.

Ma foi! monsieur, je craignois...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Quoi?

FRONTIN.

Où! monsieur, que diable! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le maraud! où a-t-il été déterrer ce petit mi-
nois-là?... (*à Frontin.*) Frontin, monsieur Fron-
tin, vous avez le discernement fin et délicat quand
vous faites un choix pour vous-même; mais vous
n'avez pas le goût si bon pour vos amis... Ah! la
piquante représentation! l'adorable grisette!

LISETTE, *à part.*

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette
créature-là.

LISETTE, *à part.*

Que leurs expressions sont flatteuses!... Je ne
m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-
là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN.

Non, monsieur; j'ai les inclinations roturières:
je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER.

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux
faquin!... (*à Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous
méritez...

LISETTE, *l'interrompant.*

Trêve de douceurs, monsieur le chevalier. Je

vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue : vous pouvez venir, si vous voulez continuer devant elle la conversation.

(Elle passe dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent, mais il n'est plus à Paris. Des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement : ainsi je vais te charger du billet.

FRONTIN.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Ne m'as-tu pas dit que tu connoissois un agent de change qui te donneroit de l'argent à l'heure même?

FRONTIN.

Cela est vrai ; mais que direz-vous à madame la baronne ? Si vous lui dites que vous avez encore son billet , elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage ; car enfin elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nautissement.

LE CHEVALIER.

Tu as raison : aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent , qu'il est chez moi , et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là , cours chez ton agent de change , et fais porter au logis l'argent que tu en recevras. Je vais t'y attendre aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(Il entre dans la chambre de la baronne.)

SCÈNE XII.

FRONTIN.

Je ne manque pas d'occupation , Dieu merci ! il faut que j'aille chez le traiteur , de là chez l'agent de change , de chez l'agent de change au logis , et puis il faudra que je revienne ici joindre monsieur Turcaret. Cela s'appelle , ce me semble , une vie assez agissante... Mais , patience ! après quelque

temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise. Alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit !... Je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien ! Frontin, as-tu commandé le souper ?
fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN.

Je vous en réponds, madame : demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la baronne.*

Il est vrai, madame ; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la baronne.*

Monsieur le chevalier m'attend. Je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de monsieur Turcaret, mon nouveau maître. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE.

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE.

Il me paroît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE.

Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE.

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE.

Je serois bien heureuse, madame, si mes petits talens pouvoient vous être utiles.

LA BARONNE.

Je suis contente de vous... Mais j'ai un avis à vous donner ; je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE.

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE.

Sur-tout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE.

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE.

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE.

A moi, madame?

LA BARONNE.

Oui; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE.

Eh! pourquoi les combattre? ils sont si raisonnables!

LA BARONNE.

J'avoue que le chevalier me paroît digne de toute ma tendresse.

LISETTE.

J'en fais le même jugement.

LA BARONNE.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE.

Un chevalier fidèle et sincère, on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE.

Une comtesse?

LA BARONNE.

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE.

C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connois messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE.

Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi !

LISETTE.

Cela est admirable.

LA BARONNE.

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE.

Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce !

LA BARONNE.

Taisons-nous, j'aperçois monsieur Turcaret.

SCÈNE III.

M. TURCARET, LA BARONNE,
LISETTE.

M. TURCARET, à la baronne.

Je viens, madame... (*apercevant Lisette.*) Oh ! oh ! vous avez une nouvelle femme de chambre ?

LA BARONNE.

Oui, monsieur. Que vous semble de celle-ci ?

M. TURCARET, *examinant Lisette.*

Ce qu'il me semble ? Elle me revient assez ; il faudra que nous fassions connoissance.

LISETTE.

La connoissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE.

Vous savez qu'on soupe ici ? Donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE IV.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET.

Je lui en sais bon gré... Je viens, madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines, et de bureaux. Ils sont d'un goût exquis ; je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE.

Vous êtes universel, monsieur ; vous vous connoissez à tout.

M. TURCARET.

Oui, graces au ciel ; et sur-tout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE.

Quoi ! vous allez faire bâtir un hôtel ?

M. TURCARET.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue ?

LA BARONNE.

Fort belle !

M. TURCARET.

Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro : je le ferois plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE.

Je n'en doute pas.

M. TURCARET.

Malepeste ! je n'ai garde de faire quelque chose de commun ; je me ferois siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET, *voyant entrer le marquis.*
Quel homme entre ici ?

LA BARONNE, *bas.*

C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avoit épousé les intérêts. Je me passerois bien de ses visites ; elles ne me font aucun plaisir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, M. TURCARET,
LA BARONNE.

LE MARQUIS, *à part.*

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *à part.*

Ah ! morbleu ! c'est le marquis de la Tribaudière... La fâcheuse rencontre !

LE MARQUIS, *à part.*

Il y a près de deux jours que je le cherche...
(*apercevant M. Turcaret.*) Eh ! que vois-je ?...
Oui... Non... Pardonnez-moi... Justement... c'est lui-même, monsieur Turcaret... (*à la baronne.*)
Que faites-vous de cet homme-là, madame ? Vous le connoissez... Vous empruntez sur gages ? Pal-sembleu ! il vous ruinera.

LA BARONNE.

M. le marquis!...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Il vous pillera, il vous écorchera; je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif: il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.*

J'aurois mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, *au marquis.*

Vous vous méprenez, monsieur le marquis; monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS.

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il. Il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes. Il a cette réputation-là.

M. TURCARET.

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis... (*à la baronne.*) Il est badin, madame, il est badin. Ne le connoissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE.

Oui, je comprends bien qu'il badine, ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS.

Mal informé? Morbleu! madame, personne ne sauroit vous en parler mieux que moi: il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET.

De vos nippes, monsieur ? Oh ! je ferois bien serment du contraire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, vous avez raison. Le diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions ; j'ai laissé passer le terme.

LA BARONNE.

Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET.

Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame. Je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.*

Il a raison : cela est fort clair ; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois. J'avois un brillant de cinq cents louis ; on m'adressa à monsieur Turcaret. Monsieur Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain monsieur Ra... ra... Rafle. C'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta, sur ma bague, onze cent trent-deux livres six sous huit deniers. Il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi : le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET.

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec monsieur Rafle, je vous

prie. C'est un fripon, que j'ai chassé de chez moi. S'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant : je ne l'ai jamais vu, ni manié.

LE MARQUIS.

Il me venoit de ma tante. C'étoit un des plus beaux brillants. Il étoit d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur, à peu près comme... (*regardant le diamant de la baronne.*) Eh!... le voilà, madame. Vous vous en êtes accommodée avec monsieur Turcaret, apparemment?

LA BARONNE.

Autre méprise, monsieur. Je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.】

LE MARQUIS.

Cela vient de lui, madame. Il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET.

Monsieur! monsieur!...

LA BARONNE, *au marquis.*

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Non, madame; mon dessein n'est pas d'insulter : je suis trop serviteur de monsieur Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié. Il

étoit laquais de mon grand-père ; il me portoit sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble ; nous ne nous quittions presque point. Le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET.

Je me souviens... je me souviens... Le passé est passé ; je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE, *au marquis.*

De grace, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier ?

LE MARQUIS.

Je le cherche par-tout, madame ; aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet : je ne le trouve nulle part. Ce coquin se débauche ; il devient libertin.

LA BARONNE.

Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS.

Je vous en prie... Pour moi, je ne change point : je mène une vie réglée ; je suis toujours à table, et l'on me fait crédit chez Fite et chez La Morlière ¹, parceque l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et qu'on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

¹ Autre traiteur du temps.

LA BARONNE.

Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS.

Non, madame, ni pour les traitants. N'est-ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante, pourtant, veut que je me corrige; et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable; car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE.

Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté que de vous voir autrement. Vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS.

J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris. Nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE.

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS.

Adieu, ma tout aimable!... [Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis. Prêtez-le-nous quelquefois, ou je viendrai si souvent ici que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret.

Je n'ai point de rancune , au moins. (*lui présentant la main.*) Touchez là : renouvelons notre ancienne amitié. Mais dites un peu à votre ame damnée , à ce monsieur Raffe , qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

M. TURCARET.

Voilà une mauvaise connoissance , madame : c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connoisse.

LA BARONNE.

C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET.

Que j'ai souffert pendant cet entretien !

LA BARONNE.

Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET.

Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE.

Vous avez bien raison.

M. TURCARET.

J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a

dites que je n'ai pas eu la force de répondre. Ne l'avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE.

Vous en avez usé sagement. J'ai admiré votre modération.

M. TURCARET.

Moi, usurier? quelle calomnie!

LA BARONNE.

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURCARET.

Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages!..... Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE.

Assurément.

M. TURCARET.

Me venir dire au nez que j'ai été laquais de son grand-père! rien n'est plus faux : je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE.

Quand cela seroit vrai; le beau reproche! Il y a si long-temps... Cela est prescrit.

M. TURCARET.

Oui, sans doute.

LA BARONNE.

Ces sortes de mauvais contes ne font aucune

impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET.

C'est trop de grace que vous me faites.

LA BARONNE.

Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET.

Oh! point du tout.

LA BARONNE.

Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

SCÈNE VII.

FLAMAND, M. TURCARET, LA BARONNE.

FLAMAND, à *M. Turcaret*.

Monsieur...

M. TURCARET.

Que me veux-tu?

FLAMAND.

Il est là-bas, qui vous demande.

M. TURCARET.

Qui, butor ?

FLAMAND.

Ce monsieur que vous savez... la, ce monsieur... monsieur... chose...

M. TURCARET.

Monsieur chose ?

FLAMAND.

Eh ! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET.

C'est monsieur Rafle apparemment ?

FLAMAND.

Oui, tout fin dret, monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET.

Je vais le trouver ; qu'il m'attende.

LA BARONNE.

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé ?

M. TURCARET.

Oui ; et c'est pour cela qu'il vient ici. Il cherche à se raccommo-der. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

Eh ! non , non... (à *Flamand.*) Faites-le monter, Flamand.

(*Flamand sort.*)

SCÈNE VIII.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas ici chez vous ?

M. TURCARET.

Vous êtes bien honnête , madame.

LA BARONNE.

Je ne veux point troubler votre conversation. Je vous laisse... N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela : vous serez contente.

(*La baronne rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE IX.

M. RAFLE, M. TURCARET.

M. TURCARET.

De quoi est-il question, monsieur Rafle ? Pourquoi ne venir chercher jusqu'ici ? Ne savez-vous pas bien que , quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires ?

M. RAFLE.

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance ?

M. RAFLE.

Peut-on parler ici librement ?

M. TURCARET.

Oui, vous le pouvez ; je suis le maître : parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche, et regardant dans un bordereau.*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le

président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET.

Peine perdue que ce travail-là... Laissons - les venir; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.*

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE.

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET.

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures: cela sera réglé demain.

M. RAFLE.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.

Vous êtes trop timide... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE.

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt-mille francs des premiers deniers qu'il touchera;

à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET.

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires... Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valogne...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Eh bien?

M. RAFLE.

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.

Quoi?

M. RAFLE.

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET.

Trop bon! trop bon! Eh! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires?... Trop bon! trop bon!

M. RAFLE.

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET.

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET.

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit : l'emploi me reviendra ; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.

C'est ce que j'ai pensé, comme vous.

M. TURCARET.

J'agirois contre mes intérêts ; je mériterois d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE.

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devoit point compter sur vous.

M. TURCARET.

Non, parbleu !

M. RAFLE, *regardant pour la dernière fois dans son bordereau.*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq

mille francs qu'un honnête serrurier, de ma connoissance, a amassés par son travail et par ses épargnes ?

M. TURCARET.

Oui, oui ; cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher ; je serai au logis dans un quart d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

J'oubliois la principale affaire : je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET.

Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire ?

M. RAFLE.

Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Parlez bas, M. Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.*

Je la rencontraï hier dans un fiacre avec une manière de jeune seigneur, dont le visage ne m'est pas tout-à-fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.*

Vous ne lui parlâtes point ?

M. RAFLE, à *demi-voix*.

Non ; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire , et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province : elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, à *demi-voix*.

Oh ! ventrebleu ! monsieur Rafle, qu'elle le soit. Défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier ; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, à *demi-voix*.

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le mener chez vous.

M. TURCARET, à *demi-voix*.

Vous m'y trouverez.

(*M. Rafle sort.*)

SCÈNE X.

M. TURCARET.

Malepeste ! ce seroit une sottie aventure, si madame Turcaret s'avisoit de venir en cette maison : elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étois veuf.

SCÈNE XI.

LISETTE, M. TURCARET.

LISETTE.

Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET.

Je n'en avois point, mon enfant. Ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parcequ'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

SCÈNE XII.

FRONTIN, M. TURCARET, LISETTE.

FRONTIN, à *M. Turcaret*.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne. Quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET.

Tu ne seras point de trop. Approche, Frontin, je te regarde comme un homme tout à moi; et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE.

Cela ne sera pas bien difficile.

FRONTIN, à *M. Turcaret*.

Oh! pour cela non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand foible pour vous.

M. TURCARET.

Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE.

Vous les avez si belles, si prévenantes!

M. TURCARET.

Comment le sais-tu?

LISETTE.

Depuis le temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET.

Tout de bon?

FRONTIN.

Cette femme-là ne sauroit cacher sa foiblesse : elle vous aime si tendrement!... Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que monsieur Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à la mériter.

M. TURCARET.

Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN.

Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET, *l'interrompant*.

Oh! parbleu! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISSETTE.

Oh! non: je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret*.

Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrois.

M. TURCARET.

Explique-toi donc.

FRONTIN.

Oui: mais ne trouverez-vous point mauvais

qu'en serviteur fidèle et sincère je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. TURCARET.

Parle.

FRONTIN.

Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET.

Je n'y réponds pas?

FRONTIN.

Non, monsieur... (à *Lisette*.) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET.

Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN.

Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET.

Mais encore?

FRONTIN.

Mais, par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, à *M. Turcaret*.

Ah! pour cela, monsieur, il a raison. Vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET.

A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, à M. Turcaret.

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connoître. La plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

— M. TURCARET.

Oui, je comprends cela.

FRONTIN.

Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens. Elle ne parle pas mal, au moins.

M. TURCARET.

Je ne te trouve pas si sot, non plus, que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens, de moment en moment, que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET.

Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerois donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET.

Elle en aura un. Vos réflexions sont justes; elles me déterminent.

FRONTIN.

Je savois bien que ce n'étoit qu'une faute d'attention.

M. TURCARET.

Sans doute; et pour marque de cela je vais de ce pas commander un carrosse.

FRONTIN.

Fi donc! monsieur, il ne faut pas que vous paroissiez là-dedans, vous; il ne seroit pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connois deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Volontiers. Tu me parois assez entendu; je m'en rapporte à toi... (*lui donnant sa bourse.*)

Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN, *prenant la bourse.*

Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon, qui est mon neveu à la mode de Bretagne; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET.

Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET.

La conscience d'un maquignon!

FRONTIN.

Oh! je vous en réponds, comme de la mienne.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN.

Autre faute d'attention...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Oh! va te promener, avec tes fautes d'attention... Ce coquin-là me ruineroit à la fin... Tu diras, de ma part, à madame la baronne qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Cela ne commence pas mal.

LISETTE.

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN.

Voilà toujours soixante pistoles que nous pouvons garder. Je les gagnerai bien sur l'équipage; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE.

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN.

Peut-on les savoir?

LISETTE.

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN.

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE.

Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit

contraire à la modestie ; car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui viendra pour m'épouser...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Mais, donnez-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE.

Je te donne trois ans ; c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN.

Je ne te demande pas davantage... C'est assez, ma princesse. Je vais ne rien épargner pour vous mériter ; et, si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LISETTE.

Je ne saurois m'empêcher d'aimer ce Frontin : c'est mon chevalier, à moi ; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que fais-tu ici ? Ne m'avois-tu pas dit que tu retournerois chez ton agent de change ? Est-ce que tu ne l'aurois pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, monsieur ; mais il n'étoit pas en fonds : il n'avoit pas chez lui toute la somme. Il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous voulez.

LE CHEVALIER.

Eh ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ?.. La baronne est là-dedans ? Que fait-elle ?

FRONTIN.

Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne, qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER.

Un carrosse, une maison de campagne? Quelle folie!

FRONTIN.

Oui: mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse!

LE CHEVALIER.

Cela change la thèse.

FRONTIN.

Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassoit.

LE CHEVALIER.

Eh quoi?

FRONTIN.

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER.

Dis-moi donc ce que c'est.

FRONTIN.

Il faut meubler cette maison de campagne. Elle ne savoit comment engager à cela monsieur Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN.

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance, qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER.

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN.

Oh! qu'oui, monsieur: c'est mon fort que l'attention. J'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Mais, prends-y garde, Frontin, monsieur Turcaret sait les affaires.

FRONTIN.

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui. C'est le plus habile, le plus intelligent écrivain!...

LE CHEVALIER.

C'est une autre chose.

FRONTIN.

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER.

Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN.

Je sais où le trouver, à coup sûr; et nos machines seront bientôt prêtes... Adieu: voilà monsieur le marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Ah! palsembleu! chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part. Il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER.

Eh! depuis quand te méles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS.

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER.

Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS.

Je me donne au diable si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très foiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison, peut-être.

LE CHEVALIER.

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS.

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi... Elle m'avoit donné son portrait ; je l'ai perdu. Un autre s'en pendroit : (*faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur*) je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER.

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer... Mais, dis-moi un peu, qu'est-ce que cette femme-là ?

LE MARQUIS.

C'est une femme de qualité, une comtesse de province ; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER.

Eh ! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là ? Tu dors tout le jour et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS.

Oh ! non pas, non pas, s'il vous plaît. Dans ce temps-ci il y a des heures de bal : c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER.

C'est-à-dire que c'est une connoissance de bal ?

LE MARQUIS.

Justement. J'y allai l'autre jour, un peu chaud

de vin : j'étois en pointe ; j'agaçois les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches.... J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque ; je vois une personne...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Jeune, sans doute ?

LE MARQUIS.

Non, assez vieille.

LE CHEVALIER.

Mais belle encore et des plus agréables ?

LE MARQUIS.

Pas trop belle.

LE CHEVALIER.

L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas ?

LE MARQUIS.

Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER.

Elle a donc de l'esprit ?

LE MARQUIS.

Oh ! pour de l'esprit, c'est un prodige ! Quel flux de pensées ! quelle imagination ! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER.

Quel fut le résultat de la conversation ?

LE MARQUIS.

Le résultat ? Je la ramenai chez elle avec sa

compagnie: je lui offris mes services; et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS.

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER.

Hôtel garni, apparemment?

LE MARQUIS.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier; je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit: Je lui ai fait réponse: elle m'attend aujourd'hui, mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas? Que me conseilles-tu? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais, si j'y vais aussi, cela paroitra bien

empressé. La conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme; cela est bien bourgeois! qu'en dis-tu?

LE CHEVALIER.

Pour te donner conseil là-dessus, il faudroit connoître cette personne-là.

LE MARQUIS.

Il faut te la faire connoître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec ta baronne.

LE CHEVALIER.

Cela ne se peut pas pour ce soir, car je donne à souper ici.

LE MARQUIS.

À souper ici? Je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER.

Mais la baronne...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là: il est bon même qu'elles fassent connoissance; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER.

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête à tête, dans une maison?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Des difficultés? Oh! ma comtesse n'est point difficultueuse: c'est une personne qui sait vivre,

une femme revenue des préjugés de l'éducation.

• LE CHEVALIER.

Eh bien ! amène-la ; tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières !
Tu verras une femme vive, pétulante, distraite ,
étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de ta-
bac. On ne la prendroit pas pour une femme de
province.

LE CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait ! Nous verrons si
tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER.

Serviteur, marquis.

(*Le marquis sort.*)

SCÈNE III.

LE CHEVALIER.

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyois que le marquis étoit avec vous.

LE CHEVALIER, *riant*.

Il sort dans le moment, madame... Ah! ah! ah!

LA BARONNE.

De quoi riez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse, qui loge en chambre garnie. Il est allé la prendre chez elle, pour l'amener ici. Nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE.

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper?

LE CHEVALIER.

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir. Il faut amuser monsieur Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE.

La présence du marquis le divertira mal. Vous ne savez pas qu'ils se connoissent. Ils ne s'aiment

point. Il s'est passé tantôt entre eux une scène ici...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposez-vous sur moi. Monsieur Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret.*

Taisez-vous ; je crois que le voici... Je crains qu'il ne vous ait entendu.

SCÈNE V.

M. TURCARET, LA BARONNE, LE
CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en l'embrassant.*

Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt de se trouver avec lui le verre à la main ?

M. TURCARET, *avec embarras.*

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque. L'honneur que je reçois d'une part, joint à.... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... (*montrant la baronne.*) avec

madame, fait en vérité que.... je vous assure.... que... je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi monsieur le chevalier ; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER, à *M. Turcaret*.

Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie , et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET.

Si je l'aime , malepeste ? Je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET.

C'est la mienne.

LE CHEVALIER.

La musique remue les passions.

M. TURCARET.

Terriblement ! Une belle voix, soutenue d'une trompette , cela jette dans une douce rêverie.●

LA BARONNE.

Que vous avez le goût bon !

LE CHEVALIER, à *M. Turcaret*.

Oui vraiment. . . Que je suis un grand sot de

n'avoir pas songé à cet instrument-là !... (*Voulant sortir.*) Oh ! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant.*

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier. Je ne prétends point que pour une trompette...

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.*]

Laissez-le aller, monsieur.

(*Le chevalier sort.*)

SCÈNE VI.

M. TURCARET, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE.

Qui ne vous aimeroit pas ? Mon cousin le chevalier, lui-même, a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE.

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Il me paroît fort bon garçon.

SCÈNE VII.

LISSETTE, LA BARONNE, M. TURCARET.

LA BARONNE, *à Lisette.*

Qu'y a-t-il, Lisette ?

LISSETTE.

Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat sale et une vieille perruque... (*bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE.

Qu'on fasse entrer.

SCÈNE VIII.

M. FURET, FRONTIN, M. TURCARET,
LA BARONNE, LISSETTE.

M. FURET, *à la baronne et à Lisette.*

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans ? ●

LA BARONNE.

C'est moi. Que voulez-vous ?

M. FURET.

Je ne répondrai point qu'au préalable je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.*

Voilà un plaisant original !

LISETTE, *à M. Furet.*

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous, au préalable, qui vous êtes.

M. FURET.

Je suis huissier à verge, à votre service ; et je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE.

Chez moi un huissier !

FRONTIN.

Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres ? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, *l'interrompant.*

Tout beau, monsieur ! D'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit

de ma main. (*Tirant un papier de sa poche.*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE.

Un exploit à moi?... (*à Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE.

Moi, madame, je n'y connois rien : je ne sais lire que des billets doux... (*à Frontin.*) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN.

Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la baronne.*

C'est pour une obligation que défunt monsieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.

M. TURCARET.

Sur ce pied-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET.

Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

L'acte est donc solidaire?

M. FURET.

Oui, monsieur, très solidaire, et même avec déclaration d'emploi... Je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.*

« Par-devant, etc., furent présents, en leurs
« personnes, haut et puissant seigneur Georges-
« Guillaume de Porcandorf, et dame Agnès-Ilde-
« gonde de la Dolinvillière, son épouse, de lui
« dûment autorisée à l'effet des présentes, les-
« quels ont reconnu devoir à Éloi-Jérôme Pous-
« sif, marchand de chevaux, la somme de dix
« mille livres... »

LA BARONNE, *l'interrompant.*

Dix mille livres!

LISETTE.

La maudite obligation!

M. FURET, *continuant à lire son exploit.*

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif,
« consistant en douze mulets, quinze chevaux
« normands, sous poil roux, et trois bardeaux
« d'Auvergne, ayant tous crins, queue et oreilles;
« et garnis de leurs bâts, selles, brides et li-
« COUS... »

LISSETTE, *l'interrompant.*

Brides et licous ! Est-ce à une femme à payer ces sortes de nippes-là !

M. TURCARET.

Ne l'interrompons point... (*à M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *achevant de lire son exploit.*

« Au paiement desquelles dix mille livres, les-
« dits débiteurs ont obligé, affecté et hypothé-
« qué généralement tous leurs biens, présents et
« à venir, sans division ni discussion, renonçant
« auxdits droits ; et pour l'exécution des pré-
« sentes ont élu domicile chez Innocent-Blaise
« Le Juste, ancien procureur au Châtelet, de-
« meurant rue du Bout-du-Monde. Fait et pas-
« sé, etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.*

L'acte est-il en bonne forme, monsieur ?

M. TURCARET.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET.

Que la somme, monsieur ? Oh ! il n'y a rien à redire à la somme ; elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, *à la baronne.*

Cela est chagrinant.

LA BARONNE.

Comment ! chagrinant ? Est-ce qu'il faudra

qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE.

Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari. Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE.

Quelle injustice!... (à *M. Turcaret.*) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret?

M. TURCARET.

Jen'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions cliquer ledit Poussif.

LA BARONNE.

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur. Je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.*

Quelle déférence on a pour vos sentiments!

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Cela m'incommodera un peu; cela dérangera la destination que j'avois faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE.

Il n'importe; payons, madame, ne soutenons

pas un procès contre l'avis de monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Le ciel m'en préserve ! Je vendrois plutôt mes bijoux, mes meubles.

FRONTIN, *bas*, à *M. Turcaret*.

Vendre ses meubles, ses bijoux ; et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET, à *la baronne*.

Non, madame, vous ne vendrez rien. Je me charge de cette dette-là ; j'en fais mon affaire.

LA BARONNE.

Vous vous moquez. Je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET.

Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE.

Non, monsieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET.

N'en parlons plus, madame ; je vais, tout de ce pas, y mettre ordre.

FRONTIN.

La belle ame !... (à *M. Furet*.) Suis-nous, sergent : on va te payer.

LA BARONNE, à *M. Turcaret*.

Ne tardez pas, au moins. Songez que l'on vous attend.

M. TURCARET.

J'aurai promptement terminé cela ; et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(*Il sort avec M. Furet et Frontin.*)

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LISETTE.

LISETTE, *à part.*

Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole ! Les habiles fripons que messieurs Furet et Frontin ! et la bonne dupe que monsieur Turcaret !

LA BARONNE.

Il me paroît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE.

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE.

Sais-tu bien que je commence à le plaindre ?

LISETTE.

Mort de ma vie ! point de pitié indiscrete. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE.

Je sens naître, malgré moi, des scrupules.

L I S E T T E.

Il faut les étouffer.

LA BARONNE.

J'ai peine à les vaincre.

L I S E T T E.

Il n'est pas encore temps d'en avoir, et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

SCÈNE X.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

J A S M I N, *à la baronne.*

C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE.

Faites entrer.

(Jasmin sort.)

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

SCÈNE XII.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LISETTE.

M^{me} JACOB, à la baronne.

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard, mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est ?

M^{me} JACOB.

Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des Regrats. Elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée : elle la trouve trop commune ; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE.

Je ne serois pas fâchée de voir cette coiffure.

M^{me} JACOB. ●

Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame ; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE.

Vous n'y perdrez pas ; madame est généreuse.

M^{me} JACOB.

Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne ; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE.

J'en suis persuadée.

LISETTE, à madame Jacob.

Vous en avez bien la mine.

M^{me} JACOB.

Eh ! vraiment, si je n'avois pas d'autres ressources, comment pourrois-je élever mes enfants aussi honnêtement que je le fais ? J'ai un mari, à la vérité ; mais il ne sent qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE.

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE.

Eh ! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille ?

M^{me} JACOB.

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes ; ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous, je ne veux rien avoir à me reprocher.

LISETTE.

C'est fort bien fait.

M^{me} JACOB.

J'ai marié, depuis quatre mois, un jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union ! ils tiennent tous les jours table ouverte ; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE.

Ces deux personnes-là sont bien assorties.

M^{me} JACOB.

Oh ! tous mes mariages sont heureux... (*à la baronne.*) Et si madame étoit dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE.

Pour moi, madame Jacob ?

M^{me} JACOB.

C'est un gentilhomme Limousin. La bonne pâte de mari ! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, *à la baronne.*

Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE.

Je ne me sens point en disposition d'en profiter : je ne veux pas sitôt me marier ; je ne suis point encore dégoutée du monde.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Oh bien ! je le suis, moi, madame Jacob. Mettez-moi sur vos tablettes.

M^{me} JACOB.

J'ai votre affaire. C'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection. Il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE.

Le bon parti ! Voilà mon fait.

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Vous devez être riche, madame Jacob ?

M^{me} JACOB.

Hélas ! hélas ! je devrois faire dans Paris une figure... Je devrois rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE.

Vous avez un frère dans les affaires ?

M^{me} JACOB.

Et dans les grandes affaires encore ! Je suis sœur de monsieur Turcaret, puisqu'il faut vous le dire... Il n'est pas que vous n'en ayez ouï parler ?

LA BARONNE, *avec étonnement.*

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret ?

M^{me} JACOB.

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *étonnée aussi.*

Monsieur Turcaret est votre frère, madame Jacob?

M^{me} JACOB.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela... Je vous vois toutes deux bien étonnées. C'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne?

LISETTE.

Eh oui! c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

M^{me} JACOB.

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est! il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE.

Cela crie vengeance.

LISETTE, *à madame Jacob.*

Ah! le mauvais frère!

M^{me} JACOB.

Aussi mauvais frère que mauvais mari. N'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui!

LA BARONNE.

Il faisoit donc mauvais ménage?

M^{me} JACOB.

Ils le font encore, madame : ils n'ont ensemble

aucun commerce ; et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE.

Quoi ! monsieur Turcaret n'est pas veuf ?

M^{me} JACOB.

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme , à qui il fait tenir une pension à Valognes , afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas*, à *Lisette*.

Lisette ?

LISETTE, *bas*.

Par ma foi ! madame , voilà un méchant homme.

M^{me} JACOB.

Oh ! le ciel le punira tôt ou tard ; cela ne lui peut manquer. J'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avoit du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE.

Du dérangement dans ses affaires ?

M^{me} JACOB.

Eh le moyen qu'il n'y en ait pas ? c'est un vieux fou , qui a toujours aimé toutes les femmes , hors la sienne. Il jette tout par les fenêtres , dès qu'il est amoureux : c'est un panier percé.

LISETTE, *bas*, à *la baronne*.

A qui le dit-elle ? qui le sait mieux que nous ?

M^{me} JACOB, à *la baronne*.

Je ne sais à qui il est attaché présentement ;

mais il a toujours quelques demoiselles qui le plument, qui l'attrapent, et il s'imagine les attraper, lui, parcequ'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, *déconcertée.*

Oui ; cela n'est pas tout-à-fait...

M^{me} JACOB, *l'interrompant.*

Oh ! que j'en suis aise ! Il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connoissois sa maîtresse, j'irois lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abymer... (à Lisette.) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE.

Je n'y manquerois pas, madame Jacob.

M^{me} JACOB, *à la baronne.*

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée que je ne puis me taire... Adieu, madame ; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

(*Madame Jacob sort.*)

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Eh bien, Lisette?

LISETTE.

Eh bien, madame?

LA BARONNE.

Aurois-tu deviné que monsieur Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE.

Auriez-vous cru vous qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE.

Le traître! il m'avoit assuré qu'il étoit veuf, et je le croyois de bonne foi.

LISETTE.

Ah! le vieux fourbe!... (*voyant rêver la baronne.*) Mais, qu'est-ce donc que cela?... Qu'avez-vous?... Je vous vois toute chagrine. Merci de ma vie! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de monsieur Turcaret.

LA BARONNE.

Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser? Le scé-

lérat, il a une femme? Il faut que je rompe avec lui.

LISETTE.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets; mettons monsieur Turcaret à feu et à sang : rendons-le enfin si misérable qu'il puisse un jour faire pitié, même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE.

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi ! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage ! Si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

SCÈNE II.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Il me semble que monsieur Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE.

Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire.... (*voyant entrer Flamand, sans le reconnoître d'abord, parcequ'il n'est plus en livrée.*) Mais que veut ce monsieur ?

SCÈNE III.

FLAMAND, LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE, à *Lisette*.

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND.

Il n'y a pas de mal à cela, madame; c'est moi.

LISETTE, à *la baronne*, en reconnoissant
Flamand.

Eh! c'est Flamand, madame; Flamand sans livrée! Flamand l'épée au côté! quelle métamorphose!

FLAMAND.

Doucement, mademoiselle! doucement! On ne doit pas, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de monsieur Turcaret, non; il vient de me faire donner un bon emploi, oui. Je suis présentement dans les affaires, da! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand; entendez-vous?

LISETTE.

Vous avez raison, monsieur Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la baronne*.

C'est à madame que j'en ai l'obligation; et je

viens ici tout exprès pour la remercier. C'est une bonne dame qui a bien de la bonté pour moi de m'avoir fait bailler une bonne commission, qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore, car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

L I S E T T E.

Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

F L A M A N D.

Je suis capitaine concierge de la porte de Guibrai. J'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira. L'on m'a dit que c'étoit un bon droit que celui-là.

L I S E T T E.

Peste !

F L A M A N D.

Oh ! ce qu'il y a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont ; car ils s'y enrichissent tre tous. Monsieur Turcaret a, dit-on, commencé par là.

L A B A R O N N E.

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître !

LISETTE, à *Flamand*.

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête comme lui.

FLAMAND, à *la baronne*.

Je vous enverrai, madame, de petits présents, de fois à autres.

LA BARONNE.

Non, mon pauvre Flamand; je ne te demande rien.

FLAMAND.

Oh! que si fait. Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent... Mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous.

LISETTE.

Cela est désagréable.

FLAMAND, à *la baronne*.

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui, pour me mettre à sa place, a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que monsieur Turcaret a aimée et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE.

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE.

Je ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la baronne.*

Mettez toujours de ce beau rouge, pour lui donner dans la vue...

LISETTE, *le repoussant.*

Allez, monsieur le capitaine concierge, allez à votre porte de Guibrai. Nous savons ce que nous avons à faire... Oui ; nous n'avons pas besoin de vos conseils... Non ; vous ne serez jamais qu'un sot. C'est moi qui vous le dis, da ! entendez-vous ?

(*Flamand sort.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

Voilà le garçon le plus ingénu...

LISETTE, *l'interrompant.*

Il y a pourtant long-temps qu'il est laquais ; il devroit bien être déniaisé.

SCÈNE V.

JASMIN, LA BARONNE, LISETTE.

JASMIN, *à la baronne.*

C'est monsieur le marquis avec une grosse et grande madame. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LISETTE.

LA BARONNE.

C'est sa belle conquête. Je suis curieuse de la voir.

LISETTE.

Je n'en ai pas moins d'envie que vous ; je m'en fais une plaisante image.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, MADAME TURCARET,
LA BARONNE, LISETTE.LE MARQUIS, *à la baronne.*

Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame ; la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne... Tant

de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE.

Je suis très disposée à cette union... (*bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

M^{me} TURCARET.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agrément dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE.

Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *en montrant madame Turcaret.*

Ah! palsembleu! non. Je n'y connois, madame; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

M^{me} TURCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis. Ces flatteries-là pourroient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et

je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles dans la ville de Valognes.

LISETTE, *à part.*

Quelle folle !

LA BARONNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là !

M^{me} TURCARET.

Je l'ai mise sur un pied ! J'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

Comment un petit Paris ? Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valognes pour achever un homme de cour ?

M^{me} TURCARET, *à la baronne.*

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins. Je ne me tiens point enfermée dans un château ; je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville ; et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE.

C'est une façon de collège pour toute la Basse-Normandie.

M^{me} TURCARET, *à la baronne.*

On joue chez moi : on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se

tont à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins elles seroient gâtées.

LE MARQUIS.

C'est l'essentiel de la bonne chère... Ma foi, vive Valognes pour le rôti!

M^{me} TURCARET.

Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit! Cela est d'une propreté! Les dames de Valognes sont les premières dames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE.

Madame se déguise en Amour, peut-être?

M^{me} TURCARET.

Oh! pour cela non.

LA BARONNE.

Vous vous mettez en déesse, apparemment, en grâce?

M^{me} TURCARET.

En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *ironiquement.*

En Vénus? Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, *à madame Turcaret.*

On ne peut pas mieux.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, MADAME
TURCARET, LE MARQUIS, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*à part, apercevant madame Turcaret.*)
Mais, que vois-je?

M^{me} TURCARET, *à part.*

O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.*

Je m'en doutois bien

LE CHEVALIER, *au marquis.*

Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS.

Oui; c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu! je ne m'attendois pas à celui-là.

M^{me} TURCARET, *à part.*

Quel contre-temps!

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Explique-toi, chevalier. Est-ce que tu connoîtrois ma comtesse?

LE CHEVALIER.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS.

Qu'entends-je! Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER.

Et ce matin même elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS.

Comment diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

SCÈNE IX.

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE
MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME
TURCARET, LISETTE.

M^{me} JACOB, *à la baronne.*

Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE.

Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! Vous me voyez en compagnie.

M^{me} JACOB.

Je vous demande pardon, madame; je reviendrai une autre fois... (*apercevant madame Turcaret.*) Mais, qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! Madame Turcaret!

LE CHEVALIER.

Madame Turcaret?

LA BARONNE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LISETTE, *à madame Jacob.*

Madame Turcaret?

LE MARQUIS, *à part.*

Le plaisant incident!

M^{me} JACOB, *à madame Turcaret.*

Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

M^{me} TURCARET, *à part.*

Payons de hardiesse... (*à madame Jacob.*) Je ne vous connois pas, ma bonne.

M^{me} JACOB.

Vous ne connoissez pas madame Jacob?... Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connoître?

LE MARQUIS.

Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

M^{me} JACOB.

A une comtesse? Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là!

M^{me} TURCARET.

Vous êtes une insolente, ma mie.

M^{me} JACOB.

Une insolente, moi! je suis une insolente!. . . Jour de Dieu! ne vous y jouez pas! S'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

M^{me} TURCARET.

Oh! je n'en doute pas : la fille d'un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

M^{me} JACOB.

La fille d'un maréchal? Pardi! voilà une dame bien relevée pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais, votre père, étoit pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connoissons toutes deux... Mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque, pour venir vous requinquer à Paris. Je voudrois, par plaisir, qu'il vînt ici tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame, nous attendons à souper monsieur Turcaret.

M^{me} TURCARET, *à part.*

Aïe!

LE MARQUIS, *à madame Jacob.*

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob, car j'aime les soupers de famille.

M^{me} TURCARET, *à part.*

Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison.

LISETTE, *à part.*

Je le crois bien.

M^{me} TURCARET, *à part, voulant sortir.*

J'en vais sortir tout-à-l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.*

Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu monsieur Turcaret.

M^{me} TURCARET.

Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS.

Oh! palsembleu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point; comptez là-dessus.

LE CHEVALIER.

Eh! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE.

Non, marquis; de grace, laissez-la sortir.

LE MARQUIS.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnoisse pas.

LISETTE, *voyant arriver M. Turcaret.*

Ah! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

M^{me} JACOB, *à part.*

J'en suis ravie.

M^{me} TURCARET, *à part.*

La malheureuse journée!

LA BARONNE, *à part.*

Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi?

LE MARQUIS, *à part.*

Je suis au comble de la joie.

SCÈNE X.

M. TURCARET, MADAME TURCARET,
LA BARONNE, MADAME JACOB, LE
MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, *à la baronne.*

J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé...
(*à part, en apercevant sa sœur.*) Ah ! en croirai-je
mes yeux ? Ma sœur ici !... (*apercevant sa femme*)
et, qui pis est, ma femme !

LE MARQUIS.

Vous voilà en pays de connoissance, monsieur Turcaret... (*montrant madame Turcaret.*)
Vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes ; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob ?

M^{ine} JACOB, *à M. Turcaret.*

Ah ! mon frère.

M. TURCARET.

Ah ! ma sœur... (*à part.*) Qui diable les a amenées ici ?

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur Turcaret ; vous m'avez cette obligation-là. Embrassez ces deux objets chéris... Ah ! qu'il paroît ému ! J'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *à part.*

Je n'ose la regarder; je crois voir mon mauvais génie.

M^{me} TURCARET, *à part.*

Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, *à M. et à madame Turcaret.*

Ne vous contraignez point, tendres époux; laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes. Mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS.

Il vous a dit qu'il étoit veuf? Eh! parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle étoit veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.*

Parlez, pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *interdit.*

J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyois être veuf... Vous croiriez que... je n'aurois point de femme... (*à part.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE.

Je devine votre pensée, monsieur; et je vous

pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter. Je passerai même plus avant : au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous racommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET.

Qui? moi! madame. Oh! pour cela non. Vous ne la connoissez pas; c'est un démon. J'aimerois mieux vivre avec la femme du grand Mogol.

M^{me} TURCARET.

Ah! monsieur, ne vous en défendez pas tant. Je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrois point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, à *M. Turcaret*.

Pour la tenir en province!... Ah! monsieur Turcaret, vous avez tort; madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

M^{me} TURCARET.

Il m'en est dû cinq. S'il ne me les donne pas, je ne pars point; je demeure à Paris, pour le faire enrager. J'irai chez ses maîtresses faire un charivari... Et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, *à part.*

Ah! l'insolente.

LISETTE, *à part.*

La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Vous m'insultez, madame.

M^{me} TURCARET.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux ; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison. Mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET, *l'interrompant.*

Quelle impudence ! Ah ! ventrebleu ! coquine ! sans le respect que j'ai pour la compagnie...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret. Vous êtes avec vos amis ; usez-en librement.

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en se mettant entre lui et sa femme.*

Monsieur...

LA BARONNE, *à madame Turcaret.*

Songez que vous êtes chez moi.

SCÈNE XI.

JASMIN, M. TURCARET, MADAME TURCARET,
LA BARONNE, MADAME JACOB, LE
MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

JASMIN, à *M. Turcaret*.

Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés : ils veulent vous parler d'une affaire importante.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

M. TURCARET, MADAME TURCARET, LA
BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, LISETTE.

M. TURCARET, à *madame Turcaret*.

Ah! je vais revenir... Je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison...

M^{me} TURCARET, *l'interrompant*.

Je crains peu vos menaces.

(*M. Turcaret sort.*)

SCÈNE XIII.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME
JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER ,
LISETTE.

LE CHEVALIER, à madame Turcaret.

Calmez votre esprit agité, madame ; que monsieur Turcaret vous retrouve adoucie.

M^{me} TURCARET.

Oh ! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE.

Nous allons l'apaiser en votre faveur.

M^{me} TURCARET.

Je vous entends, madame. Vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE.

La colère vous aveugle. Je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs : je vous abandonne monsieur Turcaret ; je ne veux le revoir de ma vie.

M^{me} TURCARET.

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au chevalier, en montrant la baronne.*

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme. Allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

SCÈNE XIV.

FRONTIN, MADAME TURCARET, LA BARONNE, MADAME JACOB, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE.

FRONTIN, *à part.*

O malheur imprévu ! ô disgrâce cruelle !

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Frontin ?

FRONTIN.

Les associés de monsieur Turcaret ont mis garnison chez lui, pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné... Je venois ici, en diligence, pour l'avertir de se sauver ; mais je suis arrivé trop tard : ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

M^{me} JACOB, *à part.*

Mon frère entre les mains de ses créanciers?... Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur. Je vais employer pour lui tout mon crédit ; je sens que je suis sa sœur. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MADAME TURCARET, LA BARONNE, LE
MARQUIS, LE CHEVALIER, LISETTE,
FRONTIN.

M^{me} TURCARET, *à part.*

Et moi, je vais le chercher pour l'accabler
d'injures; je sens que je suis sa femme.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, *au chevalier.*

Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais
la justice est jalouse de ce plaisir-là, elle nous a
prévenus.

LE MARQUIS.

Bon! bon! Il a de l'argent de reste pour se tirer
d'affaires.

FRONTIN.

J'en doute. On dit qu'il a follement dissipé
des biens immenses... Mais ce n'est pas ce qui
m'embarrasse à présent: ce qui m'afflige, c'est
que j'étois chez lui quand ses associés y sont ve-
nus mettre garnison.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serois point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers... (*montrant la baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'avez confié tantôt.

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! juste ciel!

FRONTIN.

Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monsieur Turcaret avoit donné pour l'acte solidaire, et que monsieur Furet venoit de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER.

Eh pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étois à moi?

FRONTIN.

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué. J'ai dit que j'appartenois à un chevalier; mais, quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER.

Je ne me possède plus; je suis au désespoir!

LA BARONNE.

Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet. Je vois par-là que mon brillant n'a point été mis en gages ; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah ! chevalier, je ne vous aurois pas cru capable d'un pareil procédé... (*regardant Lisette.*) J'ai chassé Marine parcequ'elle n'étoit pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parcequ'elle y est... Adieu ; je ne veux de ma vie entendre parler de vous. (*Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.*)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN,
LISETTE.

LE MARQUIS, *riant, au chevalier, qui a l'air tout déconcerté.*

Ah ! ah ! ma foi, chevalier, tu me fais rire. Ta consternation me divertit... Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.*

Vous suivrai-je, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Non ; je te donne ton congé. Ne t'offre plus jamais à mes yeux. (*Il sort avec le marquis.*)

SCÈNE XVIII.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN.

J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon'enfant! Je viens de payer d'audace; je n'ai point été fouillé.

LISETTE.

Tu as les billets?

FRONTIN.

J'en ai déjà touché l'argent; il est en sûreté : j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d'honnêtes gens.

LISETTE.

J'y consens.

FRONTIN.

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini; le mien va commencer.

FIN.

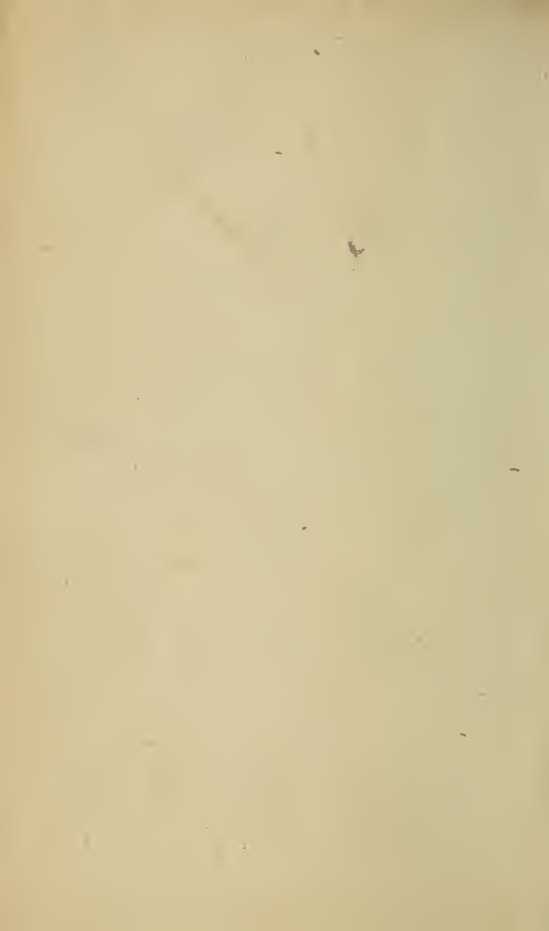
TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

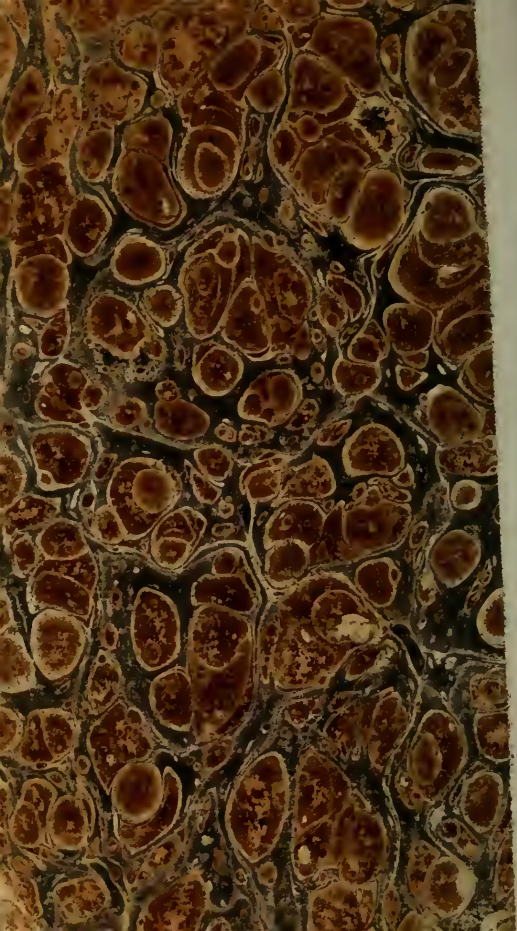
DANS CE VOLUME.

MÉDÉE, tragédie, par Longepierre.	Page	1
CRISPIN RIVAL DE SON MAÎTRE, comédie, par Le Sage.		67
TURCARET, comédie, par le même.		145

FIN DE LA TABLE.







PQ Longepierre, Hilaire
1817 Bernard de Requeleyne
L7 Chefs-d'oeuvre
1824 dramatiques de
Longepierre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

